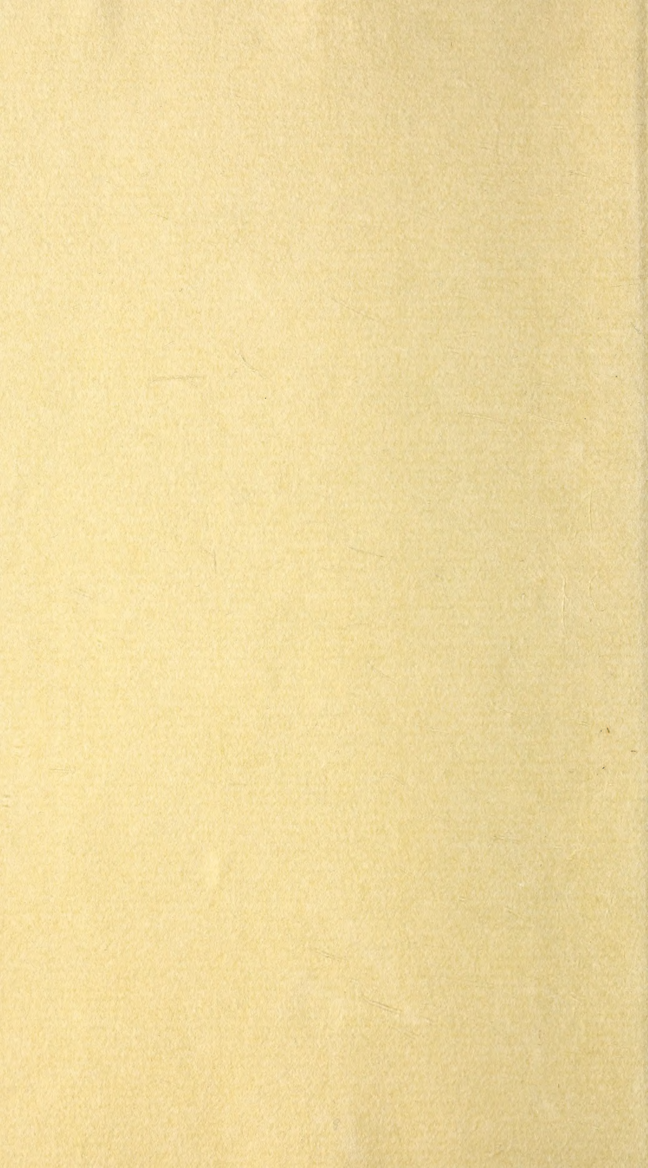








HISTOIRE NATURELLE, CIVILE ET GÉOGRAPHIQUE DE L'ORÉNOQUE,

Et des principales Rivieres qui s'y jettent.

Dans laquelle on traite du Gouvernement, des Usages & des Coutumes des Indiens qui l'habitent, des Animaux, des Arbres, des Fruits, des Résines, des Herbes & des Racines médicinales qui naissent dans le Pays.

Par le P. JOSEPH GUMILLA, de la Compagnie de Jesus, Supérieur des Missions de l'Orénoque.

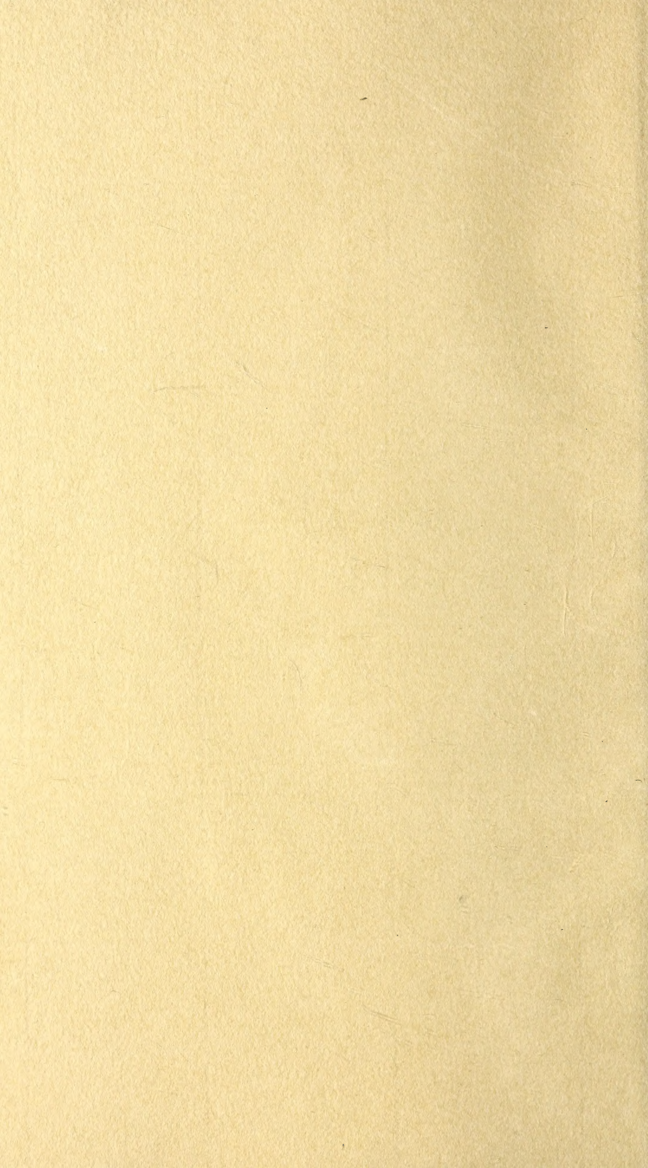
Traduite de l'Espagnol sur la seconde Edition, par M. Eidous, ci-devant Ingénieur des Armées de S. M. C.

TOME TROISIÉME.



A AVIGNON,
Et se vend à MARSEILLE,
chez JEAN MOSSY Libraire, à la Canebiere.

M DCC LVIII.



HISTOIRE NATURELLE, CIVILE ET GEOGRAPHIQUE DE L'ORENOQUE,

Et des principales Riviéres qui s'y jettent.

Dans laquelle on traite du Gouvernement, des Usages & des Coûtumes des Indiens qui l'habitent, des Animaux, des Arbres, des Fruits, des Résines, des Herbes & des Racines Médicinales qui naissent dans le Païs.

Par le P. JOSEPH GUMILLA, de la Compagnie de Jesus, Supérieur des Missions de L'ORENOQUE.

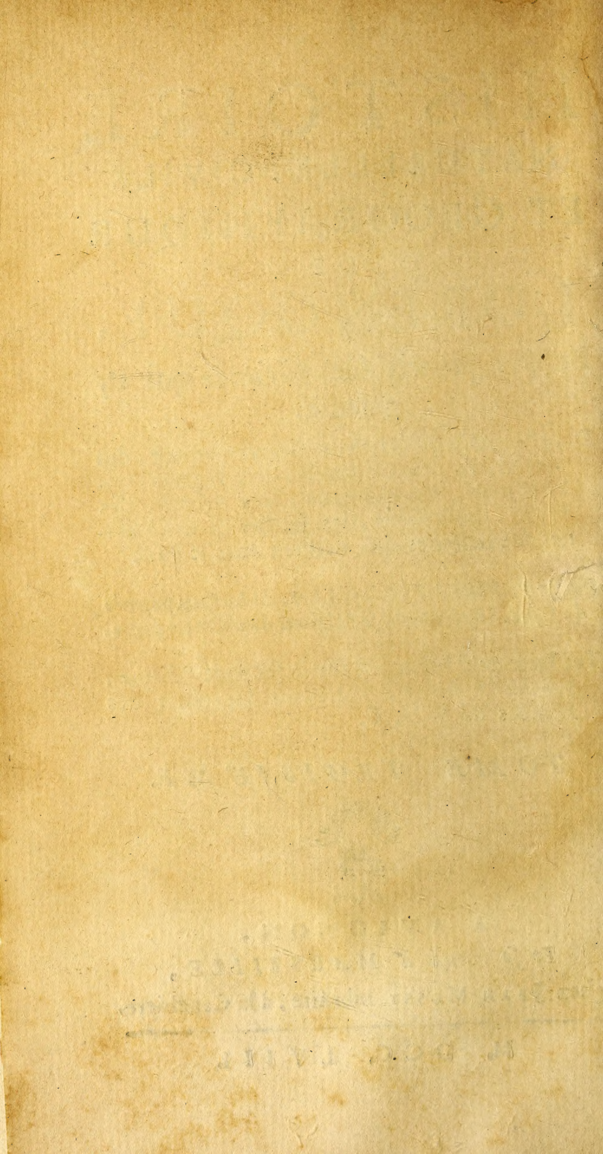
Traduite de l'Espagnol sur la seconde Edition, par M. EIDOUS, ci-devant Ingenieur des Armées de S. M. C.

TOME TROISIE'ME.



A AVIGNON,
Et se vend à MARSEILLE,
chez JEAN MOSSY Libraire, à la Canebiere.

M. DCC. LVIII.





HISTOIRE NATURELLE, CIVILE ET GEOGRAPHIQUE, DE L'ORÉNOQUE.

CHAPITRE XXXVII.

Du Poiſon mortel appellé Curare. *Sa compoſition & ſon activité.*

LORSQUE je conſidére la nature des poiſons dont ſe ſervent les Indiens de l'*Orénoque*, j'ai peine à me perſuader que des Peuples auſſi ſtupides & auſſi groſſiers ayent été capables de les découvrir, & je ſuis tenté de

croire que le Démon leur en a donné la connoissance, pour hâter la ruine des hommes, dont il est l'ennemi déclaré.

Poison mortel appellé *Curare*.

La Nation *Caverre*, la plus inhumaine, la plus féroce, & la plus cruelle de toutes celles de l'*Oré-noque*, posséde la composition d'un poison, qui l'emporte par sa violence sur tous ceux que l'on connoît jusqu'aujourd'hui. Elle s'en reserve le secret, & le vend aux autres Nations, qui vont l'achêter elles-mêmes, ou qui l'envoient achêter par des commissionnaires, ce qui lui rapporte un bénéfice considerable. Ce poison, qu'on appelle *Curare*, se vend dans des petites marmites de terre, dont la plus grosse peut en contenir quatre onces. Il ressemble par sa couleur à du Sirop, il n'a aucun goût ni aucune acrimonie particuliere. On peut le mettre dans la bouche, & même l'avaler sans aucun danger, pourvu qu'il n'y ait aucune playe sanglante ni dans la bouche, ni aux gencives, parce qu'il exerce

Il n'agit que sur le sang.

toute ſon activité ſur la maſſe du ſang, & il ſuffit qu'il en touche une goûte, pour que celui qui eſt dans les parties du corps, ſe fige ſur le champ avec une vîteſſe étonnante. Qu'un homme vienne à être bleſſé avec une fléche de *Curare*, quand même la playe n'excederoit pas la piqueure d'une épingle, tout ſon ſang ſe fige, & il meurt ſans avoir le tems de prononcer trois fois le nom de JESUS.

Etant apliqué ſur la plus petite égratigneure, il fige toute la maſſe du ſang.

Un Soldat originaire de Madrid, appellé François Maſias, lequel a été depuis Enſeigne de l'eſcorte de nos Miſſions, qui aimoit l'hiſtoire naturelle, & qui ſe plaiſoit à étudier les proprietés des plantes, des animaux & des inſectes, fut le premier qui me fit connoître l'activité inſtantanée de ce poiſon. Je ſuſpendis mon jugement, & m'en remis à l'experience. Nous rencontrâmes peu de tems après une troupe de Singes jaunes, dont les Indiens ſont très friands, & qu'ils appellent *Arabata* dans leur langue. Les Indiens de nôtre ſuite ſe diſ-

Epreuve de ce poiſon.

poſerent à en tuer tout autant qu'ils pourroient, j'en pris un à part, & le priai d'en tuer un, qui ſe tenant débout ſur une branche de Palmier, empoignoit de la main gauche une feüille qui étoit au-deſſus. La fléche l'atteignit au milieu de l'eſtomac, il leva la main droite, qu'il tenoit pendante, & eſſaya d'arracher la fléche, comme ces animaux ont coûtume de le faire, lorſqu'elles ne ſont point frottées de *Curare*; mais à peine y eut-il porté la main, qu'il tomba mort au pied du Palmier. Je courus auſſi-tôt pour le prendre, quoique je ne fuſſe pas fort éloigné, & ne lui trouvant aucune chaleur dans l'exterieur du corps, je le fis ouvrir depuis l'eſtomac en bas; mais je fus extrêmement ſurpris de n'en trouver aucune au dedans, pas même dans le cœur, lequel étoit environné d'une grande quantité de ſang figé, noir & froid. Il n'y en avoit preſque point dans les autres parties du corps, & le peu qu'il y en avoit dans le foïe, étoit dans le

Opération inſtantanée du *Curare*.

même état que celui du cœur. Tout ſon corps étoit couvert par déhors d'une écume froide jaunâtre, ce qui me fit juger que la froideur exceſſive du *Curare*, glace le ſang ſur le champ, & que celui-ci, à la vûë de ſon contraire, ſe retire dans le cœur, où ne ſe trouvant pas aſſés à couvert, il ſe fige, & ſe gêle, & cauſe la mort de l'animal, en lui ſuffoquant le cœur.

Ce que je viens de dire du *Curare* a fourni aux curieux une ample matière de raiſonnemens, tant ſur la racine, ou le liéne dont on le tire, que ſur ſa compoſition ſinguliére, & ſurtout ſur l'effet inſtantané qu'il produit; & quoique le Lecteur n'ait formé aucun doute ſur cet article, ainſi qu'il l'a fait à l'égard de quelques autres de cette Hiſtoire, je ne laiſſerai pas de rapporter ici ce qu'en dit le P. Acuna, de la Compagnie de Jeſus, dans le mémoire qu'il préſenta au Roi, au retour d'un voyage qu'il fit au *Marannon*, par l'ordre de l'Audience Royale de *Quito*.

Le Pere Acuna décrit dans ce mémoire toutes les Riviéres qui se jettent dans ce grand Fleuve, leurs bouches, leur étenduë, & les Nations qui y habitent; & venant à parler de la Riviére de *Treinta*, il dit entr'autres choses, que ses bords sont habités par les Indiens *Topajosas*, Nation vaillante & guerriere; ajoûtant: *que ces Peuples frottent leurs fléches avec une espece de Poison si subtil, que ceux qui en sont blessés, meurent sans aucune ressource.*

Ce Réligieux ne donne aucune description de ce poison qui puisse servir à nous le faire connoître, & il est à croire qu'il ne l'auroit point oubliée, s'il eût été parfaitement instruit de sa couleur, de sa qualité, & de sa composition; mais je ne suis point surpris que les Indiens dont il parle ayent découvert un poison que les *Caverres*, tous grossiers qu'ils sont, ont trouvé eux-mêmes. D'un autre côté, si l'éloignement qu'il y a entre la partie inférieure du *Marannon*,

& celle qu'occupent sur l'*Orénoque* les *Caverres*, & les autres Nations belliqueuses qu'il y a entre deux, étoit moins considérable, je croirois sans peine que le *Curare* passe de main en main jusqu'aux *Tapajosas*. Cependant, comme ce poison est pour ces Peuples une chose estimable, dans la supposition que les *Tapajosas*, ni aucune des Nations voisines ne le fabriquent point elles-mêmes, elles peuvent se le procurer par le moyen de ceux qui en font trafic.

Je passe sous silence plusieurs autres réfléxions que j'ai faites sur l'activité du poison dont je parle, pour faire part au Lecteur d'une chose qui n'est pas moins admirable ; & c'est que l'Indien ayant dépecé son singe, le mit dans le pot & le fit cuire, ce que tous les autres firent aussi ; je ne trouvai point étonnant qu'ils mangeassent de cette viande, quoiqu'elle fût d'un singe qui étoit mort par le poison ; mais ce qui me surprit fut, de leur voir manger les cail-

lots de ſang, qu'ils avoient mis auſſi dans le pot, & qui contenoit en ſoi toute l'activité du poiſon. Je leur fis pluſieurs queſtions là-deſſus, & je fus ſi ſatisfait de leur réponſe, que je m'hazardai à manger un de ces foyes de ſinge, qui me parût auſſi ſavoureux que celui du cochon le plus délicat, à moins que la faim ne m'ait trompé, & dans la ſuite, ils n'en tuoient jamais, que je ne goûtaſſe de leur chaſſe. Ce poiſon agit avec la même activité ſur les Tigres, les Buffles, les Lions & les autres animaux féroces, & même ſur les oiſeaux, au point qu'un Indien qui ſe trouve en préſence d'un Tygre, n'en eſt nullement émû : il prend une fléche, & pointe le Tigre avec d'autant plus de ſang froid, qu'il eſt ſûr de ne le point manquer, & il ſuffit qu'il le bleſſe aux narines, ou dans quelqu'autre partie du corps, pour qu'il tombe mort ſur la place, après avoir fait deux ou trois bonds.

Facilité avec laquelle ils tuent les Tygres.

Lorſque je réfléchis ſur ce poi-

ſon funeſte, & ſur la facilité avec laquelle les Nations de l'*Orénoque* ſe le procurent, je ne puis m'empêcher de loüer la ſage Providence du Très-haut, qui empêche ces Barbares de connoître les réſſources infaillibles qu'ils ont dans le *Curare*, pour qu'ils puiſſent profiter des lumières de l'Evangile; & en effet, quel eſt le Miſſionnaire, l'Eſpagnol & le Soldat, qui pourroit vivre chez eux, ſi tandis qu'ils mépriſent leurs fléches & leur *Curare*, ils ne s'épouvantoient point du bruit du fuſil! d'ailleurs cette arme n'eſt pas ſi ſûre, qu'on puiſſe faire fond ſur elle, pluſieurs circonſtances étant capables d'en empêcher l'effet; au lieu que le poiſon dont je parle agit toûjours ſûrement, & avec tant de force, qu'il ne laiſſe pas le tems à celui qui en eſt atteint de ſe récommander à Dieu. D'ailleurs il n'y a point de reméde qui puiſſe lui réſiſter; car quoiqu'un enfant ait découvert au Pere Jean Rivère, qu'il ne faiſoit aucun effet ſur ceux qui ont du ſel dans

La fléche de *Curare* eſt plus à craindre que le fuſil.

la bouche, & que ce Réligieux en ait fait avec succés l'expérience sur differens animaux, ce Reméde n'est point praticable, peu de gens étant d'humeur à garder long-tems du sel dans leur bouche, outre que si on l'a dans la poche, le poison ne donne pas le tems de l'en tirer.

Origine de ce poison, & la manière de le préparer.

Nous venons de voir avec étonnement la force du *Curare*, examinons maintenant la manière dont les Indiens composent ce poison. Ils le tirent d'une racine du même nom, qui est unique en son espéce, car elle ne pousse ni feüilles, ni réjettons, & elle se tient toûjours cachée comme si elle craignoit de manifester sa malignité occulte. Elle ne croît point, comme les autres plantes, dans les terres ordinaires, mais dans la vase corrompuë des lacs qui n'ont aucune issuë; ce qui fait qu'on ne boit de ces eaux que dans une extrême néceſſité, parce qu'elles sont extrêmement épaisses, d'une couleur, d'un gout & d'une odeur insupportables. C'est

dans la vaſe de ces ſortes d'étangs que croît la racine de *Curare*, digne production de cet amas d'immondices. Les Indiens *Caverres* ramaſſent ces racines, qui ſont de couleur griſe, ils les lavent, les coupent par morceaux, & les font cuire à petit feu dans de grandes marmites, dont ils confient le ſoin à la vieille la plus inutile de la Peuplade, & lorſque celle-ci eſt morte par la violence des vapeurs qui s'en élevent, ce qui eſt aſſez ordinaire, ils en mettent une autre à ſa place, ſans qu'elles s'en formaliſent, & ſans que les voiſins ni les parens y trouvent à rédire, parce qu'ils ſçavent que c'eſt là la deſtinée des femmes de leur âge; à meſure que l'eau ſe réfroidit, ces malheureuſes travaillent à leur mort, étant obligées d'exprimer ces racines pour que l'eau s'impregne mieux de leur qualité, ce qu'elles continuent de faire, juſqu'à ce que l'eau ait pris la couleur du ſirop; & alors la pauvre vieille exprime, autant que ſes forces peuvent

Sa vapeur cauſe la mort à deux vieilles tout au moins.

Experiences qu'on fait pour connoître si le poison est à point, ou non.

le permettre, la liqueur qui est dans la marmite, & jette les racines comme inutiles; elle met du bois au feu, continuë à la faire cuire, mais à peine commence-t'elle à boüillir, qu'elle meurt empoisonnée, & il en vient une seconde, qui subit quelque-fois le même sort.

Il est étonnant que des Peuples aussi grossiers puissent préparer une telle composition.

La liqueur étant diminuée d'un tiers, & ayant pris la consistance réquise, l'infortunée cuisinière crie pour en donner avis, & aussi-tôt le Cacique suivi de ses Capitaines, & des habitans, vient examiner le *Curare*, pour voir s'il est tel qu'il faut; & voici ce qu'il y a de plus étonnant dans cette opération. Le Cacique trempe la pointe d'un bâton dans le *Curare*, & en même tems un des enfans qui sont à sa suite, se blesse avec la pointe d'un os, à la jambe, à la cuisse, au bras, ou dans tel autre endroit qu'il lui plait, & à mésure que le sang se présente à l'ouverture de la playe, le Cacique approche la pointe du batôn du sang sans le tou-

cher, ce qui le feroit figer & tueroit le patient ; si le sang, qui étoit sur le point de sortir, se rétire, le poison a toute la perfection réquise, s'il s'arrête à l'entrée & ne rentre point, il s'en faut peu qu'il ne l'ait acquise, mais s'il coule, comme il doit le faire naturellement, il a encore besoin de cuisson, & l'on donne ordre à l'infortunée vieille d'y proceder, au péril de sa vie, après quoi on l'éprouve de nouveau, & lorsque le sang se rétire comme il le doit par une antipathie naturelle, on est sûr que le *Curare* a toute l'activité nécessaire.

Si quelque Savant Botaniste avoit découvert cette racine, & qu'il en eût connu la malignité occulte, on n'en seroit point étonné. Si le fameux Trithéme, ou le célebre Borri, ou quelqu'autre fameux inventeur de la Chimie, à force de raisonnemens & d'expériences, eût trouvé cette composition, il seroit digne de nos éloges, & la chose ne nous surprendroit point : mais

qui pourra s'imaginer que ce ſoit là l'ouvrage de la Nation la plus groſſiére & la plus barbare de l'*Orénoque*, à moins qu'on ne convienne qu'elle en eſt rédevable au Démon ! & c'eſt ce que je crois ſans peine. Mais que ſeroit-ce, & quelle activité ce poiſon n'auroit-il pas, s'il étoit préparé par quelqu'un de nos Chimiſtes, ſelon les régles de l'art, & avec les inſtrumens néceſſaires !

L'auteur cite les témoins de ce qu'il avance.

Au reſte, quoique j'aye eu pluſieurs fois ce poiſon entre mes mains, je ne ſçaurois dire, que je l'aye vû compoſer, mais ce que j'en ai rapporté me vient de ſi bonne part, qu'il ne me reſte aucun doute là-deſſus. Le Pere Joſeph Cabarte, qui a dirigé pendant près de quarante ans les Miſſions de l'*Orénoque* eſt le ſeul de nos Réligieux qui ait été chez les *Caverres* avec un Indien *Saliva*, fort intelligent & fort honnête homme, qu'il bâtiſa ſous ſon nom. C'eſt d'eux que j'ai appris pour la prémiére fois ce qu'on a vû ci-deſſus.

Ayant été depuis à l'*Orénoque* j'ai oüi raconter la même chose à plusieurs Indiens de differentes Nations, qui vont eux-mêmes achêter toutes les années le *Curare* à la foire, & qui en rapportent de petits pots, qu'ils gardent avec autant de soin que s'ils renfermoient quelque, baume prétieux, & comme leur rapport à cet égard a toûjours été unanime, je ne sçaurois douter que la composition du *Curare* ne soit telle que je l'ai décrite.

Ce poison conserve sa force & son activité jusqu'à la dernière goûte, quoique les Indiens le laissent à découvert dans les pots, ce que j'attribuë à l'union & à la condensation de ses parties. Mais ce qui mérite une attention particulière, est que les fléches en étant une fois frottées, elles conservent leur vertu pendant un grand nombre d'années, quoique ce qu'on en employe pour cet effet, ne monte pas à la valeur d'une dragme, & l'on ne s'est point encore apperçû qu'il ait rien perdu de son activi-

Ce poison conserve long-tems sa vertu.

té. J'ai ſeulement rémarqué dans les differens voyages que j'ai fait dans ces forêts, que les Indiens, en tirant une fléche de leur carquois, ſoit à la chaſſe ou à la guerre, ont ſoin d'en mettre la pointe dans leur bouche, & leur en ayant demandé la raiſon, ils m'ont répondu : „ que la chaleur de la bouche, „ jointe à l'humidité de la ſalive, „ augmentoit l'activité du *Curare*, „ & en rendoit l'effet plus ſûr ; „ & la raiſon m'a paru aſſez naturelle.

Les Indiens avant de ſe ſervir de leurs fléches, en mettent la pointe dans la bouche, & pourquoi?

Voici un autre poiſon dont la malignité eſt infiniment ſupérieure à celle du *Curare*. (*a*) On trouve dans l'Iſle de *Makaſſar* dans les Philippines un grand arbre approchant du laurier, dont il ſort des vapeurs ſi malines & ſi funeſtes, qu'il eſt extrêmement dangereux d'en approcher, lors même que le vent eſt le plus favorable, & il ne faut que le flairer ou le toucher, pour perdre la vie à l'inſtant. Les Inſulaires en tirent un ſuc vénimeux d'u-

(*a*) Salmon. Tom. 2. Part. 2. Cap. 3.

ne activité étonnante, dont ils frotent les pointes de leurs armes, employant pour cet effet les criminels qui ont mérité la mort : si ceux qui ont été condamnés à ce supplice, en échapent, ils obtiennent leur liberté, & le pardon de leurs crimes, ce qui les oblige à user de tous les soins & de tous les préservatifs imaginables pour s'en tirer à leur avantage. Ils se couvrent de plusieurs habits, ils se bouchent les yeux & les narines, le mieux qu'ils peuvent, & quoique ce travail se réduise à percer le trou de l'arbre avec une vrille, à y introduire un tuyau, & à mettre dessous un vaisseau pour recevoir la liqueur qui en sort, il est cependant rare qu'ils en échapent. Cette liqueur conserve son activité, à un tel point, qu'après qu'on en a une fois frotté les fléches, les poignards & les lances, si quelqu'un vient à en être blessé vingt-ans après, il meurt sans avoir le tems d'y apporter remède.
M. Salmon rapporte à ce sujet que

quelques Européens s'étant trouvés dans l'isle dans le tems où un Indien avoit été condamné à ce genre de supplice, ils voulurent essayer si la Theriaque pourroit le sauver; & les Juges le leur ayant permis, deux Médécins se placerent à côté du criminel dans le dessein de le sécourir au besoin, mais ce fut inutilement, le patient étant mort, avant que d'avoir pû éprouver l'effet de leur rémede.

Le *Curare* est donc inférieur à ce poison pour plusieurs raisons: 1°. Parce qu'il n'agit point sur ceux qui ont du sel dans la bouche. 2°: parce qu'encore, que sa vapeur tuë une ou deux vieilles destinées à le préparer, la raçine ou la *Béjuque* dont on le tire ne fait aucun mal, à quoi l'on peut ajoûter qu'il ne tuë ni par son odeur, ni par ses éfluves, comme celui dont on vient de parler.

Voici quelques autres poisons qui ne sont pas moins dignes que les autres de la curiosité du Lecteur.

CHAPITRE XXXVIII.

Autres poiſons funeſtes : leur activité. Précaution avec laquelle les Indiens s'en ſervent. Manière dont je les ai découverts.

CE n'étoit pas aſſez pour les Peuples de l'*Orénoque* d'avoir trouvé le *Curare* pour ſe détruire ; ils ont été chercher dans les ſimples pluſieurs autres poiſons que la nature avoit pris ſoin de leur cacher, ne faiſant pas attention que le moyen dont ils ſe ſervent pour mettre leur vie en ſûreté, eſt celui-là même qui les en prive plûtôt.

Les Indiés ont d'autres poiſons pour ſe détruire les uns les autres, indépendemmét du *Curare*.

Le hazard m'a fait découvrir chez eux un autre poiſon, qui étant pris en petite quantité, avec les alimens ou la boiſſon, ôte infailliblement la vie à celui qui en uſe, lui cauſant une fièvre qui le réduit à l'état d'un véritable ſquelete. Les Indiens *J'iraras* l'ap-

pellant *Irruqui Alabuqui*, c'eſt-à-dire, *poiſon de fourmis.* Voici à quelle occaſion j'en eûs connoiſſance. Voyageant en 1718 dans les plaines de la Rivière *d'Apure*, je fus m'aſſeoir ſur un tronc d'arbre, en attendant que les Indiens qui m'accompagnoient euſſent achevé de ſe baigner, ainſi qu'ils ont coûtume de le faire trois fois par jour. Je vis venir à moi une fourmi d'une groſſeur extraordinaire, qui avoit le corps couvert de bandes noires, jaunes & rouges, & dont la marche me ſurprit beaucoup, car ayant jetté les deux pied de devant ſur ſes épaules, elle venoit à moi la tête levée. Charmé de la beauté de ſes couleurs, & de ſa marche extraordinaire, je prenois un plaiſir ſingulier à la conſiderer, la pour chaſſant avec un bâton. A quelque tems de-là, j'en vis ſortir pluſieurs autres de même eſpéce, que j'écartai de même, pour ne point être obligé de quitter ma place. Sur ces entrefaites, il arriva un

Poiſon de fourmis.

Fourmis d'une figure extraordinaire.

Indien, qui jetta un cri épouventable, & me dit d'un ton effrayé: *Day jebaca, Babi, Alabuqui, Ajaduca! Que faites-vous mon Pére, ces fourmis ſont remplies de venin.* Je m'éloignai auſſi-tôt, & me mis à examiner l'Indien, qui, moins ſecret que ſes compatriotes, me dit: „ ces fourmis ſont braves & fort „ vénimeuſes: ſi une ſeule vient „ à picquer, elle cauſe une fiévre „ d'un jour: ſi deux picquent à la „ fois, la fiévre dure d'avantage; „ mais ſi le nombre en eſt plus „ grand, on court riſque de perdre „ la vie. Les Indiens qui aiment „ le meurtre, tirent de ces „ fourmis un poiſon avec lequel „ ils ſe vengent de leurs ennemis. „ Ces fourmillières ne contiennent, „ jamais trente fourmis, comme „ tu le vois (elles étoient toutes „ ſorties) mais elles fourniſſent „ aſſez de poiſon pour tuer beaucoup „ de monde. „ Là-deſſus, je lui demandai la manière dont on les prenoit, & comment on en tiroit ce poiſon; & il pourſuivit

Comment je découvris ce ſecret.

Dépoſition de l'Indien.

Maniere dont on prend ces fourmis.

ainſi : „ comme ces fourmis ſont
„ coleriques , & quelles aiment à
„ mordre , on les prend les unes
„ après les autres avec un flocon
„ de coton , & les poſant ſur le
„ bord d'un pot , on les coupe
„ par la moitié , de façon que le
„ ventre tombe dedans , au moyen
„ de quoi il n'en échape aucune,
„ & celui qui les prend & qui les
„ coupe n'en reçoit aucun mal.
„ Après que ces moitiés de four-
„ mis ont boüilli quelque tems
„ dans leur eau à petit feu , on
„ les retire , & après que l'eau
„ eſt réfroidie , il ſe forme deſſus
„ une toile de graiſſe , que l'on
„ ramaſſe , & que l'on conſerve ,
„ non point dans des canons de
„ roſeaux , car elle pénétreroit à
„ travers , mais dans des os de
„ Tygres , de Singes , ou de Lion ,
„ où elle ſe conſerve parfaitement.
„ Et ſçais-tu , lui dis-je , la ma-
„ nière dont tes camarades s'en
„ ſervent ? Oüi Pére , répliqua
„ l'Indien ; mais je te prie de me
„ garder le ſecret , mes camarades

„ me tueroient, s'ils ſçavoient que
„ je te l'euſſe découvert. Ne crains
„ rien lui dis-je, & parle-moi
„ ſans crainte : tu ſçais, continua-
„ t'il, que lorſque nous nous aſ-
„ ſemblons pour boire de la *Chicha*,
„ la politeſſe exige que nous nous
„ donnions à boire les uns les au-
„ tres, ſans quitter la *Tutuma*,
„ ou le verre, pendant que l'autre
„ boit. Lors donc qu'un Indien
„ veut ſe venger de ſon ennemi,
„ il attend que nous ſoyons aſſem-
„ blés pour boire enſemble, il
„ préſente à boire à ſes amis, & lorſ-
„ que le tour de ſon ennemi eſt
„ venu, il met ſous l'ongle du
„ pouce un peu de cette graiſſe
„ de fourmi, il prend la *Tutuma*
„ & ne faiſant ſemblant de rien, il
„ met le pouce dans la Chicha,
„ & donne à boire à celui qu'il
„ veut tuer ; & comme il donne
„ à boire à beaucoup de monde,
„ & que les autres en font de
„ même, le meurtrier reſte in-
„ connu ; & lorſque la nuit d'après
„ le malheureux meurt de la fié-

Précautiō avec laquelle ils donnent ce poiſon.

„ vre, on ne peut ſçavoir qui l'a
„ empoiſonné. „

Tel eſt le récit que me fit l'Indien, & j'y ajoûte d'autant plus de foi, que j'ai ſçû qu'on avoit denoncé à la juſtice pluſieurs Indiens qu'on accuſoit d'avoir de ces ſortes de canons de poiſon, & que pluſieurs Mioſſionnaires en avoient découvert un grand nombre, qu'ils avoient enfoüis dans la terre, pour qu'on ne pût point les trouver. Je lui tins le ſecret, comme je le lui avois promis, mais ſa déclaration nous ſervit beaucoup, & pour qu'elle ſerve de même aux Miſſionnaires qui viendront après nous, je vais les inſtruire d'une coûtume qu'il eſt bon qu'ils ſachent.

Raiſons qui confirment la vérité de ce récit.

A quelque heure qu'un Miſſionnaire arrive chez un Indien (je parle de ceux qui ne ſont point encore inſtruits) ſoit pour viſiter un malade, ou pour telle autre cauſe que ce puiſſe être, on lui préſente auſſi-tôt une *Tutuma* pleine de *Chicha*; l'on ſe tiendroit offenſé, s'il réfuſoit d'en

boire

boire, & il suffit pour les satisfaire qu'il en goûte tant soit peu. De plus, dans les Peuplades, qui commencent à se civiliser, les Indiens ne s'assemblent jamais pour boire, qu'ils n'invitent le Missionnaire à cette fête; & il les fâcheroit beaucoup, s'il réfusoit de s'y trouver. Dans ce cas il doit s'asseoir près du Cacique, & commencer par boire le premier à la santé des convives, n'en fit-il que le semblant. Prévenu qu'il est de la coûtume qu'ont les Indiens de se servir du poison, qu'il ne boive jamais de *Chicha*, que celui qui la lui présente n'en ait bû le premier, & quand même il réfuseroit de le faire, il doit lui faire entendre que les blancs en usent ainsi, & que cette conduite est une marque d'amitié, tant de la part de celui qui offre la boisson, que de celui qui l'accepte. Nos Missionnaires approuverent fort cette conduite, lorsque je leur en fis part, & je suis sûr qu'elle sera approuvée de tous ceux qui liront mon ouvrage, & qui sçavent

Les Indiens presentent à boire à leurs hôtes dès qu'ils arrivēt, & ce seroit les indisposer que de se réfuser à cette politesse.

Moyen de se garentir du poison.

les riſques que nous courons dans ces contrées ; n'y ayant point d'Indien qui ſoit d'humeur de s'empoiſonner pour en empoiſonner un autre. Cette précaution devient inutile la première fois qu'on entre chez une Nation, parce que ces ſortes d'Indiens ſont extrêmement novices & ne ſont occupés dans le commencement que de la curioſité & de la crainte.

Les Indiens n'ont point d'antidote contre ce poiſon. Je crois que la dent du *Cayman* en eſt un.

Je demandai à mon Indien s'il ne ſavoit point de reméde contre ce poiſon, il me dit que non, que celui qui le prenoit, en mouroit infailliblement, & que s'il en connoiſſoit quelqu'un, il me le découvriroit avec franchiſe. J'aſſiſtai depuis pluſieurs malades, qui avoient été empoiſonnés, & auxquels la fiévre n'avoit laiſſé que la peau & les os : les uns vivent plus & les autres moins : on remarque en tous une vivacité étonnante dans les yeux, & je crois que cette difference vient du plus ou du moins de poiſon qu'ils ont pris dans la

Chicha. Herrera (*a*) parle d'un poiſon tout-à fait ſemblable.

Crainte que les Indiens en ont.

Les Indiens *Tunevos* craignent ſi fort ce poiſon, & les autres de même eſpece, qu'il n'y a qu'eux parmi toutes les Nations de l'*Orénoque*, qui s'abſtiennent des aſſemblées où l'on boit de la *Chicha*, & qui n'en fabriquent point chez eux; & la choſe m'a paru ſi remarquable, que je n'ai pas voulu la paſſer ſous ſilence. Mais cette conduite eſt bien moins l'effet de leur vertu, que de la crainte & de la méfiance qu'ils ont les uns pour les autres. Voici un autre poiſon qui n'eſt pas moins funeſte que les deux dont je viens de parler.

Dans ces vallées immenſes, remplies d'épaiſſes forêts, uniquement habitées par des bêtes féroces, on trouve une ſi grande quantité de couleuvres & de vipéres, qu'on a peine à ſe le perſuader. On y trouve entr'autres une eſpéce de Serpent remarquable par la varieté de ſes couleurs, & par la vîteſſe de

(*a*) Decada 1. Lib. 7. Cap. 16.

ſa marche, qui ſe diſtingue de tous les autres par une touffe de poils déliés, qui lui croît ſur la tête, lorſqu'il eſt parvenu à une extrême vieilleſſe.

Poil de de couleuvre extrêmement venimeux.

Qui a appris à ces Indiens aveugles & barbares que ces poils ſont un poiſon cruel & ſanglant ? Ils le connoiſſent, ils s'en ſervent, eh ! plût à Dieu que ce fut moins ſouvent ! je ne doute point que le Démon ne leur ait communiqué ce ſecret, pour aſſouvir l'envie qu'il a de perdre le genre humain. J'ai donné à ce poiſon l'épithete de *Sanglant*, parce qu'à peine en a-t'on avalé un poil, ſoit avec les alimens, ſoit avec la boiſſon, entier, ou coupé par morceaux, qu'on commence à vomir le ſang à pleine bouche, & l'hémorragie ne finit qu'avec la vie, ſans qu'on ait pû trouver juſqu'à preſent un reméde pour en arrêter la violence. L'Indien Joſeph Cabarte, que j'ai cité ci deſſus pour témoin de la compoſition du *Curare*, va m'être garant de l'effet dont je viens

Effet du fatal poiſon.

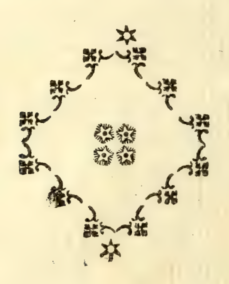
L'Indien Joſeph meurt empoiſonné.

de parler. Ce vertueux Indien avoit ſervi près de cinquante ans nos Miſſionnaires avec un amour & une fidélité ſingulière, partageant avec eux les peines & les travaux de leur miniſtère. Il venoit d'aider depuis peu le Pere Jean Rivero à fonder la Miſſion de S. François Regis de *Guanapalo*, lorſqu'un malheureux vieillard, picqué de ce qu'il avoit donné à l'Egliſe plus d'étenduë qu'il n'en vouloit, lui donna pour ſe venger un des poils dont j'ai parlé. Le poiſon ne tarda pas à faire ſon effet, & lorſque l'hémorrhagie lui eut donné quelque relâche, il demanda le viatique, & mourut avec une réſignation héroïque, pardonnant à ſon ennemi, & défendant à ſes enfans de lui faire aucune peine, s'ils venoient jamais à le découvrir.

Symptomes du poiſon.

Les Indiens ont encore chez eux une grande quantité d'herbes vénimeuſes, dont ils ſe ſervent pour ſe défaire de leurs ennemis, & ils donnent le nom d'*Yervateros* à ceux qui en font uſage. J'aurois beau-

coup de choſes à dire ſur cette eſpéce de poiſon, parce que pluſieurs Indiens de ma connoiſſance en ont reſſenti les effets, mais il me ſuffira d'apprendre au Lecteur, que les chairs de ceux qui meurent empoiſonnés avec ces ſortes d'herbes, s'ouvrent dans toute l'étenduë du corps, & qu'au lieu de ſang, il en ſort une humeur jaunâtre, dont l'écoulement finit en peu de jours par la mort du malade. Je n'ai jamais pû connoître ces herbes, & il peut ſe faire que quelque Miſſionnaire ſoit plus heureux que moi à cet égard. Dieu veüille que cela arrive, & qu'on découvre en même tems quelque antidote pour en empêcher les effets.



CHAPITRE XXXIX.

Des Serpens vénimeux qu'on trouve dans ces Païs.

§. I.

Du Serpent monſtrueux appellé BUIO.

LES playes que Dieu envoya ſur l'Egypte pour punir l'endurciſſement de Pharaon, de ſes Miniſtres & de tous les habitans Idolâtres de ce Royaume, ſont, ſelon moi, moins nombreuſes que celles dont la juſtice divine afflige les Païs de l'*Orénoque* & de la plûpart des Fleuves qui lui portent le tribut de leurs eaux, dans la vûë de châtier la conduite barbare des Peuples qui les habitent. Je crains en commençant ce Chapitre, qu'à la vûë des fleaux dont je vais parler, pluſieurs Miſſionnaires n'aban-

donnent la résolution qu'ils avoient prise d'arroser ce terroir de leurs sueurs ; mais lorsque je fais attention que c'est Dieu qui enrôle ses Soldats, qu'il s'en reserve le choix, & qu'il leur donne la valeur & les forces nécessaires pour combattre, ma crainte cesse, & avec autant plus de raison, qu'on n'a jamais oüi dire dans nos Missions qu'aucun Réligieux ait péri ni par le poison, ni par la morsure des Serpens, ni par les griffes des Tygres, ni par la dent des *Caymans*, ni d'autres bêtes semblables.

Gros Serpens appellés *Buios.*

Le premier Serpent qui se présente à nous, & qui est aussi le plus frequent dans ces Païs, est le *Buio*, que les Indiens *Jiraras* appellent *Aviosà*, & d'autres, comme les Indiens de *Quito*, *Madre del Agua*, *Mere de l'eau*, parce qu'il demeure ordinairement dans l'eau. Cette couleuvre monstrueuse ressemble à un vieux tronc de Pin abattu, & qui ne tire plus aucune nourriture de ses racines. Elle a autour de son corps une espece de

barbe ou de mousse pareille à celle qu'on voit autour des arbres sauvages, & elle est apparemment un effet de la poussiére ou de la bouë qui s'attache à son corps, que l'eau humecte & que le Soleil desséche. Sa longueur est ordinairement de huit aunes, & sa grosseur à proportion. Son mouvement, quand il marche est à peu près aussi imperceptible que celui d'une aiguille qui marque les minutes dans une montre, & j'ai peine à croire qu'il fasse une demi lieuë de chemin dans une journée; son corps fait dans la terre où il passe une traînée, comme feroit un mât, ou un gros arbre que l'on traîneroit. J'ignore quel est son mouvement dans les Riviéres & dans les lieux marécageux; sa vûë seule épouvante, & si l'on se rassure, c'est parce qu'on sçait qu'elle est extrêmement lente à se mouvoir. Cependant ceux qui connoissent l'étenduë & la malignité de son souffle, cherchent leur sureté dans la fuite; mais le cas est, que lorsqu'il entend du bruit, il leve la

Moyen dont il se sert pour étourdir sa proye & pour s'en saisir.

tête, s'alonge d'une ou deux aunes, se tourne vers le Tygre, le Lion, le Veau, le Gibier, ou l'homme, (*a*) dont il veut se saisir, & ouvrant sa gueule, il pousse hors de soi un souffle si vénimeux, qu'il étourdit la personne ou l'animal qui passe par l'endroit où il le dirige, & lui fait faire un mouvement qui le mene vers lui malgré soi, jusqu'à ce qu'il soit assés près pour qu'il le puisse avaler, ce qu'il fait, à moins que quelque obstacle ne l'en empêche.

Cet animal ne mâche point, mais il avale peu à peu.

Cet animal n'a point de dents, (*b*), ce qui est cause qu'il lui faut beaucoup de tems, & même des jours entiers pour avaler sa proye. Il a le gosier si grand, qu'il avale à force de tems un bœuf d'un an, lui suçant le sang & le suc, à mesure qu'il l'avale, de sorte qu'on lui a souvent enlevé d'animaux qui étoient déjà à moitié

(*a*) Piedrahita, Cap. 1. pag. 7.

(*a*) Le Pere Mathias de Tapia dans son mémoire présenté au Roi en 1715.

dans ſon corps, ſur leſquels on n'a découvert aucune bleſſure, mais qui n'avoient plus de ſubſtance. On trouve ſouvent de ces *Buios* étendus au Soleil; auſquels les cornes d'un Daim ſervent de mouſtaches, parce qu'elles n'ont pû paſſer par ſon goſiet; mais après qu'il a digeré le gibier, il s'en débarraſſe, & va chercher une nouvelle proye, ſûr de ne pas la manquer, s'il peut l'ateindre avec la vuë, à moins, comme je le dirai tantôt, que quelque obſtacle ne s'y oppoſe; car ſi dans le tems qu'il attire à ſoi un animal par la vertu attractive de ſon ſoufle, il vient à en paſſer quelqu'autre, qui marche avec vîteſſe, il coupe ce ſoufle: celui qui étoit à la veille d'être pris, réprend ſes forces, & s'échape au danger qui le menaçoit. De-là vient qu'on ne doit point aller ſeul dans ce païs, mais mener toûjours avec ſoi un camarade, afin que ſi par hazard un *Buio* en attire un, l'autre puiſſe couper ſon haleine, ou avec le

Moyen d'arrêter ſon ſoufle, & de s'en garentir.

chapeau, ou avec quelque autre corps étranger, après quoi l'on peut continuer ſon chemin, ſans ſe mettre en peine de ce monſtre. C'eſt là la conduite que tiennent les Peuples dans les païs deſquels ſe trouvent ces couleuvres. Il n'y a rien juſqu'ici qui doive nous ſurprendre, ſi l'on en excepte la groſſeur démeſurée de la couleuvre dont je parle; car cette vertu attractive lui eſt commune avec le *Scorzon*, ou crapaud vénimeux, qui attire les lézards à ſoi par le même moyen; il ouvre la gueule, & quelque effort que ceux-ci faſſent, il faut néceſſairement qu'ils y tombent; avec cette difference que le *Scorzon* étant pétit, ſon ſoufle permet au lézard de faire quelques efforts pour ſe ſauver, au lieu que celui du *Buio* étant d'un plus gros volume, ne laiſſe pas la même liberté aux animaux qui ſe trouvent dans la ſphère de ſon activité.

Beaucoup de gens, qui ſe ſont trouvés expoſés au danger dont je

parle, aſſûrent que cette vertu attractive laiſſe une entière liberté de jugement ; mais dans qu'elle détreſſe ne doit pas être celui qui ayant perdu le ſang froid, & la preſence d'eſprit néceſſaire pour fuir, ſe ſent attiré malgré lui dans la gueule de ce monſtre carnaſſier & inſatiable ! on voit par ce qui précéde que la couleuvre dont parle M. Hansloane dans les Tranſactions Philoſophiques de la ſocieté Royale de Londres, eſt differente de celle que je viens de décrire, car celle-ci n'a ni dents, ni défenſes, ce qui fait qu'elle eſt obligée d'avaler ſa proye ſans la mâcher, au lieu que M. Hansloane ſuppoſe que la ſienne bleſſe d'abord ſa proye, & la ſuit des yeux, l'inſtinct, lui ayant appris qu'elle mourra dès que le venin aura exercé ſur elle toute ſon activité. Il n'en eſt pas de même du *Buio*, qui, comme j'ai dit, après avoir découvert ſa proye, ouvre la gueule, darde ſon ſoufle ſur elle, l'attire à ſoi aprés l'avoir étourdie, &

l'avale. Le ſerpent de nótre ſçavant Anglois a cela de particulier, qu'il ne ſçauroit rétenir l'animal qu'il a bleſſé avec ſes dents.

Je vais maintenant répondre à une objection, que les ſçavans ne manqueront pas ſans doute de me faire. Comment ſe peut-il, diront quelques-uns, qu'on ne donne point les ordres néceſſaires pour détruire des bêtes ſi dangereuſes & ſi funeſtes ? Avant de répondre, je dois obſerver qu'il faudroit auſſi en donner pour les tygres, qui ſont innombrables, pour les lions, les caymans, les ours & les léopards des bruyéres, qui font des ravages infinis, & pour pluſieurs autres animaux qui infeſtent ces païs.

Raiſons pour leſquelles on ne peut rémedier à ces fleaux.

Cela ſuppoſé, voici, ſelon moi deux raiſons pour leſquelles on ne peut rémedier à ces fleaux. L'une eſt la diſette d'habitans, qui rend ces païs preſque déſerts ; l'autre l'étenduë immenſe de ces contrées, & la quantité de bois, de forêts & d'étangs qu'on y trouve ; ces

deux cauſes ſe donnent mutuellement les mains, car la diſette d'habitans fait qu'on ne peut détruire ces bêtes, comme il conviendroit de le faire; & l'étenduë des bois & des forêts, leur fournit un vaſte champ pour la multiplication de leur eſpece. De là vient que Dieu ordonna à ſon Peuple de ne point exterminer tout à la-fois les Cananéens, de peur que leur païs étant devenu déſert, les bêtes ne s'y multipliaſſent, & ne les détruiſiſſent à leur tour (*a*)

Ils diminuent cependant tous les jours.

Au reſte quoique les païs où l'on fonde de nouvelles Colonies ſoient remplis d'une infinité de bêtes ſauvages & d'inſectes nuiſibles, on rémarque cependant qu'à méſure qu'elles ſe peuplent, cette épidemie y diminuë tous les jours par le ſoin qu'on a de chaſſer les

(*a*) Deuteron. Cap. 7. ℣. 22. *Non poteris eas delere pariter, ne fortè multiplicentur contra te beſtiæ terræ.* Et dans l'Exode, Cap. 7. ℣. 29. *Non ejiciam eos à facie tua uno anno; ne terra in ſolitudinem redigatur, & creſcant contra te beſtiæ.*

uns & de tuer les autres, si bien qu'au bout de quatre ans, on ne trouve plus à six lieuës à la ronde, ni Tygres, ni Buios, ni autres couleuvres semblables, les habitans se faisant un plaisir & une fête de découvrir leur répaire & de contribuer à leur mort. Un de nos Réligieux m'a conté plusieurs fois que passant de *Caracas* aux Missions de l'*Orénoque*, il s'offrit tout d'un coup à sa vûë un spectacle des plus effrayans qu'on puisse imaginer; c'étoit un *Buio* monstrueux, qui ayant dardé son soufle sur un Cayman, en avoit, déja avalé une aune & demie, qui étoit le tiers de la longueur de cet animal; le *Buio* le tenoit assujetti par l'autre partie du corps avec sa queuë, qu'il avoit entortillé trois fois autour. Les habitans des maisons voisines ayant appris ce qui se passoit, accoururent sur le lieu, les uns avec des fusils, les autres avec des lances, & d'autres avec des fléches, ils blesserent tous à la fois la Couleuvre, & à l'instant le lit du

Spectacle éfrayant.

ruiſſeau où elle étoit fut rempli de ſang. Le *Buio* vomit avec violenlence la partie du Cayman qu'il avoit avalée : celui-ci étoit mort, mais le *Buio* donna beaucoup de l'embarras, & un de ces hommes s'appercevant qu'il ſe déffendroit tant qu'il ſeroit dans le ruiſſeau, lui jetta un lacet autour du cou avec lequel on le tira à ſec & on le tua. Le maître de cette troupe le fit écorcher, pour envoyer ſa peau à *Caracas*, elle étoit tâchetée de blanc & de gris avec une ſymetrie admirable, & après qu'elle fut ſéche, elle avoit ſept aunes & trois quarts de long, ſur trois quarts de large, & il eſt à croire qu'ayant été ſechée au ſoleil, elle s'étoit conſiderablement retirée.

Ces *Buios* ſont fort communs dans les lieux humides & marécageux, mais ſur tout dans les endroits inhabités, & il ne ſe paſpaſſe point d'année qu'ils ne dévorent quelqu'un de ceux qui vont à la chaſſe ou à la pêche, ces animaux épiant les paſſans, pour les

faire tomber dans leurs piéges. J'en ai rencontré plusieurs fois sur mes pas dans le tems que je m'y attendois le moins; j'en trouvai un entr'autres d'une grandeur démesurée sur la Riviére de *Tame*, qu'un jeune homme qui m'accompagnoit perça de dix-huit coups de lance, évitant avec soin le souffle qui sortoit de sa gueule empestée.

On trouve de *Buios* en Espagne.

Bien des gens s'imaginent que nous n'avons point de ces sortes d'animaux en Europe ; il s'en faut beaucoup que cela soit vrai, & l'on y rencontre de Serpens, qui quoique moins gros que ceux dont je parle, ne laissent pas d'avoir un venin & une vertu attractive proportionnée à leur corps. (*a*) Nous avons actuellement dans le Collége Imperial un Réligieux, qui allant un jour se promener dans les jardins de Graus, ville du Diocèse de Balbastro dans l'Aragon, apperçût avec son compagnon un petit oiseau,

(*a*) Le Pere Joseph Salé, Procureur général de la Province d'Aragon.

qui, ſe tenant élevé au-deſſus de la terre d'environ une aune, battoit continuellement des aîles ſans changer de place. S'étant avancés pour voir ce que c'étoit, ils apperçûrent un ſerpent de la groſſeur du pouce, & long d'environ trois quarts d'aune, qui, le col levé, & la gueule bélante, attiroit à ſoi ce malheureux oiſeau, qui ne ceſſoit point de rémuer les aîles pour ſe ſouſtraire au péril qui le menaçoit.

Ces mêmes Réligieux obſerverent encore que pendant le peu de tems qu'ils mirent à contempler ce que je viens de rapporter, l'oiſeau deſcendit de plus d'un quart d'aune, attiré directement dans la gueule de la couleuvre; de ſorte que voyant qu'il ne pouvoit échaper, ils tuerent ce reptile, & l'oiſeau s'envola de nouveau ſur l'arbre avec beaucoup de joye. On voit par là que nous avons chez nous des couleuvres qui ont la même vertu attractive que le *Buio*, & ſi elles ne parviennent point à une groſſeur auſſi démeſurée que

Raiſon pour laquelle les *Buios* ne ſont point auſſi

gros en Espagne que dans l'Amérique.

celles de l'*Orénoque*, c'est que le païs est plus peuplé, & qu'on les tuë avant qu'elles ayent eu le tems de croître.

§. III.

Refléxions sur le Chapitre précédent, & preuves de ce qu'on y avance.

JE connois trois sortes de personnes qui ont été extrêmement surprises de la description que je viens de faire des armes fatales & du vénin attractif du *Buio*, & qui ont hésité d'y ajoûter foi, les unes par timidité, les autres par méfiance, & les troisiémes enfin par prudence. Je vais tâcher de les satisfaire d'une manière qui ne laissera rien à désirer. Quand aux premières, il leur est aisé de bannir leur crainte, en faisant attention que l'espace immense de mer qui sépare l'Europe du nouveau monde, les met à couvert des animaux monstrueux dont j'ai parlé.

A l'égard des ſécondes, il faut de toute néceſſité qu'elles demeurent convaincuës de ce que j'avance, ou qu'elles réjettent généralement tous les livres hiſtoriques, à l'exception de ceux de l'Ecriture, dont l'autenticité eſt ſolidement établie, les premiers n'ayant d'autre appui que la créance qu'on veut bien leur donner, après s'être aſſuré des preuves de probabilité qu'alleguent les Auteurs, en y joignant les circonſtances qui concourent dans la perſonne, l'état & les occupations de celui qui écrit.

Prévenu de ce principe, & m'appuyant ſur l'autorité de Nôtre-Seigneur JESUS-CHRIST, qui nous ordonne dans l'Evangile de nous en tenir au rapport de deux ou trois témoins, j'ai cité en faveur de l'éxiſtence du *Buio* l'hiſtoire du célebre Piedrahita, & l'autorité d'un Miſſionnaire du *Meta* & de l'*Orénoque*, & pour prouver qu'il y a des *Buios* en Eſpagne celle du Procureur général de la Province d'Aragon, qui ſe trouve aujour-

d'hui dans cette Capitale ; & ces témoignages m'ayant paru ſuffiſans pour établir la certitude de ce que j'avance, je me ſuis diſpenſé de rapporter diverſes occaſions que j'ai eûës de voir des *Buios*, dans les voyages que j'ai fait pendant vingt-deux ans dans les Païs où ils ſe trouvent, & toûjours avec autant de ſurpriſe que d'éfroi.

Le Lecteur ſçaura donc qu'accompagnant en 1734 le Pere Provincial Diego de Tapia dans une viſite qu'il fit dans nos Miſſions, pour diſſiper l'ennui inſéparable de ces ſortes de voyages, j'entretins chemin faiſant le Pere Charles de Aniſſon ſon Sécretaire de la figure, du vénin, & des dommages que cauſoient les *Buios* dans le Païs. Ce que je lui en dis, lui parût ſi extraordinaire, qu'il refuſa non-ſeulement de croire mon rapport, mais même celui du Pere Provincial, qui avoit lui-même dirigé nos Miſſions. Mais ſa ſurpriſe fut extrême lorſqu'il apperçût quelque tems après dans un Lac

un *Buio* féroce, qui achevoit d'attirer à ſoi un héron, qu'il commençoit à avaler, l'oiſeau tenant ſes aîles déployées des deux côtés de la gueule de ce monſtre, ce qui nous fit juger qu'il l'avoit attiré par les pieds dans le tems qu'il voloit. Le Pere Aniſſon fut étonné de ce prodige, & je reconnus alors la vérité de ce que dit Horace, que les choſes que nous voyons font beaucoup plus d'impreſſion ſur nous, que celles que nous entendons ſimplement raconter. Cela ſuppoſé, je ne ſuis point ſurpris qu'on doute en Europe de l'éxiſtance des *Buios*, puiſque dans les Païs même où ils ſont les plus fréquens, on trouve des gens qui ont peine à croire ce qu'on en dit, juſqu'à ce qu'ils en ayent été convaincus par leur propre expérience. Pour ne rien laiſſer à déſirer au Lecteur ſur cette matière, je vais rapporter ici quelques autres témoignages, qui ne lui permettront plus de douter de la vérité de ce que j'avance.

M. Salmon (*a*) nous apprend qu'à *Mindanao* & dans les Philippines, il y a des Serpens monstrueux appellés *Ibitin*, & d'autres appellés *Bole*, qui ont jusqu'à trente palmes de longueur, qui attirent à eux & dévorent un cerf, un ours, un sanglier & un homme. Il ajoûte que les habitans sont persuadés que pour se soustraire au danger qui les menace, il n'y a pas de meilleur moyen que de couper l'air interposé entre l'homme & le serpent.

Si le Lecteur prend la peine de comparer la description que M. Salmon donne de ces couleuvres,

(*a*) Tom. 2. Cap. 9. In queste issole, si vegono Serpenti di ismisurata grandeza, una specie de quali, che chiamano *ibitin*.... tira, inghiotisce un Cervo, un Orso, un Chingiale & un huomo. Credenoque Populi, che per liberarsi da tal periculo, non vi sia miglior remedio, quanto rompere l'aria, che si frammezza tra l'huomo, è l'Serpente. Il più grande frà i Serpenti, si chiama Bole, & è luongo venti, è trenta Palmi.

avec

avec celle que j'ai donnée du *Buio*, il n'y trouvera d'autre différence que le nom, & il verra qu'on employe dans ces deux Païs le même remede, malgré l'éloignement où ils sont l'un de l'autre. Ce même Auteur, (*a*) parlant des Isles de *Neyra Lentor* & de *Poelo-Ay*, assure qu'il y naît de pareils serpens, mais il ne détaille point la manière dont ils attirent & dévorent les hommes & les animaux.

Voici un second témoin, dont l'autorité est pour moi d'un plus grand poids que celle du premier. Le Pere Procureur Général de la Province de la nouvelle Espagne, qui vit actuellement, & dont le mérite est connu dans cette Capitale, a avancé dans un acte public, que voyageant dans la nouvelle Espagne, les Indiens qui l'accompagnoient lui montrerent un liévre, ou un lapin, qui restoit étourdi &

(*a*) Tom. 2. Cap. 7. In queste isole non vi sono Rane, bensi Serpenti tanto grandi, che dicersi possono.

immobile sur le bord du chemin, & que leur en ayant demandé la raison, ils lui montrerent de l'autre côté une couleuvre d'une grosseur au-dessus de la médiocre, qui, la gueule béante, empoisonnoit ce pauvre animal. Les Indiens la tuerent à coups de pierre, & le liévre, qui jusques là avoit été détenu prisonnier dans ces chaînes invisibles, prit sa carriére, & s'enfuit. Ceux qui voudront d'autres témoignages, n'ont qu'à lire l'histoire du *Marannon* qu'a donnée le Pere Manuel Rodrigues, & le mémoire que le Pere Acuna a donné au Roi touchant cette même Riviére.

J'ai dit dans le premier Paragraphe que nous avons des *Buios* en Espagne, mais qu'ils y sont moins gros que dans l'Amérique, parce qu'on ne leur donne pas le tems de croître, & j'ai cité à ce sujet un témoin oculaire, qui réside actuellement dans cette Capitale. J'ajoûterai à cela qu'un de nos Réligieux, destiné pour les Missions

des Philippines, m'a assûré qu'il avoit vû en Catalogne dans trois differentes occasions de ces serpens, qui ayant le col levé & la gueule ouverte, attiroient à eux par leur soufle les oiseaux qu'ils voyoient, quelques efforts qu'ils fissent pour s'échaper.

Voici deux autres témoignages que je ne puis passer sous silence, à cause du mérite & de la dignité de ceux qui me les fournissent. Un an & demi avant le siége de Barcelone, le Comte de la Lippe, Maréchal de Camp, se promenant avec plusieurs autres Officiers vis-à-vis du Camp de Amposta, sur les bords de l'*Ebre*, vît un serpent gros comme le bras, qui attira à soi un lapin qui en étoit éloigné de trois à quatre toises, il le saisit par la tête, & fut long-tems à l'avaler, le lapin remuant les pieds de derriére.

Ce Comte a souvent tué à la chasse de ces serpens, & les ayant fait ouvrir, il a trouvé dans leurs corps des lapins, qui étoient allongés comme une corde, &

dont les os paroiſſoient limés.

Le Marquis de Robèn, Brigadier des armées du Roi, tua à *Cienpozuelos* un ſerpent, dans l'eſtomac duquel il trouva quatorze lapereaux, qui avoient la peau toute entière, mais qui étoient ſucés, & dont les os étoient briſés, d'où l'on voit qu'il y a en Eſpagne plus de *Buios* qu'on ne le penſe.

Il eſt tems de rechercher la cauſe de la vertu attractive du *Buio*; & c'eſt ce que je vais faire dans le Paragraphe ſuivant.

§. III.

De la vertu attractive du BUIO.

LA queſtion que nous traitons ici en préſuppoſe deux autres, qui étant une fois réſoluës, nous fourniront toutes les lumières dont nous avons beſoin. Mettons donc la main à l'œuvre, & répreſentons-nous la couleuvre dont il s'agit, qui, la gueule béante, & le goſier ouvert, dirige ſon ſoufle em-

pesté sur un sanglier. Envain récouririons-nous à la Phisique moderne, & au Microscope, nous ne trouverons dans ce monstre d'autres armes offensives que la vibration, & l'attraction de l'air, infecté du vénin qui s'exhale de son corps. Cette vibration d'éfluves malins, & l'attraction qui en résulte, renferment tout le nœud de la difficulté, & pour la résoudre, nous devons examiner chacune de ces deux opérations séparement & dans leurs principes.

§. IV.

De l'action, ou de la vibration des éfluves.

JE suppose d'abord comme une chose généralement reconnuë, que les corps des animaux contiennent une infinité de pores, d'où s'exhalent une quantité d'éfluves, qui venant à se répandre dans l'air, s'insinuent dans les pores des autres corps, & y causent des effets uti-

les, ou nuiſibles, ſelon leurs qualités, & la differente diſpoſition des corps dans leſquels ils s'introduiſent.

Pluſieurs Phyſiciens modernes ont écrit ſur la prémiere partie de cette ſuppoſition, profitant des expériences du célébre Sanctorius. Ce grand obſervateur de la nature a découvert après trente ans d'obſervations, qu'un homme qui prend huit livres d'alimens, en diſſipe près de cinq par la tranſpiration inſenſible. Cette évacuation eſt encore plus manifeſte dans les malades, qui récouvrent la ſanté, lorſqu'il ſe fait une criſe par les ſueurs; dans ceux qui tombent en foibleſſe, & qui courent riſque de la vie, lorſque la ſueur eſt exceſſive; enfin, la bonne, ou la mauvaiſe odeur des ſueurs, ne ſe tranſmet juſqu'à nous qu'à l'aide des éfluves qui s'en exhalent, & c'eſt par là que nous ſentons l'odeur des fleurs, des réſines, des aromates, & d'une infinité d'autres choſes qui affectent l'odorât.

Quand à la ſeconde partie, je

veux dire la manière dont les éfluves ſe répandent dans l'air, la choſe eſt ſi connuë, qu'il eſt inutile de s'y arrêter, & il me ſuffit de rappeller au Lecteur la pierre d'aiman, dont les éfluves pénétrent le fer & l'acier le plus dur; un ſeul grain d'ambre communique ſon odeur aux habits, à l'armoire dans lequel on les enferme, & même à tout un appartement, il pénétre, étourdit, & fait beaucoup de mal aux femmes dans certaines circonſtances. Le ſel marin ſe fait ſentir à une grande diſtance, & durant la tempête, on ſent l'odeur de la marine à trois lieuës des côtes, lors ſurtout que le vent eſt favorable.

Le Pere Tachart Jeſuite aſſure que lorſqu'on approche de l'Iſle de *Ceylan*, & de quelques autres Iſles où croiſſent les épicéries, nommément de *Java*, on en ſent l'odeur à neuf mille à la ronde, circonſtance d'autant plus remarquable, qu'elle fait beaucoup à mon ſujet.

Si nous jettons les yeux ſur les

herbes & ſur les plantes vénimeuſes, nous ſerons encore plus ſurpris des effets que produiſent les éfluves qui s'en exhalent. M. Salmon (*a*) aſſure qu'il y a des herbes dans les Philippines dont les écoulemens tuënt ceux qui les touchent & qui les mangent, & que lorſqu'elles viennent à croître, elles empoiſonnent l'air au point que pluſieurs habitans en meurent. Il ajoûte que l'arbre appellé *kamandang* a une proprieté ſi funeſte, que le poiſſon qui mange de ſes feüilles, meurt auſſi-tôt, & que ceux qui mangent par hazard de ce poiſſon, perdent infailliblement la vie. Il nous apprend encore que le ſuc de cet arbre eſt un poiſon mortel, & que les Indiens en frotent les pointes de leurs fléches, & enfin, que les écoulemens qui en ſortent ne permettent point aux herbes de croître autour de quelque nature qu'elles puiſſent être.

Quoique ces écoulemens ſoient

(*a*) Tome 2. pag. 228.

extrêmement actifs & funestes, ils ne sçauroient entrer en comparaison avec ceux de cet arbre, qui croît dans le Territoire de *Turate*, dans l'Isle de *Makassar*, dont j'ai parlé ci-dessus à la fin du 12 Chapitre, & dont j'ai comparé la malignité avec celle du *Curare*. J'en rappelle ici le souvenir, pour que le Lecteur puisse juger jusqu'où s'étendent ces sortes d'écoulemens, quoi qu'il ne soit pas besoin pour l'en convaincre de récourir à des sujets étrangers, puis qu'on en voit tous les jours l'effet dans les maladies contagieuses qui regnent dans nos climats.

Puis donc que les écoulemens qui émanent des corps inanimés, par exemple, des aromates, des plantes & des arbres vénimeux, agissent à une distance considérable, il s'ensuit que les éfleuves corrompus & malins qui sortent du *Buio*, sont capables d'étourdir & d'empoisonner les animaux qu'ils affectent; & je ne vois point qu'on

puiſſe nier la poſſibilité du fait. (*a*) Paſſons à la ſeconde partie.

§. V.

De la force attractive du ſoufle du BUIO.

LA difficulté conſiſte à ſçavoir comment les éfluves qui émanent du *Buio* ont aſſez d'activité pour attirer la proye qu'ils ont infectée. C'eſt ici un autre nœud gordien qu'il faut défaire, non point par force, mais par adreſſe, en examinant ſéparement les tours qui le forment. Tout le monde ſçait comme moi par expérience que l'Aiman attire le fer & l'acier au moyen des éfluves qui en ſortent

(*a*) On ne peut nier abſolument que l'haleine de ce Serpent n'ait la vertu de cauſer une eſpece d'ivreſſe à une certaine diſtance, puiſque nous voyons que l'urine du Renard fait le même effet, & que fréquemment les baillemens des Baleines ſont ſi puans qu'on ne peut les ſupporter. N. D. T.

& qui s'incorporent dans leur ſubſtance. Il n'y a perſonne qui n'ait remarqué la même vertu attractive dans les écoulemens que le *Jai* imprime ſur les fetus, & c'eſt une choſe généralement reconnuë que le fer, & l'acier, qui ont réçû la vertu magnétique, attirent ſucceſſivement d'autres brins de fer, qui reſtent enchaînés en l'air (*a*) les uns à la ſuite des autres, ſans que rien les retienne dans cet état que l'attraction magnétique, qui ſe communique d'une aiguille à l'autre, juſqu'à la dernière. Il n'eſt donc pas étonnant que l'haleine empeſtée du B*uio*, attire, & retienne la proye qu'elle a infectée, & liée pour ainſi dire avec les liens de ſon poiſon inviſible.

Le Lecteur me dira que c'eſt vouloir prouver un miracle naturel par un autre qui n'eſt pas moins extraordinaire, & perſuader un ſecret phyſique preſque incompré-

(*a*) S. Auguſtin de Civit- Dei. Lib. 21. Cap. 4. & Lucrece, Lib. 6. verſ. 3000.

henſible, par un autre qui eſt auſ-
ſi obſcur & auſſi difficile à com-
prendre. Je répondrai dans peu à
cette objection ; mais comme per-
ſonne ne peut me nier la vertu
attractive de l'Aiman & du *Jai*,
il n'eſt pas naturel qu'on nie, ni
qu'on mette en queſtion la for-
ce attractive du *Buio* ; car ſi de
l'effet certain d'une pierre telle
que l'Aiman, on en conclut
néceſſairement ſa vertu & ſa for-
ce attractive, il faut auſſi que
du dommage affreux que cauſe
l'haleine du *Buio*, qui eſt un monſ-
tre d'une groſſeur démeſurée, on
en concluë une activité attractive ;
paſſe qu'elle ſoit auſſi occulte, &
auſſi difficile à découvrir que celle
qu'on reconnoit dans la pierre d'Ai-
man.

D'ailleurs je ne vois pas qu'on
ait raiſon de trouver cette opé-
ration du *Buio* ſi étrange, &
de la regarder comme imaginaire :
premierement, parce que, com-
me je l'ai dit ci-deſſus, on a vû
pluſieurs fois en Eſpagne des *Buios*

qui attiroient à eux des oiſeaux qu'ils avoient infectés de leur haleine. En ſecond lieu, parce que cette même force, ou vertu attractive réſide pareillement dans la gueule infecte du *Scorzon*, & à dire vrai, elle eſt beaucoup plus forte, qu'on ne devroit l'attendre de la petiteſſe de cet animal. J'avouë ingénument que je n'ai rien négligé pour verifier & pour découvrir la ſource de cette opinion, pour cela même qu'elle eſt généralement répanduë, & après avoir bien examiné la choſe, & conſulté ſur ce ſujet des perſonnes intégres qui paſſent leur vie dans les champs, j'ai trouvé que le fait en queſtion ne ſouffroit aucun doute. Je n'ai trouvé d'autre différence dans leurs rapports, ſinon que les uns attribuent cette attraction au vénin que le *Scorzon* jette de ſes yeux ſur la belette, ou la larmeuſe qu'il fixe, malgré les efforts que ces animaux font pour s'échaper; au lieu que les autres attribuent cette vertu attractive à l'haleine qui ſort de

leur bouche, qu'ils tiennent ouverte du côté de leur proye; mais que ce ſoit d'une façon ou d'autre, tous s'accordent à confirmer ce que j'ai avancé de la vertu attractive qui réſide dans le venin de ma couleuvre.

Je vais finir & appuyer ce que j'avance de l'autorité du Pere Jean Euſebe de Nuremberg, à laquelle je joindrai deux faits qui ſont arrivés de nôtre tems. Ce Réligieux confirme l'attraction du *Buio*, qu'il appelle *Bovaliga*, & ajoûte que les *Scorzons* d'Eſpagne ont la même vertu.

Un Jeſuite, qui eſt actuellement chargé de l'Apoticairérie du Collége Imperial, cite en faveur de mon opinion, pluſieurs témoins oculaires de l'Evêché de *Cuença*, en preſence deſquels une belette, après avoir fait tous les efforts poſſibles pour s'échaper d'un *Scorzon*, fut enfin attirée dans ſa bouche comme au centre des éfleuves vénimeux, qui l'avoient empoiſonnée. M. Bourlin, natif de Clermont en Auver-

gne, qui réside à Barcelone, m'a raconté, qu'ayant été à la chasse avec un de ses amis, il rencontra un *Scorzon* qui commençoit à avaler une belette, & que touché de son sort, il tira un coup de fusil au *Scorzon*, qui tua aussi la belette qu'il vouloit sauver.

On m'objectera que le fait que je viens de rapporter, ne conclut rien en faveur de mon sentiment, parce qu'il peut se faire que le *Scorzon* se soit tenu aux aguets, & ait surpris la belette à l'improviste, de même que le chat passe toute la nuit en sentinelle pour épier la souris dont il a envie de se saisir. Je réponds à cela que l'objection ni la comparaison ne peuvent avoir lieu dans le cas dont il s'agit, parce qu'on ignore encore si le *Scorzon* est assez industrieux pour pourvoir à sa nourriture, & qu'on ne peut concilier cette attention & cette vigilance avec la pésanteur & la stupidité, de cet animal. En supposant même que le *Scorzon* veuille surprendre la belette lorſ-

qu'elle passe, il est impossible qu'il y réüssisse, vû la légereté de celle-ci, si on ne lui accorde la vertu attractive en question, & au cas qu'on la lui réfuse, je prétends que dans le cas où il seroit obligé de combattre contre la belette, celle-ci auroit assez de vivacité & de force pour mettre en fuite tous les crapauds qui l'attaqueroient, surtout si elle faisoit usage de ses dents. Quant à l'exemple des chats qu'on allegue, il n'a pas assez de force pour mériter nôtre attention, d'autant plus qu'il arrive souvent qu'au lieu de la souris que le chat attendoit, il passe un rat monstrueux qui non seulement se défend, mais l'attaque & le met en fuite. Enfin, si je rapporte ce fait, c'est bien moins pour prouver ce que j'avance, que pour constater ce qu'on raconte des efforts que font les belettes pour s'éloigner du *Scorzon*, qui cherche à les attirer.

Les expériences que je viens de rapporter au sujet de l'Aiman, du fer, de l'açier, qui ont été aiman-

tés, du *Jai* & du *Scorzon*, suffisent, selon moi, pour établir la certitude de la vertu attractive du *Buio*, & pour en convaincre les Européens ; & quant aux Américains, l'expérience qu'ils ont de l'attraction de cette couleuvre, leur fournit assez de lumières pour les obliger à reconnoitre de plus en plus la vertu attractive de l'Aiman, du *Jai* & du *Scorzon*.

Au reste, quoique les sçavans de l'un & de l'autre Continent conviennent unanimement de l'attraction dont je parle, ils auront toûjours beaucoup de peine à en découvrir la cause. Ce seroit ici le lieu de déveloper cette question, d'autant plus qu'elle appartient à l'histoire naturelle, qui entre dans le plan de mon ouvrage ; mais comme elle m'éloigneroit de la partie Historique, & que je ne présume pas assez de moi-même pour oser la décider, je laisserai ce soin à ceux qui sont plus sçavans que moi, & je terminerai ce Chapitre par deux ou trois observations qui

pourront ſervir à augmenter nos connoiſſances.

§. VI.

On continuë d'examiner la vertu attractive du BUIO.

DANS le deſſein où je ſuis de rechercher la cauſe & la nature de la vertu attractive du *Buio*, je ne puis me diſpenſer d'entrer dans des détails, qui quoi qu'inutiles en apparence, ſerviront beaucoup à me faire entendre.

Jettons les yeux ſur un de ces arbres qui croiſſent ſur le bord des forêts, mais dans un endroit & dans une poſition, où ils ne ſont expoſés au ſoleil que d'un côté ; on rémarquera, ſi l'on y fait attention, que l'arbre eſt infiniment plus touffu & plus nourri dans l'endroit où le ſoleil donne, que dans celui qui eſt à l'ombre, & qu'il fait effort pour s'approcher du ſoleil, de ſorte que s'il étoit poſſible de le mettre ſur des rouës extrêmement lé-

géres, & faciles à mouvoir, il ſuivroit le cours de l'aſtre dont les influences lui ſont ſi ſalutaires.

Le ſoleil attire la partie de l'arbre qui eſt la plus chargée de feüilles, dilatant les pores & les fibres, & purifiant les ſucs nourriciers, qui lui donnent la vie & la vigueur, ainſi que nous l'apprend le Poëte Mantoüan (*a*), au moyen dequoi le ſuc qui s'éleve des racines devient plus abondant, & circule avec plus de facilité dans toutes les parties de l'arbre, y trouvant des pores diſpoſés à le recevoir, au lieu que dans le côté, qui eſt dans l'ombre, les pores ſe trouvant reſſerrés, refuſent le paſſage aux ſucs, ce qui eſt cauſſe que l'arbre maigrit & ne profite point.

On voit donc, ſelon nôtre ſiyſtême, que les ſucs & les fluides circulent en abondance dans les con-

(*a*) *Seù plures calor ille vias, & plura relaxat ſpiramenta, novas veniat, quam ſuccus in herbas.* Lib. 1. Georg. verſ. 48.

duits qui leur ſont deſtinés & ſe portent avec l'arbre, autant que celui-ci le permet, vers le ſoleil qui les attire.

Voilà que nous avons découvert en paſſant la cauſe du penchant myſtérieux qu'à l'héliotrope pour le ſoleil, qu'il ne perd jamais vûë depuis le moment qu'il s'éleve juſqu'à celui où il ſe couche.

Qu'il me ſoit maintenant permis de philoſopher comme il ſuit : le Soleil par ſes influences eſt l'*attractif* qui attire à ſoi la plante immobile & inſenſible, autant que celle-ci peut le permettre ; donc réciproquement le *Buio* eſt l'attractif, qui détournant par la malignité de ſes éfluves le cours naturel des eſprits animaux, étourdit la perſonne ou l'animal, qui paſſe par l'endroit où il les dirige, & lui fait faire un mouvement qui le mene vers lui malgré ſoi, juſqu'à ce qu'il ſoit aſſez près pour qu'il le puiſſe dévorer.

Allons plus avant, & pour nous procurer quelque recréation, jettons

la vüë ſur les tourbillons qui réſultent du choc de deux vents directement opoſés, ſoit ſur la terre, ou ſur la mer, de manière que ne pouvant l'emporter l'un ſur l'autre, ils concourent tous deux à former un tourbillon violent, qui ſe précipitant ſur la mer ou ſur la terre, y cauſe ſouvent des ravages effroyables : ceux qui tombent ſur la terre, déracinent & emportent au loin des arbres d'une groſſeur déme ſurée : ceux qui ſe jettent ſur la mer, forment une eſpéce de pyramide, dont la baſe eſt dans la nuée, & ſa pointe n'a pas plûtôt touché l'eau, qu'elle s'élargit, ſe condenſe, & attire une quantité d'eau prodigieuſe, qui venant à retomber, fait périr les Vaiſſeaux qui ſe trouvent deſſous, à moins qu'on n'ait la précaution de diſſiper cette trompe & de la couper au moyen de quelques coups de Canons qu'on tire deſſus.

Il eſt inutile de rechercher ici comment s'augmente la force attractive que nous ſuppoſons dans

le centre de ces tourbillons, & il nous ſuffit de croire qu'à méſure que les vents contraires prennent un mouvement circulaire dans la nuée, s'ils ne ſe frayent point un paſſage à travers avec un bruit effroyable, ce qui eſt le plus ordinaire, ils obligent la nuée à deſcendre avec impetuoſité ſur la ſurface de l'eau, ſans rien perdre du mouvement circulaire qu'ils lui ont imprimé. Là, venant à s'augmenter, à s'élargir, & à ſe conſolider au moyen des vapeurs épaiſſes & humides qui s'attachent ſur ſa ſurface extérieure, & l'air qui eſt au dedans ſe purifiant ſe dilatant & ſe ſubtiliſant par le mouvement & l'agitation continuelle où il eſt, il oblige les particules les plus groſſiers à s'attacher à la ſurface intérieure du tourbillon, & dans cet état, plus l'air intérieur ſe ſubtiliſe & ſe rarefie, plus il cherche à s'élever, attirant à ſoi l'eau qui eſt deſſous, pour éviter le vuide que la nature abhorre.

On peut Philoſopher de même

ſur la vertu attractive du *Buio*, en gardant la proportion réquiſe, & ſuppoſer, ſans crainte de paſſer pour téméraire, qu'il ſort de la gueule de ce ſerpent un tourbillon d'éfluves malins, qui après avoir infecté l'homme, ou l'animal, retourne avec impetuoſité à la ſource d'où il eſt ſorti, attirant à ſoi la proye, de la même manière que la trompe dont j'ai parlé, attire l'eau; & ce qui prouve la vérité de ce principe, c'eſt que comme l'unique reméde des mariniers eſt de rompre à coup de Canon l'air & la colonne que le tourbillon a formés, de même dans l'Amérique & dans les autres Païs, on n'en a pas trouvé de plus efficace que de couper l'air qui eſt entre le *Buio* & la perſonne qu'on veut ſauver, pour qu'elle puiſſe prendre une autre route, & profiter de cet inſtant pour ſortir de ce péril; d'où l'on peut conclurre, quoique la choſe ne ſoit pas ſenſible à la vûë, que c'eſt dans l'air que réſide le tourbillon d'éfluves vénimeux,

& que c'eſt dans ſon centre que ſe trouve *la vertu attractive*.

On peut comparer la vertu attractive de ce tourbillon empeſté du *Buio*, à la pompe aſpirante, dont on ſe ſert pour vuider l'eau qui s'eſt amaſſée dans le fond des Navires, malgré la péſanteur dont elle eſt, ſans qu'on puiſſe donner une autre raiſon de cet effet, ſinon que l'eau monte, & abandonne malgré elle ſon centre, pour éviter le vuide, que la nature a rélegué dans les eſpaces imaginaires, malgré les expériences dont on ſe ſert pour prouver le contraire.

Enfin, ceux qui ſont inſtruits de la direction & de l'attraction magnétique, peuvent choiſir entre tous les ſyſtémes qu'ont propoſés les Sçavans, celui qui leur plaira d'avantage, & l'accommoder ſans effort à la vertu attractive de la couleuvre en queſtion, en changeant ſeulement les termes; car les effets des éfluves & de l'haleine du *Buio*, ſont ſi ſemblables à ceux de l'Aiman,

l'aiman, quant à l'attraction, qu'il ne peut y avoir beaucoup de différence dans les explications qu'on en donne.

Après avoir établi l'éxistence du *Buio*, expliqué l'action & la vibration des écoulemens qui en sortent, & indiqué differentes routes pour l'intelligence de sa vertu attractive, il est tems de passer à d'autres matières qui ne sont pas moins dignes de nôtre attention que de nôtre admiration.

§. VII.

De quelques autres Couleuvres vénimeuses, & des Remédes qu'on a trouvé contre leur vénin.

LEs trois Chapitres qu'on vient de lire, & les quatre qui suivent, sont de nature à inspirer de l'horreur au Lecteur, & à lui faire détester un Païs qui produit de pareils monstres, & qui est sujet à de pareils fleaux; mais j'ose l'as-

ſûrer, ſans bleſſer la vérité, que la choſe eſt tout autre qu'elle ne paroît ici, & la raiſon en eſt manifeſte. Cette multitude de *Buios*, de *Couleuvres*, de *Guacaritos* & de *Caymans* ſe trouvant ici raſſemblée dans le court eſpace de ſix à ſept feüilles, forme dans l'eſprit de celui qui les lit, dans un petit intervale de tems, un composé monſtrueux d'objets triſtes & mélancoliques, capables de faire naître de l'averſion pour ces Païs, & un déſir proportionné de n'en jamais approcher; mais il eſt aiſé de diſſiper ce nuage, en faiſant attention que cette foule d'animaux, dont l'aſſemblage épouvante, n'eſt pas ſi à craindre dans les Païs dont je parle, ne ſe trouvant point tout à-la-fois dans le même lieu, dans la même Province, ni dans le même Royaume. Le terrein que mon Hiſtoire embraſſe eſt extrêmement vaſte, & elle raſſemble dans un court abregé des objets qui ſont éloignés les uns des autres de pluſieurs centaines de lieuës.

Là où l'on trouve des *Buios*, on ne rencontre point d'ours ; certains endroits produisent un plus grand nombre de couleuvres que d'autres, & il y en a même où l'on n'en trouve point du tout ; & il est certain, généralement parlant, que toutes les Provinces ne sont point sujettes à ces sortes de fleaux, de même qu'elles ne produisent pas toutes également, ni les mêmes arbres, ni les mêmes fruits, ce qui vient de la differente temperature des climats dont j'ai parlé dans le premier volume. Cette crainte dissipée, continuons ce que nous avons commencé.

§. VIII.

Autres Couleuvres malfaisantes, & Remédes contre leur vénin.

Couleuvres chasseuses.

LEs couleuvres qu'on appelle *Caçadoras*, ou *Chasseuses*, sont de la grosseur des *Buios*, mais elles sont plus longues de plusieurs aunes, & l'on ne peut voir sans éton-

nement la légereté avec laquelle elles courent après la proye qu'elles ont apperçûë, & qu'elles attrappent sans qu'elle puisse leur échapper. J'en ai vû de vivantes & de mortes, & leur ai trouvé des dents aussi grosses que celles du meilleur lévrier. On ignore si elles sont vénimeuses ; mais quelles armes plus rédoutables que leur vîtesse jointe à l'opiniâtreté, avec laquelle elles mordent. Dans le tems que j'étois à l'Amérique, une de ces couleuvres saisit un laboureur par le talon & la cheville du pied. Comme il étoit homme de courage, il se saisit du premier arbre qui se presenta, & l'embrassa le mieux qu'il pût, en jettant des cris horribles. On accourut pour le secourir, & le serpent se voyant pressé, serra les dents, lui coupa le talon, & s'enfuit avec la vîtesse d'un trait. On peut voir par là quelle est la force de ces Bêtes cruelles, & combien il est dangereux de se trouver dans les endroits où elles font leur séjour.

Leur lègereté.

Accident tragique.

On ne ſera point ſurpris que ces ſortes de couleuvres parviennent à une groſſeur ſi déméſurée, ſi l'on ſe rappelle que ces Païs ſont déſerts, & couverts de forêts immenſes. Le Frere Barthelemi Lorenzo, dont le Pere Acoſta a donné la vie, a trouvé dans l'Iſle Eſpagnole des couleuvres d'une groſſeur ſi monſtrueuſe, qu'on auroit de la peine à croire ce qu'il en dit, ſur tout autre rapport que celui de cet Hiſtorien. Le Pere Simon (*a*) rapporte que dix-huit Eſpagnols étant arrivés dans les bois de *Coro*, dans la Province de *Venezuela* & ſe trouvant fatigués de la marche qu'ils avoient faite, ils s'aſſirent ſur une de ces couleuvres croyant que ce fût un vieux tronc d'arbre abattu, & que lorſqu'ils s'y attendoient le moins, l'animal commença à marcher, ce qui leur cauſa une ſurpriſe extrême.

Ce que M. Salmon (*b*) raconte

(*a*) Hiſt. Conq. del Nuevo Regno, noticia 2. Cap. 3. num. 2.

(*b*) Tom. 2. Part. 2. Cap. 3.

des couleuvres de l'Isle de *Makassar*, dans les Indes Orientales, est encore plus extraordinaire. Il nous apprend qu'il y a dans ces Païs des singes aussi féroces que les chats sauvages, qui attaquent les voyageurs, sur tout les femmes, & les mangent après les avoir mis en piéces, de sorte qu'on est obligé pour s'en défendre d'aller toûjours armé. Il ajoûte que ces singes ne craignent d'autres bêtes que les serpens, qui les poursuivent avec une vîtesse extraordinaire, & vont les chercher jusques sur les arbres, ce qui les oblige d'aller en troupes pour s'en garantir, ce qui n'empêche pas qu'ils ne les attaquent, & ne les avalent tous en vie, lorsqu'ils peuvent les attraper. Ce fleau est encore plus grand que tous ceux de l'*Orénoque*.

Serpens à sonnette.

Les serpens à sonnette ne sont pas si grands que les précédens, ils n'ont que deux ou trois pieds de long. Ceux qui ont deux pieds de plus sont rares. Leur couleur est

d'un gris de fer cendré & ondé. A l'extrêmité de leurs queuës eſt attachée ce qu'on appelle *Caſcabelo*, ou ſonnette, que les curieux & les Médecins récherchent avec beaucoup de ſoin, les premiers, pour ſçavoir l'âge de ces ſerpens, après qu'ils ſont morts, parce qu'il leur naît toutes les années un nouvel oſſelet, & les ſeconds, pour en compoſer un antidote, & un reméde pour pluſieurs maladies. Cette ſonnette reſſemble à la coſſe d'un pois de gravance après qu'elle eſt ſechée ſur la plante. Elle eſt diviſée de même, & contient cinq à ſix oſſelets ronds comme des pois, avec leſquels, dés qu'il ſe rémuë, il rend un ſon pareil à celui de deux ou trois ſonnettes, d'où eſt venu le nom qu'on lui donne.

Ainſi la nature, qui a fait enſorte que le tygre de l'Amérique, avant d'attaquer les paſſans, s'aſſeoit & rémuë lentement la queuë, comme font les chats, qui veulent ſe jetter ſur une ſouris, a don-

né à celui-ci ce bruit qui annonce ſon approche, afin non ſeulement qu'on puiſſe l'éviter; mais encore lui ôter la vie, & profiter de la dépoüille de ſes ſonnettes, qui ſont d'autant plus cheres, qu'elles ſont extrêmement difficiles à trouver.

Couleuvre *Macaurel*.

La couleuvre appellée *Macaurel* eſt encore plus traîtreſſe: non ſeulement elle attaque les voyageurs à l'improviſte, mais elle s'élance au viſage de ceux qui vont à pied, avec une audace incroyable; elle ne ſe contente pas du premier ſaut, elle ſe jette ſur eux à differentes réprises, s'irritant à proportion de la réſiſtance qu'on lui oppoſe, lors même que celui qu'elle attaque eſt à cheval.

Elle s'élance avec une legereté incroyable pour mordre.

Le Capitaine Dominique Zorrilla de Salazar, chef de l'eſcorte que le Roi donne à nos Miſſionnaires, dont j'ai déja parlé dans cet ouvrage, allant au-devant d'un parti de *Guajivas*, qui menaçoit nôtre colonie de St. Ignace de *Chicanèa*, fut attaqué par une de ces

couleuvres, qui s'élançant ſur lui, le mordit au haut de la botte. Il mit le ſabre à la main, & ſe défendit long tems contre la couleuvre, ſans pouvoir l'atteindre, à cauſe de la vîteſſe avec laquelle elle ſe rémuoit; ſe trouvant enfin fatiguée, elle s'entortilla à terre pour reprendre haleine, & s'élancer ſur lui avec plus de force, & cet Officier profitant de ce moment de relâche, lui tira un coup de fuſil, qui la coupa par morceaux. Ce Capitaine me conta ſon avanture un quart d'heure après, & il n'avoit point encore répris ſa couleur naturelle, tant il étoit effrayé du danger qu'il avoit couru.

Couleuvres *Sibucanes*.

La couleuvre *Sibucàn* eſt d'une figure plus irréguliere que celle dont je viens de parler, elle eſt auſſi infiniment plus dangereuſe. Elle eſt de couleur de terre, ce qui fait qu'on a de la peine à l'appercevoir, lors même qu'elle eſt étenduë de tout ſon long; mais on la diſtingue encore plus difficilement quand elle eſt entortillée,

parce qu'elle reſſemble à une bouſe de vache deſſechée au Soleil, & qui a perdu ſa couleur. On ne peut concevoir comment une couleuvre auſſi groſſe peut reſter cachée, & ſe réplier en elle-même, comme un bas que l'on veut chauſſer. Je n'ai point vû ſon ſquelette, mais je penſe que ſon épine, qui dans les autres couleuvres, & dans les animaux, eſt compoſée de vertebres, qui donnent au corps la liberté de ſe mouvoir en tous ſens, eſt faite dans la couleuvre *Sibucàn* de differens tuyaux oſſeux, qui s'emboitent les uns dans les autres, lorſqu'elle veut ſe mettre en un monceau.

Elles s'élancent pour mordre.

Quoiqu'il en ſoit, elle ſe déploye & s'élance ſi haut, qu'elle atteint la poitrine de ceux qui vont à pied, & les genoux de ceux qui ſont à cheval, au riſque des uns & des autres, parce que ſa morſure eſt très-vénimeuſe. Heureuſement, on n'en trouve point, ni dans les païs froids, ni dans les païs chauds, elles ne vivent que dans

ceux qui ſont temperés, mais elles s'y multiplient ſi fort, faute de gens qui leur donnent la chaſſe, que le Pere Jean de Ortega, ayant voulu tranſplanter les Indiens *Ayricos*, & les *Araucas*, & quelques autres qu'il avoit fixés ſur les bords de la Rivière *Macaguàne*, où ils ſont encore aujourd'hui, au pied de la *Cordillere* de la ſaline de *Chita*, pour les ſouſtraire aux chaleurs qui regnent ſur cette Riviére, il fut obligé de changer d'avis à cauſe de la quantité de couleuvres qu'on y trouva. Car le Cacique & les gens de ſa ſuite ayant voulu éclaircir le terrein qu'il y avoit au deſſous d'un arbre, où ils avoient réſolu de paſſer la nuit, ils trouverent ſept couleuvres, dont ils eurent toutes les peines du monde à ſe défaire, ce qui les effraya ſi fort, qu'ils ne voulurent point s'y arrêter; ils ſe mirent donc en chemin, quoique la nuit fût déja avancée, & revinrent à *Macaguana*, diſant, qu'ils aimoient mieux endurer la chaleur, que de ſe mettre au pou-

Lieux où elles abondent.

voir de pareils ennemis.

Serpent à deux têtes.

On trouve dans les païs chauds, ſurtout dans ceux où il y a beaucoup de fourmillières, une eſpéce de ſerpent à deux têtes, dont la deſcription paroîtra fabuleuſe à ceux qui n'en ont jamais vû. Ils ſont pour l'ordinaire gros comme le pouce, & longs de deux palmes. Ils ſont de couleur griſe mêlée de tâches blanchâtres, & ſe meuvent fort lentement, ce qui fait qu'ils ne ſont pas beaucoup à craindre, quoique leur morſure ſoit des plus vénimeuſes.

Comme ils craignent la chaleur, ils ont ſoin de ſe mettre dans les fourmillières, pour y joüir de la fraîcheur, & c'eſt là que les laboureurs les trouvent, lorſqu'ils creuſent & innondent les terres, pour en chaſſer les fourmis qui les ravagent. Ces ſerpens ne ſortent de leurs répaires qu'après les groſſes pluïes, l'inſtinct les portant à chercher dans les lieux humides un azile contre la chaleur du Soleil.

La nature voulant rémedier à

la lenteur de leur mouvement, leur a procuré un ſecours approchant de celui qu'elle a donné aux cancres de mer. Ceux-ci marchent de côté, & ſi après avoir été à droite, ils veulent revénir à gauche, ils le font ſans changer de poſture & ſans être obligés de ſe détourner. Lors donc que les ſerpens dont je parle vont à l'Orient, ils traînent après eux la tête qui régarde le couchant, & celle-ci à ſon tour, entraîne la première, lorſqu'ils prennent une route oppoſée.

Le Pere Manuel Rodriguez parle de ces ſerpens à deux têtes dans ſon hiſtoire du *Marannon*; mais comme il n'a pas eu la même occaſion que moi de les voir, il a obmis pluſieurs particularités que je vais rapporter, tant pour l'interêt public, que pour ſatisfaire la curioſité du Lecteur.

On ſçaura d'abord qu'il eſt extrêmement difficile de tuer ces ſerpens, lorſqu'on ignore la manière de s'y prendre; parce que ſi on

les coupe en deux par le milieu du corps, les deux têtes ſe cherchent réciproquement, & lorſqu'elles ſe ſont rencontrées, elles ſe ſéparent d'un commun accord, & ſe joignent de nouveau par les extrêmités qui ont été coupées, le ſang ſervant de glu pour les unir. Si on les coupe en trois morceaux, chaque tête cherche le côté qui lui appartient, & apres s'y être attachée, le ſerpent ſe trouve dans le même état qu'auparavant. Le moyen de les tuer, eſt de couper les deux têtes avec une petite partie du corps, & de les pendre à un arbre avec un cordeau, encore cette manière n'eſt-elle pas ſûre, car ſi quelque oiſeau de proye ne les mange, le cordeau ſe pourrit, la couleuvre que le Soleil a deſſechée tombe à terre, & à la premiére pluye qui ſurvient, elle renaît, & s'enfuit. La choſe paroît incroyable, & je la tins pour telle la première fois; mais le Frere Jean d'Agullon Apoticaire, Médecin & Chymiſte du grand Collége de la

Province de *Santa-Fé*, m'ayant prié de lui envoyer de ces couleuvres, il m'en montra quatre déféches, qu'il tenoit penduës au plancher de fon laboratoire, & m'affura que dans l'état où elles étoient, il ne falloit que les mettre fur un terrein humide, pour les faire révivre au bout de vingt-quatre heures. Il me pria donc de faire fécher celles qu'il me demandoit fous la cheminée, & de les garantir de l'humidité, m'affurant que je ne pouvois lui faire un prefent plus utile.

Lui ayant demandé l'ufage qu'il en faifoit, il me montra une phiole dans laquelle il y avoit de la poudre de ces ferpens, & m'affura que c'étoit un reméde fpécifique pour fouder les os qui avoient été fracturés, & qu'il en avoit fait l'effai plufieurs fois. On ne peut donc fe refufer au témoignage d'un homme, qui joignoit à fa qualité de Réligieux, celle d'être parfaitement verfé dans les differentes parties de fa profeffion.

Ce que je viens de dire de la proprieté de ces couleuvres se trouve confirmé par ce qu'on rapporte de la vertu d'une plante des Philippines que les Indiens appellent *Dučtung-Agas* , c'est-à-dire , *qui rejoint les Couleuvres* , & dont ces animaux leur ont montré la vertu. Voici en quoi elle consiste. Lors qu'une couleuvre a été coupée en deux , elle va manger de cette herbe , & bassine avec ce qui lui en reste dans la bouche la playe qu'elle a reçûë , jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la partie du corps qui a été separée , & l'ayant rencontrée, elle approche les playes l'une de l'autre , qui s'unissent aussi-tôt , après quoi elle s'enfuit. Les habitans des Philippines qui reçoivent quelque blessure , n'ont pas besoin de recourir au Chirurgien pour se faire panser , ils prennent de cette herbe , & en frottent les lévres de la playe, au moyen dequoi elle se referme aussi-tôt. Je tiens ce fait du Procureur Général de la Province des Philippines , qui est

Le Pere Joseph Calbo.

actuellement dans cette Capitale, à qui j'avois raconté ce que j'ai rapporté ci-dessus du serpent à deux têtes.

M. Salmon dans l'article de son Histoire universelle qui concerne les Philippines, fait mention de ces couleuvres & de l'herbe dont elles se servent pour se réjoindre quand elles ont été coupées, mais il semble douter de la vertu qu'on lui attribuë ; il peut maintenant croire ce qu'on en rapporte sur le témoignage du Réligieux que j'ai cité, lequel joint à une grande connoissance du Païs, toutes les qualités qui peuvent rendre un témoin respectable.

Je ne doute point que le Lecteur ne soit ennuyé de la description que je viens de faire des serpens de l'*Orénoque*, c'est pourquoi je me dispenserai de parler de plusieurs autres qui infestent ce Païs : mais je ne puis passer sous silence le serpent *Coral*, qu'on nomme ainsi à cause de sa couleur incarnate, qui est entrêmelée de tâches noires,

Serpent Coral.

grises, blanches & jaunes. Ce serpent supporte également tous les climats, ce qui n'empêche pas que ses couleurs ne se ressentent de leur varieté; mais son vénin conserve toûjours la même force, & il n'y en a point, si l'on en excepte la couleuvre *Macaurèl*, dont la morsure soit plus dangereuse. Parlons maintenant des remédes qu'on a trouvé contre la morsure de ces reptiles.

Ses couleurs sôt variées & son vénin très actif.

J'ai parlé ci-dessus des moyens cruels & barbares dont les Indiens Gentils se servent pour guérir les malades; mais ces moyens ne s'étendent point à la morsure des couleuvres; c'est pourquoi il ne sera pas hors de propos d'indiquer ici les remédes dont nôs Missionnaires se servent en pareils cas, pour soulager ces pauvres Indien, qui n'avoient jamais oüi parler de semblables antidotes.

Remédes usuels contre la morsure des couleuvres.

Antidote.

Celui qui peut avoir la *Béjuque de Guayaquil*, dont j'ai parlé dans le vingt-huitiéme Chapitre du second volume, n'a pas besoin de

Béjuque de Guayaquil.

chercher d'autre reméde contre la morſure de ces reptiles ; mais il n'eſt pas aiſé de ſe la procurer à cauſe de l'éloignement des lieux. On peut à ſon défaut ſe ſervir de la feüille de tabac, qui eſt un reméde efficace contre la morſure des couleuvres, qu'elle qu'en ſoit l'eſpéce. Il ſuffit d'en mâcher une certaine quantité, d'en avaler une partie, & d'appliquer l'autre ſur la playe pendant trois ou quatre jours, pour n'avoir plus rien à craindre. J'en ai fait l'eſſai pluſieurs fois ſur des malades & même ſur des couleuvres : après les avoir étourdies d'un coup de bâton, je leur ai ſaiſi la tête avec une petite fourche, & leur ayant fait ouvrir la bouche en la preſſant, j'ai mis dedans du tabac mâché, & auſſi-tôt elles ont été ſaiſies d'un tremblement général, qui n'a fini qu'avec leur vie, la couleuvre étant reſtée froide & roide comme un bâton.

Feüille de tabac.

Expérience curieuſe.

Un troiſiéme reméde dont on peut ſe ſervir, c'eſt la *Pierre Orientale* ; elle n'eſt autre choſe

Pierre Orientale.

qu'un morceau de corne de Cerf qu'on fait calciner jusqu'à ce qu'il ait pris la couleur du charbon. Il s'attache de lui-même à la playe, & attire tout le vénin qui est dedans ; mais il en faut quelque fois plus de six morceaux, & le plus sûr est de mâcher du tabac en même tems.

Appliquer une ventouse sur la playe.

Première dispose les chairs.

Lorsque l'endroit le permet, on applique sur la playe quatre ventouses séches, dont la premiere dispose le chairs, la seconde attire une liqueur jaune, la troisiéme une pareille liqueur teinte de sang ; & la quatriéme le sang tout pur, après quoi il ne reste plus de vénin dans la playe.

Eau de vie & poudre à canon

Voici un cinquiéme reméde dont on a éprouvé l'effet. Il consiste en une bonne quantité d'eau de vie, dans laquelle on a délayé de la poudre à canon, & à la troisiéme dose, le vénin perd toute son activité.

Béjuque des plages.

La Béjuque des plages est aussi un fort bon reméde dans ces sortes de cas. On l'appelle ainsi parce qu'elle croît sur les plages de presque toutes les Rivières des Païs

chauds. Elle n'eſt pas ſi groſſe que celle de *Guayaquil*, & ne s'entortille point autour des arbres, parce qu'elle croît dans les lieux ſabloneux ; elle eſt de couleur verte, & elle eſt bonne contre le vénin des couleuvres, mais on l'employe rarement pour la raiſon que je vais dire ; & c'eſt que ſi après avoir bû ſon ſuc, on uſe de quelqu'un des remédes dont j'ai parlé, on perd infailliblement la vie. Or comme ceux qui ont été mordus des couleuvres ne ſe contentent pas ordinairement d'un ſeul reméde, il eſt rare qu'on faſſe uſage de celui-ci.

Défenſe du *Cayman*. Antidote univerſel.

Enfin la défenſe du *Cayman* ou *Crocodille* eſt un antidote univerſel contre les poiſons que les Indiens ſe donnent malicieuſement les uns aux autres, elle eſt bonne auſſi contre la morſure des vipéres & des couleuvres, comme on le verra dans le dix-huitiéme Chapitre.

CHAPITRE XL

Insectes & reptiles vénimeux.

Trois ſortes de Moſquites.

QUELQUE déſagreable que ſoit la matière que je traite, à cauſe des objets fâcheux qu'elle offre à l'imagination, je ne puis me diſpenſer de la continuer, ne fut ce que pour prouver ce que j'ai avancé, que les fleaux dont ces Païs ſont affligés, excedent de beaucoup ceux que réſſentit autrefois l'Egypte. A peine quitte-t'on la mer pour entrer dans l'*Orénoque*, ou dans quelqu'autre Rivière des Païs chauds, qu'on ſe trouve en proye à une multitude infinie de *Moſquites*, qui ſucent le ſang des voyageurs & leur cauſent ſouvent des accidens fâcheux. Durant le jour, l'air eſt rempli, de gros *Moſquites* appellés *Zancudos*, parce qu'ils ont de longues jambes tachêtées de blanc, qui ſe jettent ſur le viſa-

Moſquites *Zancudos.*

ge, les mains & les autres parties découvertes du corps, auxquels s'en joignent d'autres appellés *jejenes*, qui sont de la grosseur d'un grain de poudre à tirer, & d'autres encore de la même grosseur, qu'on nomme *Rodadores*, parce qu'après s'être remplis de sang, ils ne peuvent plus se servir de leurs aîles, & sont obligés de tomber à terre, où ils périssent par leur gourmandise. Ces trois espéces de *Mosquites*, outre le sang qu'ils tirent, causent une démangeaison incommode, qui coûte extrêmement cher, à ceux qui se laissent emporter à l'envie de se grater. Cette playe est encore supportable, parce qu'on se vange en partie de ces ennemis en en tuant une infinité, qui sont aussi-tôt remplacés par un million d'autres, & qu'on les écarte avec un éventail, ou avec un mouchoir; mais il n'en est pas de même d'une espéce de mouches noires comme du *Jai*, & de la grosseur des nôtres, qu'on appelle *Galosas*, qui volant avec une vîtesse incroya-

Mosquites *Jejenes*.

Mosquites *Rodadores*.

Mouches appellées *Galosas*.



ble, insinuent leur aiguillon dans la chair, sucent le sang, & y laissent une playe. Peu de gens peuvent se vanter d'en avoir tué une seule, quoiqu'elles volent par millions, sur tout dans les Païs humides & marécageux. A ces mouches se joignent une infinité, de frélons de differente grosseur, mais tous avides de sang, & si l'on voyage dans les forêts, ou qu'on cotoie les Riviéres dans une pirogue, on est en proie à une multitude incroyable de guêpes, qui obligent les voyageurs à prendre la fuite, si c'est sur terre, ou qui les exposent à perir, s'ils sont sur l'eau, parce que les rameurs ne pouvant résister à leur furie, abandonnent les avirons, se jettent dans l'eau, & laissent le bâteau exposé à faire naufrage, & à être emporté par les courans.

Frelons.

Guêpes.

Mosquites de *Gusano* extrêmement cruels.

Tous ces insectes dont je viens de parler ne sont rien en comparaison de certains mosquites verds, qu'on appelle de *Gusano*, qui foisonnent sur les Rivières d'*Apure* &

& d'Uru, à *Tena*, à *Espinal* & dans les Païs excessivement chauds. Ces insectes sucent le sang comme les autres, mais ils déposent dans la chair un petit œuf imperceptible, qui animé par la chaleur naturelle, produit un *Gusano* velu de si mauvaise qualité, qu'il enflâme l'endroit où il est, & occasionne une fiévre aussi violente que si la tumeur étoit considérable. Le pire est que comme il est logé dans la chair vive, & que les poils dont il est couvert sont fort rudes, outre les douleurs violentes qu'il cause toutes les fois qu'il lui prend envie de manger, il ne fait pas un mouvement, que chacun de ses poils ne cause un picotement des plus cruels. Un étranger qui croit avoir une tumeur, & qui la traite comme telle, est perdu sans ressource, parce que cet insecte a déja fait dix à douze petits au bout de huit jours, qui travaillent chacun de leur côté dans la chair, pour s'y faire un logement & y déposer d'autres

Ils causent une tumeur remplie d'une infinité de *Gusanos*.

Ils causent la mort, lorsqu'ô n'y apporte point remede.

essains, desorte qu'il en a coûté la vie à un grand nombre de personnes. Dans les endroits où il y en a beaucoup, ils font périr les chiens, les chévres & même le gros bétail, qui en sont entièrement pénétrés.

Qu'on ne s'étonne point de me voir entrer dans un si grand détail; comme j'ai éprouvé leur rage, je suis bien aise d'en garantir, si je puis, les étrangers qui aborderont dans ces Païs. Il est certain que personne ne peut éviter la morsure du *Mosquite* verd dans les lieux où il y en a; mais on peut empêcher qu'il engendre de petits, surquoi il faut observer que dans le centre de la tumeur enflâmée, qui est toûjours le plus élevé, on apperçoit une goûte d'eau que le *Gusano* jette par la bouche; on met dessus du *Chimù*, ou de la quintessence de tabac, ou à son défaut, du tabac mâché, au moyen dequoi le *Gusano* s'enyvre, & augmente la douleur par le mouvement qu'il se

Remède pour tirer le *Gusano*.

donne. Alors on presse la chair avec deux doigts, à quelque distance de l'insecte, pour ne point l'écraser, & la pressant avec force, il sort tout entier, & l'on n'a plus qu'à penser la playe qu'il a faite, mais si on l'écrase, & qu'il meure dedans, ou qu'il n'en sorte que la moitié, il reste du travail pour plusieurs jours, parce qu'il se forme une tumeur, qu'on est obligé de traiter selon les régles ordinaires. Les six espéces d'insectes dont je viens de parler ne se montrent que dans le jour, il y en a d'autres qui paroissent durant la nuit, & qui non-seulement sucent le sang, mais privent encore du sommeil & du repos ceux qui en ont le plus besoin, pour se délasser du travail de la journée.

Auttes insectes nocturnes.

Aussi-tôt que la nuit paroît, l'air se remplit d'une quantité prodigieuse de *Mosquites Cenicientos*, qui sont extrêmement petits, mais fort incommodes, non-seulement par leurs piqueures, mais encore par le bruit & le bourdonnement

Mosquites nocturnes appellés *Cenicientos*.

qu'ils font, & qui eſt tel, que ſi l'on pouvoit entrer en compoſition avec eux, on leur permettroit volontiers de ſucer le ſang, pourvû qu'ils vouluſſent ſe taire.

Pitos fleau très incommode.

Il y a d'autres inſectes gris d'une figure extraordinaire, & de la groſſeur d'un frélon moyen, qu'on appelle *Pitos*, dont la piqueure, quoique cruelle, ne ſe fait point ſentir; mais qui laiſſent en ſe retirant une cuiſſon & une douleur inſupportable. Ils ſont fort communs dans les Païs chauds, & ſur tout dans les maiſons nouvellement bâties, qu'ils n'abandonnent qu'au bout d'un an.

Chauve-ſouris.

Les chauve-ſouris ſont encore un fleau ſi cruel & ſi funeſte, qu'il faut l'avoir éprouvé ſoi-même, pour le croire. Il y en a de deux ſortes, les unes ſont de la groſſeur de celles que nous voyons en Eſpagne; les autres ſont ſi groſſes, qu'elles ont trois tiers d'aune de longueur d'un bout d'une aîle à l'autre. Les unes & les autres ſont d'adroites ſang-ſuës s'il en fut

jamais, qui rodent toute la nuit pour boire le ſang des hommes & des bêtes. Si ceux que leur état oblige de dormir par terre, n'ont pas ſoin de ſe couvrir depuis les pieds juſqu'à la tête, ce qui eſt extrêmement incommode dans des Païs auſſi chauds, ils doivent s'attendre à être piqués de ces Chauve-ſouris. A l'égard de ceux qui dorment dans les maiſons ſans *Moſquiteros* (*a*) quand ils n'auroient que le front découvert, ils en ſont infailliblement mordus, & ſi par malheur ces oiſeaux leur piquent une veine, comme cela eſt aſſez ordinaire, ils paſſent des bras du ſommeil dans ceux de la mort, à cauſe de la quantité de ſang qu'ils perdent ſans s'en appercevoir, tant leur piqueure eſt ſubltile; outre que batant l'air avec leurs aîles, elles rafraîchiſſent le dormeur à qui elles ont deſſein d'ôter la vie. Pour éviter ces ſor-

(*a*) Sorte de Rideaux de *Canevas* ou de *Gaze*, en uſage dans toute l'Amérique.

tes d'accidens, les Indiens ont coûtume de dormir dans des espéces de filets suspendus en l'air, qu'ils appellent *Chinchorros*.

Fleau horrible de *Mosquites*.

Les Blancs, ou les Espagnols dorment dans des hamacs de coton: mais ni les hamacs, ni les Chinchorros, ne sont d'aucune ressource contre les *Mosquites*, & c'est ce qui a obligé les Indiens convertis de se servir de *Mosquiteros*. Les Gentils, pour s'en garantir pendant le jour, s'oignent, comme je l'ai dit, d'un onguent fait avec du beurre ou de l'huile & de l'*Achiolt*, & ils ont soin de renouveller cette onction lorsqu'ils vont se coucher. Quelques Nations, comme les *Otomacos*, se servent de pavillons faits de feüilles de palmiers, tissuës avec beaucoup d'art. D'autres établissent leurs dortoirs près des lieux où ils habitent. Ils consistent en de petites cabanes bien fermées, & couvertes de trois couches, pour les mettre à couvert des ennemis qui rodent la nuit & sur tout des Tygres, qui

Divers moyens pour s'é garantir.

profitent de ce tems pour faire leur coup. Enfin, le besoin a obligé toutes ces Nations à chercher des moyens pour pourvoir à leur sûretés, & il n'y en a que trois, savoir, la *Guajiva*, la *Chiricoà* & la *Guama*, qui dorment à découvert, exposées aux fleaux dont je viens de parler, & à beaucoup d'autres dont je ferai mention, & si quelqu'un se trouve mort le matin, on l'enterre sans autre formalité, & sans se mettre en peine de prevenir de pareils malheurs.

Je n'ai jamais pû comprendre comment ces Peuples peuvent dormir au milieu de cette multitude infinie de *Mosquites* qui les obsedent, car ils ne sont pas plûtôt couchés, qu'ils leur donnent la chasse, & les tuent entre leurs mains, ce qui produit un tintamarre qui m'a souvent empêché de dormir. Le bruit diminuë au bout d'un quart d'heure, & au bout d'une demi heure on les entend ronfler d'une manière tout-à-fait insupportable. J'ai sou-

vent crû qu'ils avoient trouvé le ſecret de chaſſer ces *Moſquites* par le moyen de la fumée, comme le pratiquent les *Guaraunos*, mais étant entré chez eux avec un flambeau, je les ai trouvés couverts depuis les pieds juſqu'à la tête, d'un million de *Moſquites*, qui cherchoient à ſe faire place pour les ſucer, & dont les uns, aprés s'être raſſaſiés de leur ſang, s'envoloient, pour faire place à d'autres. J'ai reconnu dans la ſuite qu'il n'y a rien à quoi l'homme ne s'accoûtume, ayant vû quelques uns de nos Miſſionnaires qui dormoient le viſage, le front, & la tête couverte de ces inſectes, ſans ſentir leur piqueure. La choſe, quoique difficile à croire, n'en eſt pas moins certaine, mais je ne ſçaurois comprendre comment la chair peut s'endurcir au point de ne plus ſentir les piqueures de ces inſectes incommodes.

L'homme s'habituë à dormir avec des millions de *Moſquites.*

Nous venons de parcourir tous les inſectes qui s'engendrent dans l'air, & qui tourmentent le corps par le

moyen de leurs aiguillons. Si nous jettons maintenant les yeux ſur la terre, nous y trouverons d'autres fleaux occaſionnés par une infinité d'autres inſectes également cruels & dangereux. Le ſujet n'eſt pas des plus agréables, mais il eſt utile à ceux qui ſe trouvent expoſés à ces incommodités, & curieux pour les perſonnes qui en ſont éloignées.

CHAPITRE XLI.

De quelques autres inſectes extrêmement vénimeux.

Coquitos ou Sumi.

ON ne peut faire un pas dans les Païs chauds, ſur tout dans les endroits où il y a des Rivières, qu'on ne ſente par tout le corps une cuiſſon générale, laquelle eſt cauſée par une multitude de petits inſectes imperceptibles, que les Eſpagnols appellent *Coquitos*, & les indiens *Betoyes Sumi*. Ces

Remède unique contre leurs piqueures.

insectes couvrent le corps d'ampoulles, & se font appercevoir après qu'ils sont remplis de sang, mais leur petitesse est telle qu'on ne peut les saisir avec les ongles, de sorte qu'on est obligé de les souffrir, jusqu'à ce qu'on trouve un endroit convenable pour pouvoir s'oindre avec du tabac mâché, qui les fait tomber, ou les tuë; mais ce moyen devient inutile, lorsqu'on est forcé de continuer sa route, parce qu'on est obligé de recommencer un moment aprés. Ces insectes sont extrêmement incommodes, mais heureusement, ils ne causent ni fiévre, ni aucun autre accident fâcheux; on patiente donc jusqu'à la nuit, & alors on s'oint avec du tabac, pour pouvoir reposer tranquillement.

Coya insecte très dangereux.

Les *Coyas*, ou *Coybas* sont d'autres insectes un peu plus gros que ceux dont je viens de parler. On les voit marcher sur les parties du corps où ils s'attachent, mais on n'oseroit les tuer, ni les toucher. Ils sont de couleur d'écarlate &

faits comme une tique ordinaire. L'humeur que cet insecte enferme dans la petite circonference de son corps est si maligne, que si on l'écrase, & qu'elle réjaillisse sur la peau de quelque personne ou de quelque bête, elle pénétre les pores, & s'insinuant dans la masse du sang, elle cause une enflure générale qui est bien-tôt suivie de la mort. L'unique reméde à ce mal, c'est de flamber le malade aussi-tôt qu'il commence à s'enfler avec une certaine paille que l'on trouve dans ces plaines, & qu'on appelle *Guaycan*. Aussi-tôt que cette paille est allumée, quatre ou cinq Indiens prennent le malade, les uns par les pieds, les autres par les mains, & lui font avec beaucoup d'adresse cette opération, après laquelle on peut compter qu'il ne mourra pas : reméde cruel, mais le seul qu'on ait trouvé contre cet accident.

Reméde cruel & unique.

A l'égard des animaux, leur instinct leur faisant craindre qu'il n'y ait des *Coyas* dans l'herbe

qu'ils broutent, avant d'y mordre ils s'ebrouent fortement, pour écarter ce dangereux insecte. Quand ils sentent qu'il y en a un nid dans cet endroit, ils s'en éloignent & passent à un autre. De cette manière ils évitent ce cruel poison. Il arrive néanmoins quelque fois que l'insecte est si bien caché dans l'herbe, que la mule ne peut l'en écarter par ses ébrouemens, & qu'elle broute néanmoins cette herbe : en ce cas il n'y a point de reméde, il faut que la mule créve. On ne trouve ces insectes que dans les Païs extrêmement chauds, comme sont les vallées de *Neyva*, & dans quelques autres semblables, mais qui sont en petit nombre.

Araignées vénimeuses.

On trouve dans les campagnes de *Merida*, où le climat est temperé, & dans d'autres semblables, des araignées si vénimeuses, qu'elles causent infailliblement la mort aux personnes & aux animaux qu'elles piquent, lorsqu'on n'y apporte pas un prompt reméde. On

se sert pour l'ordinaire de suif pilé avec du tabac, dont on fait un emplâtre, qu'on applique sur la partie lesée.

Niguas ou Piques.

Les *Niguas* sont un fleau universel; on les trouve non-seulement dans les Païs chauds, & dans les Païs temperés, mais encore dans ceux qui sont froids, quoiqu'en moindre quantité. On les nomme *Piques* au Perou & dans les autres Provinces, & *Sicotù* chez les *Jyraras*. Personne n'est exempt de cette engeance, si ce n'est peut-être deux ou trois, dont les humeurs sont extrêmement irrégulières. On ne peut s'en garantir, quelque soin qu'on prenne, elles s'insinuent à travers les bas & les souliers, elles pénétrent dans la chair vive, & y causent une douleur & une cuisson extraordinaire. Cet insecte est à peu près fait comme une puce, mais sa petitesse le rend presque imperceptible. Ses jambes n'ont pas le ressort des jambes des puces, ce qui n'est pas une petite faveur de la Providence; car si cet insecte

avoit la faculté de ſauter, il n'y a corps vivant qui n'en fut rempli, & la quantité de cette engeance feroit périr les trois quarts des hommes.

Cet inſecte eſt toûjours dans la pouſſiére, & on le trouve plus abondamment dans les lieux mal propres. Auſſi-tôt qu'il eſt entré dans la chair, il ſe fait un nid d'une tunique blanche & deliée, qui a la figure d'une perle platte, il ſe tapit dans l'un des deux côtés de cet eſpace, de manière que la tête & les pieds ſont tournés vers la partie extérieure, pour la commodité de la nourriture, & la partie poſtérieure de ſon corps répond au côté intérieur de la tunique, afin qu'il puiſſe y dépoſer ſes œufs. A meſure qu'il en pond davantage, la petite perle s'élargit, juſqu'à ce qu'elle ſoit parvenuë à avoir une ligne eſt demie, ou deux lignes de diamétre, ce qui arrive au bout de quatre à cinq jours, Cet inſecte, eſt extrêmement fâcheux pour les Indiens & les Né-

gres qui ne portent point de chausſure, & qui n'ont pas ſoin de le tirer; & comme il ſe multiplie conſidérablement ils n'y ſont plus à tems lorſqu'ils veulent le faire. Il arriva en 1720 à la *Guayane* quelques familles des Canaries, dont la plus grande partie mourut, pour avoir negligé de tirer les *Niguas*.

Il ne faut pas la tirer d'abord.

Il eſt bon de ſçavoir qu'on tenteroit inutilement de tirer la *Nigua* lorſqu'elle eſt une fois entrée dans la chair, ce qu'on l'on connoit à la cuiſſon qu'elle cauſe; parce qu'à meſure qu'on élargit le trou, elle s'inſinuë plus avant, & expoſe à des accidens plus fâcheux. Le plus ſûr eſt donc d'attendre le jour ſuivant, & alors on la tire avec ſa tunique, qui eſt de la groſſeur d'une petite perle, après quoi l'on met dans le trou un peu de cendre chaude de tabac, pour prevenir l'inflammation, qui pour l'ordinaire accompagne cette opération. On eſt donc indiſpenſablement obligé de ſe faire viſiter les

pieds tous les matins par un valet, qui a ſoin de tirer les Niques qui s'y ſont attachées, avec une aiguille ou une épingle, & il ne ſe paſſe pas de jour qu'il n'en tire quatre, ſix, quinze, & même plus, ſelon le temperamment dont on eſt.

Reméde contre les *Niguas.*

Il y a un reméde efficace pour écarter les *Niguas* & les faire mourir lorſqu'elles ſont entrées, dont j'ai éprouvé pluſieurs fois la vertu. Il n'eſt autre qu'une réſine que les Indiens *Tunevos* de *Patute*, du *Pinnal* de *Chiſgas* & de *Guacamayas* recüeillent au pied des bruyeres negées de *Chita*, dans le centre d'une fleur blanche que les arbres de ce canton produiſent; elle eſt blanche lorſqu'on la cüeille, & reſſemble à du beurre bien lavé, mais elle perd cette couleur en vieilliſſant. Elle a l'odeur du lard rance, & ſe fond naturellement entre les doigts. Elle eſt bonne pour pluſieurs maladies, comme je le dirai en ſon lieu. On s'en frotte les pieds, & on les preſente

Otova, ou *Otiva.*

ſur de la cendre chaude, elle penetre dans les chairs, elle fait mourir les *Niguas* qui s'y trouvent, & empêche qu'il n'en revienne d'autres durant l'eſpace d'un mois. Comme elle perd ſa vertu au bout de ce tems-là, il faut s'en frotter de nouveau, & c'eſt en pratiquant cette méthode que je me ſuis toûjours délivré des *Niguas*, & que j'en ai délivré tous ceux qui s'en ſont ſervis. Dans le cas où les *Niguas* ſe ſont entiérement emparées des pieds & d'une partie des jambes, par le peu de ſoin qu'on a eu de les tirer, on ſe frotte également de cette réſine, & on preſente un tiſon à la partie, à une diſtance convenable, pour la faire fondre, on s'enveloppe enſuite les pieds, & l'on n'a pas reïteré cette onction trois jours de ſuite, que toutes les *Niguas* meurent, la croute tombe, & la peau rentre dans ſon premier état. J'ai guéri avec ce reméde un grand nombre d'Indiens, de Négres & de Blancs, ainſi l'on ne ſçauroit

Manière de ſe ſervir de cette réſine.

douter de la vertu que je lui attribuë. Quelques personnes intelligentes m'ont assuré que le *Brai* faisoit le même effet que l'*Otova*, mais au défaut de l'un & de l'autre, on peut employer le suif, pourvû qu'on ait la précaution de s'en frotter plus souvent.

Le *Brai* a la même vertu.

On ne sçait point encore, & la chose n'est pas facile à décider, si le *Serpenteau* dont je vais parler naît à la plante des pieds par la malignité des humeurs qui y forment un dépôt, ou à l'occasion de quelque insecte qui s'y attache comme les *Niguas*. Ce qu'il y a de certain est, que cette maladie, quoique moins commune que bien d'autres, regne à Carthagéne des Indes & dans d'autres endroits excessivement chauds & humides. Elle se manifeste par une enflure circulaire grosse comme la moitié du doigt, laquelle est accompagnée d'inflammation & de fièvre. Je ne crois pas qu'on ait jamais oüi parler de cette maladie en Europe. Pour connoître le siége du mal, le Chi-

Le *Serpenteau* ou *Culubrilla*.

Symptome de cette maladie.

rurgien lave le pied affecté avec de l'eau la plus chaude qu'on puisse souffrir, & lorsqu'il l'a essuyé, il découvre une tumeur plus ou moins ronde, selon que le *Serpenteau* est plus ou moins inveteré, après quoi il procede à l'opération de la maniére suivante. Il commence par se munir d'un lac de soye torse bien forte, il fait mettre le pied du malade dans de l'eau chaude, au moyen de quoi le *Serpenteau*, suffoqué par la chaleur, se fraye un passage à travers la peau, & montre sa tête pour respirer, il la saisit promptement avant qu'il la retire, avec le lac dont je viens de parler, & attache son extrêmité autour du col du pié, pour que le lac reste tendu, après quoi il enveloppe la partie malade, & le jour suivant, il réïtere le bain, & l'on trouve que le *Serpenteau* est sorti de la longueur d'un ongle. La difficulté de cette opération consiste en deux choses, à ne point trop presser le *Serpenteau* pour le faire sortir, & à em-

Opératiõ qu'elle éxige.

pêcher que la ſoye ne ſe lâche, & qu'il ne rentre. Il faut beaucoup, d'adreſſe pour prevenir l'un & l'autre de ces accidens; car ſi le *Serpenteau* vient à ſe rompre avant qu'il ſoit tout ſorti, le morçeau qui reſte dedans ſe corrompt, le pied s'enfle, & la guériſon devient fort longue & fort difficile. Enfin à force de tems & de bains, le *Serpenteau* ſort tout entier ſous la figure d'un bourdon de harpe, long environ d'un tiers d'aune. Cet animal eſt preſque tout nerveux, & n'a pas beaucoup de chair. Je tiens ce détail, du Pere Charles de Aniſſon, qui avoit été attaqué de cette maladie, & qui en fut guéri de la manière qu'on vient de voir.

Autre *Serpenteau* egalement incommode.

On eſt encore ſujet dans les Païs chauds & humides, ſur tout dans les vallées de *Pauto* & de *Caſanare*, où ſont nos anciennes Miſſions, à une autre eſpéce de *Serpenteau*, dont les ſymptomes ſont horribles. il me ſera d'autant plus facile de les décrire, que j'en

Symptomes.

ai été affecté moi-même, & pour épargner à autrui les souffrances que j'ai endurées, j'indiquerai en même tems un remède sûr & facile pour le guérir. Cette maladie se manifeste par une inflammation à la poitrine, ou à l'épaule, qui est dans peu suivie de fiévre. La tumeur se couvre de grosses cloches, remplies d'une humeur aqueuse fort claire, l'inflammation s'étend ensuite tout autour du corps, comme si le *Serpenteau* vouloit rentrer dans l'endroit d'où il est sorti; la tumeur s'allonge en pointe comme une pyramide, & l'endroit qu'elle occupoit aujourd'hui, se trouve le lendemain tout couvert d'ampoulles. Le *Serpenteau* m'avoit déja presque entouré la moitié du corps, sans que je trouvasse personne qui pût me définir cette maladie, ni me donner un reméde pour arrêter ses progrès. Enfin, un Indien sauvage, bâtisé depuis peu; appellé Ignace *Tulijay*, me voyant affligé, me consola en ces termes: *Babicà, fajiju, futuit fu, rufay*

fafoleju : c'eſt-à-dire : *mon Pere, tu es perdu ſans reſſource, & il ne te reſte d'autre reméde que de te laiſſer brûler.* Brûle moi, lui dis-je, comme il te plaira, & en effet je n'avois pas d'autre parti à prendre. Il fit auſſi-tôt rougir un couteau, avec lequel il brûla le *Serpenteau* en dix ſept endroits, commençant par un bout, & finiſſant par l'autre. L'inſecte ne fit pas plus de progrés, la fiévre me quitta en peu de tems, mais je fus pluſieurs jours à guérir de mes brûlures. Je reçûs pendant cet intervalle la viſite d'une vieille Métive, qui ſe piquoit de ſçavoir la Médecine, & qui me témoigna être fachée du reméde dont l'Indien s'étoit ſervi ; ajoûtant qu'elle avoit appris de ſes ancêtres, que pour tuer ce *Serpenteau*, il ſuffiroit de faire chauffer un limon, de le remplir de poudre, après l'avoir coupé en deux, & d'en frotter ſouvent l'inflammation. Elle me dit encore qu'elle ſçavoit par expérience, que lorſque le *Serpenteau*

Reméde cruel dôt ſe ſervent les Indiens.

Reméde plus facile, & plus ſupportable.

joint sa tête avec sa queuë, pour faire un cercle dans l'espace où il est, il survient des accidens si fâcheux, qu'ils ôtent la vie au malade. Le remède qu'on vient de voir est très-efficace, & n'éxige point de régime; je m'en suis servi depuis avec succès, cette maladie, comme je l'ai dit, étant fort fréquente aux Indes, & je le rapporte pour qu'on s'en serve dans l'occasion. On sçaura, au reste, que le *Serpenteau* n'affecte pas seulement le tronc, par exemple, la poitrine, & les épaules; il se jette aussi sur les bras, les cuisses, & les autres parties du corps, sans aucune difference dans les symptomes. J'ai peine à me persuader que ce soit un animal vivant, comme les gens de ce Païs le prétendent; cependant ce qui me le feroit croire, c'est la manière circulaire dont le mal se répand. J'ai éprouvé dans la suite que pour guérir cette maladie extraordinaire, il ne faut que froter souvent la tumeur avec un limon tiéde.

Le *Bicho* & ses symptomes.

C'est aussi une opinion généralement reçûë parmi le Peuple, & qui trouve même créance chez les personnes de distinction, que le *Bicho*, qui est une maladie fort commune dans les vallées dont j'ai parlé, est occasionné par un insecte qui naît dans les intestins, ou qui s'y insinuë à la façon du *Serpenteau* & des *Niguas*. Cette maladie se manifeste au dehors par une fièvre violente, accompagnée d'un assoupissement si profond, qu'il n'est pas possible de faire ouvrir les yeux au malade; & de plus les muscles hémorroïdœux se relâchent à un point extraordinaire. On la guérit aisement en fomentant ces Muscles avec du jus de limon, & en en faisant avaler au malade; mais si l'on tarde d'y apporter reméde, il est saisi au bout de douze heures d'un leger tremblement dans le bras gauche, qui se communique en peu de tems au droit; ce tremblement passe ensuite aux pouces, qui se retirent, & de là aux autres doigts

Reméde efficace contre cette maladie.

doigts, qui viennent ſe coller contre la paume de la main; & il meurt au bout de vingt-quatre heures, après avoir ſouffert de violentes convulſions dans tous les membres.

Les raiſons que les habitans m'ont données pour me prouver que le *Bicho* étoit un animal vivant, n'ont jamais pû me convaincre. Je régarde plûtôt cette maladie comme une eſpéce de fièvre ephemere, qui agit ſur le ſang, dont une partie ſe porte au cerveau, & produit l'aſſoupiſſement dont j'ai parlé, & ce qui me le perſuade eſt, qu'on n'a pas plûtôt baſſiné les muſcles hémorrhoïdaux, que la fiévre & l'aſſoupiſſement ceſſent, & les muſcles reprennent leur premier état. Ce ne ſont-là que de ſimples conjectures, ſur leſquelles les Médecins pourront s'éxercer, s'ils le jugent à propos.

Les *Aradores* ſont encore un fleau des Païs chaud. Les gens du Païs prétendent que ce ſont des

Aradores

animaux imperceptibles, mais tout ce qu'on en ſçait, c'eſt qu'ils ſe frayent un chemin entre cuir & chair, traçant des ſillons demi circulaires, qui cauſent une cuiſſon inſupportable. Cette maladie jette de profondes racines, & l'on n'a point encore trouvé de ſpécifique pour la guérir; on l'appaiſe, il eſt vrai, avec du limon chaud & de la poudre, mais elle reprend ſa force en peu de tems.

Voici encore une choſe qui m'a beaucoup ſurpris: j'ai aſſiſté dans ces Païs pluſieurs moribonds, qui n'avoient d'autre maladie qu'un gonflement de rate, qui leur couvroit toute la région de l'eſtomac, & j'ai obſervé que dès que ce gonflement s'eſt étendu de l'autre côté juſqu'à la penultiéme côte, le malade eſt mort ſans avoir eu le moindre accés de fiévre.

CHAPITRE XLII.

Poiſſons vénimeux & voraces.

Il eſt important de connoître ces poiſſons pour s'ē garantir.

APRE'S avoir découvert à ceux qui voyagent par terre les dangers qu'ils ont à craindre de la part des bêtes féroces & des inſectes vénimeux, ceux qui navigent ſur les Rivières & les Lacs auroient raiſon de ſe plaindre de moi, ſi j'oubliois de les inſtruire des riſques qu'ils ont à eſſuyer de la part des animaux qui s'y trouvent, des moyens dont ils doivent ſe ſervir pour s'en garantir, & des remédes qu'il convient d'employer dans les cas où ils en ſeront bleſſés. Les premiers Eſpagnols qui remonterent & deſcendirent l'*Orénoque*, eurent beaucoup à ſouffrir de ces poiſſons, & les Anglois qui ſont venus après eux, y ont perdu une infinité de ſoldats, ainſi qu'on peut le voir dans nos hiſ-

toires, aussi bien que dans les journaux de leurs voyages, qui ont été compilés par Mr. de Laet : mais comme ils n'avoient d'autre but que de découvrir des mines, ils ne se sont attachés qu'à marquer le chemin qu'ils ont tenu, negligeant ce qui concernoit les animaux qui faisoient périr leurs soldats & leurs matelots ; c'est dequoi je vais parler dans ce Chapitre, qui deviendra par-là extrêmement utile à ceux qui seront obligés de voyager sur ces Riviéres.

Précautiõ avec laquelle on doit boire l'eau de ces Lacs & de ces ruisseaux.

Les Journalistes dont je viens de parler se plaignent que les eaux des Lacs & des marais qui sont aux environs de l'*Orénoque*, leur ont fait périr beaucoup de monde, & je trouve leur plainte bien fondée ; mais je reponds à cela, que si avant que d'en boire, ils avoient eû la précaution de les couler deux ou trois fois à travers d'un linge, ou d'un morceau de drap, ils auroient prévenu ce malheur, qui seroit arrivé jusqu'aujourd'hui à

beaucoup d'autres, s'ils avoient negligé cette précaution. Ces sortes d'eaux venant à se corrompre, se couvrent d'une mousse verte, & il s'y engendre une quantité prodigieuse de sangsuës, de tetards & d'autres reptiles semblables, dont la grosseur est presque imperceptible, & qui venant à entrer dans l'estomac, s'y attachent, y croissent, & y portent leur malignité; ce qui joint à la corruption de l'eau, cause plusieurs accidens fâcheux, dont on n'a point d'exemple aujourd'hui.

Quantité prodigieuse de *Rayes*, & leurs échardes.

J'ajouterai à cela que personne ne doit passer à guè, ni Rivière, ni lac, ni marcher dans l'eau le long des grandes Rivières, sans sonder avec un bâton les endroits où il pose les pieds; parce que toutes les Rivières, les ruisseaux & les lacs des Païs chauds contiennent des raïes cachées dans le sable. Elles ont la figure d'un plat, & croissent à un point extraordinaire; elles ont le ventre à terre, & la bouche, qui est au

milieu, toûjours collée contre le ſable ou la terre, dont elles hument la ſubſtance : elles ont la queuë large, & armée de trois ou quatre piquans fort durs & fort pointus, outre qu'elle eſt couverte juſqu'à la racine de dents faites comme celles d'une ſcie, extrêmement dures & pointuës.

Les Indiens ſe ſervent de ces piquans pour armer leurs fléches; la bleſſure en eſt mortelle & très-difficile à guérir, tant ils ſont vénimeux. Dès que la raïe entend du bruit, elle leve la queuë & la récourbe, & bleſſe ceux qui la foulent par mégarde, étant toûjours cachée dans le ſable. Celui qui s'arme d'un bâton, & qui ſonde les endroits où il paſſe, n'en a rien à craindre, parce qu'elles s'écartent dès qu'elles ſentent le bâton.

Son venin.

On ſçaura maintenant que quelque forte que ſoit la piqueure de la raïe, il n'en ſort pas une goute de ſang, ſoit parce que la froideur de ce piquant vénimeux le fi-

ge, ou parce que le ſang ſe retire par une eſpéce d'antipathie. Cette idée m'a donné occaſion de faire deux expériences, dont on ſe ſert aujourd'hui dans toutes les Miſſions contre la piqueure des raïes, à laquelle les Indiens n'avoient point trouvé de reméde, & ils mouroient tous d'un cancer qui ſe formoit dans la playe. Les Eſpagnols avoient trouvé le ſecret d'appaiſer la douleur, en appliquant deſſus un morceau de fromage tout chaud; mais ce reméde n'empêchoit point qu'il ne s'y formât une playe extrêmement dangereuſe. Les Indiens adultes ſont rarement expoſés à être piqués des raïes, parce qu'ils ont ſoin, lorſqu'ils traverſent une Riviére, de ſonder le gué avec l'arc dont ils ſe ſervent pour tuer les poiſſons. Les enfans ſont le plus expoſés à ce malheur, parce qu'ils ſont preſque toûjours dans l'eau, & il y en a même qui ne ſont pas fachés d'être bleſſés, pour être diſpenſés d'aller à l'écôle & au cathéchiſme;

Remédes contre la piqueure des *Ruyes.*

1°. Ail. Maniere de l'appliquer. Premier essai de ce remède.

Dans le dessein de prevenir ce malheur, & poussé par la réfléxion dont j'ai parlé ci-dessus, la premiere fois qu'on m'amena un de ces enfans, je pris le cœur d'une gousse d'air, & l'introduisis dans la playe. Il n'y eut pas resté quelque tems, qu'il survint une hemorragie abondante, qui l'en fit sortir; j'en mis un second, & le sang sortit de nouveau, mais en moindre quantité, & je n'eus pas gardé chez moi le malade trois jours, qu'il fut parfaitement guéri, sans qu'il survint la moindre inflammation à la plaie; par où il paroît, que la chaleur de l'ail dissout le sang que le venin avoit coagulé, & que le sang en sortant, entraine avec lui le venin qui s'étoit introduit dans la playe.

Noix Muscade

Essai de ce Remède.

Cet essai me donna occasion d'en faire un second, qui fut de remplir la playe que la raïe avoit faite avec de la rapure de noix muscade & elle produisit le même effet, & avec les mêmes circonstances que je viens de rapporter.

je passe sous silence plusieurs autres particularités de la raie, & je finis par une observation qui m'a extrêmement surpris, & c'est qu'en ayant dissequé une, je lui trouvai la matrice, non point remplie d'œufs, comme c'est l'ordinaire dans les autres poissons, mais de petites raies large comme la moitié d'une piéce de douze sols, qui avoient toutes la queuë armée des piquans, pour être en état de blesser au sortir du ventre de leur mere.

Guacaritos, Muddè, Caribes.

Les *Guacaritos*, que les Indi ens appellent *Mudde*, & les Espagnols *Caribes*, à cause de leur extrême voracité, sont en si grand nombre, & si avides de chair humaine, qu'il n'y a pas d'autre moyen de s'en garantir que de prendre la fuite, & de les éviter; car si l'on en est une fois attaqué, ils vous mangent jusqu'aux os, avant qu'on ait eu le tems de se sauver. On sçaura qu'un homme qui a le corps sain, & qui n'a aucune plaie sur lui, peut entrer dans l'eau, &

Leur multitude & leur voracité.

nager au milieu d'une multitude de *Guacaritos*, pourvû qu'il ſache écarter les *Sardinas Bravas*, ſans craindre d'en être offenſé ; mais s'il vient à ſe piquer à quelque buiſſon, ou contre quelqu'autre choſe que ce puiſſe être, & qu'il ſorte une ſeule goute de ſang, il eſt perdu ſans reſſource, tant ces animaux ont l'odorat ſubtil, pour découvrir le ſang par tout où il eſt. Il y a quelques années qu'un homme étant obligé de traverſer la Rivière de *Cravo*, dans un tems qu'elle étoit extrêmement enflée, il deſſella ſon cheval, laiſſa la ſelle ſur le rivage, & le montant a crû, il ſe mit en devoir de la traverſer. Malheureuſement pour lui, ſon cheval étoit bleſſé ſur le dos, l'odeur du ſang attira les *Guacaritos*, & ils fondirent ſur lui en ſi grande quantité & avec tant d'impetuoſité, qu'étant deſcendu de cheval pour ſe ſauver à la nage & gagner la terre, il ſortit de l'eau preſque tout mangé, de ſorte qu'il expira

Malheur arrivé à un paſſager.

un moment après. Cet homme n'avoit ſur lui aucune playe, mais ſes camarades jugerent qu'il avoit été ainſi dévoré par un pur accident, & la choſe paroit croyable; car on a obſervé que les *Guacaritòs* ſe mangent les uns les autres dans ces ſortes d'occaſions, parce que ceux qui ſont les plus voiſins de la proye ſe trouvant teints de ſang, les nouveaux venus les mangent, & je crois que c'eſt ce qui arriva à nôtre paſſager.

Les *Guacaritos* devorẽt un enfant de ſix à ſept ans.

Il n'y a pas long-tems que chez les Indiens de la Miſſion de *Guanapalo*, les Alguazils de la Doctrine apporterent au Pere Miſſionnaire un ſquelette nouvellement décharné d'un enfant de ſix à ſept ans, qui étoit entré dans la Rivière avec une legére écorchure ſur le corps. Les *Guacaritos* ſe jetterent ſur lui avec tant de furie, qu'il fut impoſſible de le ſauver, quoiqu'il y eut pluſieurs Indiens ſur le rivage, pas un n'oſant s'expoſer à perdre la vie pour le ſecourir.

Sardinas Bravas.

Les *Guacaritòs* sont communs dans toutes les Rivières qui se jettent dans l'*Orénoque*, dans tous les ruisseaux & dans tous les lacs, & comme ils ne sçavent point ouvrir la brêche, s'il ne la trouvent faite, ainsi que je l'ai dit, ils vont en compagnie d'une multitude innombrable de petites sardines qui ont la queuë rouge, & qui sont extrêmement hardies & voraces. On n'a pas plûtôt mis le pied dans l'eau, que ces sardines viennent vous mordre, après quoi les *Guacaritos* achevent ce qu'elles n'avoient fait que commencer. Aussi les Indiens qui sont obligés de passer une Rivière à gué faute de canot, ont-ils soin de gambader, & de battre l'eau avec un bâton, pour écarter les sardines, les raïes & les *Guacaritos* dont les dents sont si aiguës, que les Indiens *Quirrubas* & quelques autres, qui ne portent point de cheveux, se servent de leurs machoires en guise de ciseaux pour les couper, après les avoir

attachées ensemble avec un cordon.

Il y a à l'embouchure de l'*Orénoque*, sur les côtes de l'Ile de la *Trinité* & sur celles du *Golfe Triste*, un autre poisson appellé *Tamborete*, dont les pécheurs se soucient si peu, qu'après l'avoir pris dans leurs filets, ils le rejettent dans l'eau, parce que ceux qui le mangent per inadvertance s'enflent tout d'un coup, & meurent sans ressource. Je vais le décrire pour qu'on le connoisse. Le plus gros ne pese pas onze onces ; il n'a point d'écailles, mais il est couvert d'une peau beaucoup plus épaisse que ne porte sa grosseur ; il a le dos noir, & le ventre blanc.

Tamborete, poisson mortel.

Il est fort vénimeux.

Le poisson à épée, s'imaginant que les canots qui naviguent sur les Rivières sont des animaux qui viennent l'attaquer, sort hors de l'eau sa tête, qui est armée d'une epée, non point à deux tranchans, mais faite comme une scie, dont ils les frappe si rudement, qu'il les renverse quelque fois. Lors que le canot est vieux, il en emporte pour

Poisson à *Epée*.

l'ordinaire un morceau, & s'il est neuf, il laiſſe la moitié de ſon épée dans le bord, & s'enfuit à moitié déſarmé. Son épée le rend rédoutable aux autres poiſſons, ſans en excepter les *Caymans*, les *Manatis*, & les *Bagres*, qui fuyent ſa rencontre ; à plus forte raiſon les hommes doivent ils l'éviter, pour ne point reſſentir les effets de ſa colere.

Son courage, & ſa façon de combattre.

Poiſſon *Manta*, & ſa figure extraordinaire.

On trouve dans toute l'étenduë du *Golfe-Triſte* depuis les bouches de l'*Orénoque* juſqu'à celles des *Dragons*, le poiſſon *Manta*, que les pirogues des pêcheurs, de même que celles des paſſagers, fuyent à toute voile. On lui donne le nom de poiſſon, quoiqu'il n'en ait pas la moindre apparence. Il reſſemble à une courte pointe, & il eſt ſi large, qu'il couvre preſque entièrement le canot dont il s'approche, ce qui le fait ordinairement périr avec tous ceux qni ſont dedans.

Je n'ai jamais vû ce monſtre : mais voyageant en 1730 & 32

dans le *Golfe-Trifte*, je fus témoin de l'effroi des Matelots & des paffagers qui en apperçûrent un. Des perfonnes dignes de foi m'ont raconté que les plongeurs qui pêchent les perles, s'arment d'un couteau pointu & affilé pour pouvoir s'en défendre, & que les *Mantas* fe retirent dès qu'elles fe fentent bleffées.

Bagre armé.

Le *Bagre armé* eft un poiffon à qui l'on donne ce nom, pour le diftinguer des autres *Bagres* dont le goût eft fort bon, & qui n'ont ni armes offenfives ni défenfives. Celui-ci, eft armé depuis les ouïes jufqu'à l'extrêmité de la queuë d'un rang de pointes offeufes fort aiguës, & faites comme les ferres d'un aîgle; il nage avec la vîteffe d'un traïs, & s'il rencontre un poiffon, un *Cayman*, un homme, ou quelqu'autre animal, il le met en paffant dans un tel état, qu'il ne fçauroit plus vivre. Sa chair eft de fi mauvaife odeur qu'on ne fçauroit la manger.

On donne à ce poiffon le nom

Poiſſon *Trembleur* ou *Torpille.*

de *Trembleur*, à cauſe qu'il fait trembler ceux qui le touchent, ne fut ce qu'avec un batôn ou un roſeau à pêcher; on l'appelle auſſi *Torpille*, à cauſe de l'engourdiſſement qu'il cauſe. Il eſt fait comme une anguille, mais il vient beaucoup plus gros, & j'en ai vû qui étoient de la groſſeur de la cuiſſe, & qui avoient plus d'une braſſe de long.

Sa figure extraordinaire.

La chair de ſes flancs eſt fort ſavoureuſe, mais remplie d'aretes faites comme une fourche, tout le reſte du corps n'eſt qu'un compoſé de graiſſe extrêmement blanche. Il n'a point d'oüies, mais deux eſpeces d'oreilles de couleur de roſe, dans leſquelles réſide la vertu qu'il a d'engourdir, & cela eſt ſi vrai, qu'après qu'il eſt mort, les Indiens le manient & le coupent pour le faire boüillir ou rôtir, ſans éprouver aucun tremblement; au lieu que le contraire arrive, lorſqu'ils lui touchent les oreilles. Tout ſon corps eſt ſolide, à l'exception d'un petit eſpace qui eſt au-deſſous

de la bouche, où l'on ne trouve aucun inteſtin, mais ſeulement le ventricule, au-deſſous duquel eſt le conduit des excrémens. Ce poiſſon ſe tient dans le lit des Riviéres, & l'on ne trouve là ni *Cayman* ni aucun autre gros poiſſon, tant ils ont peur de la *Torpille*. Voici la manière dont elle pêche les poiſſons de groſſeur moyenne; elle s'approche d'eux en nageant, les étourdit & les avale à ſon choix. Elle aime ſur tout les petites ſardines, & la façon dont elle les prend eſt des plus curieuſes. Les ayant reconnuës, elle les ſuit juſques auprès du rivage, & la formant un demi cercle de ſon corps, en appuyant ſa tête & ſa queuë contre le rivage, toutes les ſardines qu'elle touche en prenant cette figure, & celles qui donnent contre en voulant l'éviter, reſtent engourdies, & renverſées ſur le dos autant de tems qu'il le faut pour qu'elle puiſſe les avaler, n'ayant point de dents pour les manger.

Manière dont il péche.

Le *Payara* eſt un des plus beaux poiſſons de ces Rivières & ſa chair

Poiſſon *Payara*.

a un fort bon goût ; on en trouve qui pesent plus de vingt-cinq livres ; ce qui n'empêche pas qu'il ne s'élance hors de l'eau à la hauteur de plus d'une aune, & si quelqu'un de ceux qui vont dans les canots a un pourpoint, une ceinture, un habit d'écarlate, il s'élance dessus, & y reste pendu par les dents. On pêche ce poisson sans hameçon, & il ne perd la vie que par un effet de sa gourmandise. Voici la manière dont on le prend. On attache au bout d'un bâton un morceau de bayete rouge, & on la lui montre, ou du rivage, ou du canot ou l'on est.

Violence avec laquelle il s'éleve hors de l'eau pour mordre.

Le *Payara* ne la voit pas plûtôt, qu'il s'élance, & la saisit avec les dents comme je viens de le dire ; car il a les dents fort longues & fort aiguës, & celles de la mâchoire inférieure sur tout, sont si longues, qu'elles passent dans la tête par des ouvertures que la nature y a menagées, & vont sortir près des yeux. Comme il serre fortement ce qu'il saisit, & que

le drap réſiſte, il reſte pris avec ſes propres armes; il arrive ſouvent qu'en s'élançant ainſi hors de l'eau, il attrape quelqu'un des Indiens qui rament, ou qui pêchent tous nuds, & lui emporte un morceau de la cuiſſe ou de la jambe. Je paſſe ſous ſilence pluſieurs autres poiſſons, parce que les uns ſont en petite quantité, & que les autres n'ont rien de dangereux. Il me reſte à parler des *Caymans*, dont ceux qui ont écrit l'hiſtoire de l'Amérique, ont dit beaucoup de choſes. Comme j'ai fait un long ſéjour à l'Amérique, que j'ai eu pluſieurs fois à faire à eux, que j'ai examiné leurs ruſes, & la ſtructure de leurs corps par la diſſection que j'en ai faite, j'en dirai encore aſſez pour ſatisfaire la curioſité du Lecteur.

Crocodille ou *Cayman*.

CHAPITRE XLIII.

Des Caymans *ou* Crocodilles *& de la vertu qu'on a découverte depuis peu dans leurs dents.*

Le *Cayman* est fort laid

LE *Cayman* eſt ſi laid & ſi hideux, que je manque de termes pour le décrire, & pour le définir. il eſt la ferocité même, un avorton informe, l'horreur de tous les êtres vivans, & l'animal le plus formidable qu'il y ait dans la nature; de ſorte que ſi je voulois peindre le Demon, je ne pourrois pas mieux le repreſenter que ſous ſa figure. Cette trompe énorme, noire & oſſeuſe, couverte de verruës, ces mâchoires longues de plus de quatre palmes, ce labyrinthe de dents, qui forment un double rang de raſoirs acerés, tant dans la mâchoire d'en haut que dans celle d'en bas, ces yeux ſaillans, malins

& penetrans qui paroiſſent ſur la ſurface de l'eau, pendant que l'animal a tout le corps dedans, pour découvrir tout ce qui ſe paſſe, ce dragon à quatre pieds, horrible ſur la terre, & formidable dans l'eau, dont les écailles reſiſtent aux balles, cet amas de pointes rudes & inégales, qui lui couvrent les flancs & la queuë d'un bout à l'autre, tout cela, dis je, montre la férocité, la colere & la fureur de cet animal. & je manque de termes pour exprimer l'idée que je me forme de ce monſtre infernal.

Heureuſement pour les hommes, les *Caymans* ne ſont pas carnaciers, ils ne ſe nourriſſent d'autre choſe que de poiſſon, & même ils ne l'ont pas toûjours à leur diſpoſition, parce qu'etant extrêmement peſans, & lents à ſe mouvoir, & les poiſſons les craignant à un point extraordinaire, ils paſſent ſouvent des jours entiers ſans en attraper aucun; & cela eſt ſi vrai, qu'en ayant ouvert quelques uns

après leur mort, je leur ai presque toûjours trouvé l'estomac vuide, si j'en excepte une grande corbeille de petites pierres fort lisses, qui s'étoient polies les unes contre les autres à l'aide du frottement. J'ai voulu en apprendre la raison, sans avoir jamais pû y réüssir, chaque Nation ayant là-dessus des sentimens, qui sont plûtôt fondés sur des conjectures que sur la verité. Le plus raisonnable, selon moi, est celui des Indiens *Otomacos*, grands ennemis des *Caymans*, mais fort friands de leur chair, dont je parlerai tantôt. Ceux-ci prétendent qu'à mesure que le *Cayman* grossit, il reconnoit la peine qu'il a de plonger au fond de la Rivière, sur le sable de laquelle il répose, chargé du poids de l'eau qui coule sur lui; & que guidé par son instinct, il va sur la plage, & avale autant de pierres qu'il lui en faut pour pouvoir gagner le fond où il a coûtume de réposer; d'où il suit, que plus il grossit, plus il a besoin de pierres pour lui servir de lest

Son estomac est chargé de pierres.

& de contre poids, ce qui fait, comme je l'ai dit, que les gros *Caymans* ont l'eſtomac chargé de pluſieurs corbeilles de pierres.

Pluſieurs perſonnes qui ont lû ce que je viens de rapporter à la hâte & ſans réfléxion, m'ont attribué le ſentiment que j'allegue, & qui eſt celui des Indiens *Otomacos*, comme m'appartenant en propre, ſans faire attention à ce que j'ai dit, que tous s'en tenoient à de ſimples conjectures, faute de ſçavoir au vrai ce qui en eſt. J'ai dit, il eſt vrai, que ce ſentiment s'accordoit mieux avec mes idées, comme étant plus probable que celui des autres Indiens, qui n'a aucun fondement; mais quand même ce ſeroit le mien, je me ſentirois aſſez fort pour le défendre, & pour réfuter les raiſons dont on ſe ſert pour le combattre. Je vais réfuter en paſſant l'argument qu'on m'a fait, & qui eſt tel que voici.

Le Cayman eſt un poiſſon : Dieu a donné au poiſſon toute l'agilité, néceſſaire pour nager, monter &

descendre dans l'eau : donc le Cayman n'a pas besoin de pierres pour plonger. Si je voulois nier la majure, la dispute seroit finie. Je nie d'abord que le *Cayman* soit un poisson : c'est un animal amphibie comme le loup marin, la loutre, *l'Ante*, la *Higua*, & certaines espéces de bêtes à poil, appellées *Irabubos*, qui comme le *Cayman*, vivent également sur terre & dans l'eau. Mais je veux que ce soit un poisson, & je passe à la mineure, qui se trouve fausse par rapport au poisson appellé *Coletò*, animal pesant & miserable, qui vit dans les fossés qu'il se creuse lui. même sur le bord des Rivières, & qui à mesure qu'elles diminuent en creuse d'autres plus bas, d'où les Indiens le tirent plus sûrement. La *Raie*, dont j'ai déja parlé, est un poisson, cependant elle vit au fond des Rivières de l'Amérique, ordinairement couverte de sable, dans lequel elle se traine, changeant de place, selon que la

Riviére

Riviére croît ou diminuë, laiſſant ſes traces ſur la plage.

Dieu donne aux êtres ſenſitifs qu'il a créez les choſes dont ils ont beſoin de deux manières, ou réellement, ou virtuellement. Il a donné au poiſſon à épée une arme dont il ſe ſert également pour attaquer & pour ſe défendre. Il a donné des griffes au lion, des dents au chien, & ainſi des autres animaux. Il a donné tout cela à l'homme virtuellement, lui donnant l'induſtrie néceſſaire pour inventer des armes, offenſives & déffenſives,& dans ce même ſens, il a donné au *Cayman* ce dont il a beſoin pour plonger, lui accordant un inſtinct qui le porte à avaler les pierres dont il a beſoin pour cet effet. Il a donné de même à l'Epervier & à d'autres oiſeaux de proye, qui aprés avoir mangé avec excès, ne peuvent s'élever en l'air, un inſtinct naturel qui leur fait rendre ce qu'ils ont pris de trop, pour pouvoir s'envoler plus aiſement. Les gruës ſont fort len-

tes à prendre leur eſſor , & pour n'être point ſurpriſes à l'improviſte, elles ſe rélevent les unes les autres pendant la nuit pour faire ſentinelle, & comme celle qui fait le guet craint de s'endormir, elle tient un pied en l'air, & ſaiſit avec ſes griffes une pierre , ou une motte de terre , qui venant à tomber dans le cas où elle s'endort , la reveille auſſi-tôt. Le même maître, qui a donné cet inſtinct à la Gruë , a donné de même celui dont j'ai parlé au *Cayman.* Voici maintenant comment je rétorque cet argument, ayant égard à la façon de voler des gruës : *La gruë* eſt un oiſeau: *le Créateur a donné aux oiſeaux tout ce dont ils ont beſoin pour voler : donc les gruës volent ſans avoir beſoin d'aucun ſecours étranger.* Et voilà qu'on eſt obligé de donner à cet argument la même ſolution que j'ai donné au précedent, diſtinguant la mineure , & niant la concluſion car comme la gruë ne peut ſoutenir en volant le poids de ſa tête

Dieu lui a donné une inſtinct qui la porte à la repoſer ſur le dos de celle qui va devant ; & lorſque celle-ci eſt fatiguée , elle quitte ſa place , & va répoſer la ſienne ſur le dos de celle qui eſt à la queuë, ſans quoi elle ne pourroit voler , de même que le *Cayman* ne pourroit aller au fond de l'eau ſans les pierres dont il charge ſon eſtomac.

On voit donc que le Créateur , en donnant aux animaux l'induſtrie admirable dont je viens de parler , a eu non-ſeulement égard à leur conſervation , mais encore à nôtre inſtruction , comme on le voit dans les Abeilles & dans les Fourmis , qui compoſent un corps de République des mieux réglés qu'on puiſſe imaginer. Ceux qui ſouhaiteront quelque choſe de plus merveilleux , n'ont qu'à voir dans l'hiſtoire du Canada , ou de la nouvelle France , la République que forment les caſtors , la vie ſociable qu'ils menent , leur gouvernement domeſtique , & l'induſ-

trie admirable avec laquelle ils conſtruiſent leurs habitations, ſans qu'il y en ait aucun d'oiſif parmi eux, car les uns coupent le bois, d'autres les portent, ceux-ci paitriſſent du mortier, ceux-là le charrient, tandis que les autres, comme autant d'Architectes, s'emploient à mettre en uſage les materiaux qu'on a aſſemblés.

Toutes ces choſes, & une infinité d'autres qu'on remarque tous les jours juſques dans les plus petites araignées, m'ont fait dire que je panchois pour le ſentiment des Indiens *Otomacos*; & en effet, ils ne s'éloignent pas beaucoup de la vérité, lorſqu'ils pretendent que le *Cayman* avale des pierres pour lui ſervir de leſt, imitant en cela les mariniers qui en uſent ainſi à l'égard des vaiſſeaux, pour qu'ils voyagent avec plus de ſureté. Comme donc plus un vaiſſeau eſt grand, & plus il lui faut de leſt, de même plus le *Cayman* eſt gros, & plus il a de pierres dans l'eſtomac. C'eſt là un fait inconteſtable, & non

ſeulement j'en ai été témoin moi-même, comme je l'ai dit ci-deſſus, mais la choſe eſt de notorieté publique dans tous les endroits où il y a des *Caymans*, tant dans les Indes Occidentales, que dans les Orientales. Lorſqu'il n'y a point de pierres dans les Riviéres, ils retiennent les os des animaux qu'ils ont devorés, ainſi que le Capitaine Dominique Zorrila m'a dit l'avoir vû dans la Riviére de *Tamé*. Mr. Salmon (*a*) aſſure que ſur les côtes de *Mindanao* & de *Xobo*, on trouve dans le ventre des crocodilles des os d'hommes, d'animaux, & une grande quantité de pierres qu'ils avalent, pour remplir leur eſtomac. Je rapporte le paſſage original, pour que le lecteur s'aſſure lui-même de ce que j'avance.

Les *Caymans* ſont à

Ce n'eſt que par hazard que les *Caymans* mangent de la chair hu-

(*a*) Aperti alcuni di eſſi Coccodrilli, ſi ſono trovati n'el loro ventre, oſſi di homini, e di animali; come ancor pietre, che inghiotono, per implerſi lo eſtomaco. Tom. 2. Cap. 9.

craindre en trois differens tems.

maine, & de-là vient que ſur les Riviéres où il n'y a point de peuplades, & où il paſſe peu de bâteaux, ils ne ſont à craindre qu'en trois differens tems, ſçavoir, dans les mois de Septembre & d'Octobre, qu'ils ſont en chaleur, & qu'ils pourchaſſent leurs femelles. Lorſqu'ayant déposé leurs œufs dans les trous qu'ils creuſent pour cet effet ſur les plages, où la chaleur du Soleil & du ſable les fait éclorre, le mâle & la femelle font le guet, pour que perſonne ne les enleve. Lorſque les petits *Caymans* étant éclos, ils regagnent l'eau tous en troupe, accompagnés de leur pere. Dans cette occaſion-ci, & dans les deux autres, ils ſe livrent immanquablement à leur colere, & attaquent les paſſans avec furie, outre qu'il ſort de leur corps une odeur inſupportable, qui étourdit, de ſorte qu'il eſt beſoin de voyager alors avec beaucoup de vigilance & de circonſpection.

Maniere dont les *Caymans* gardent leurs petits.

Les *Caymans* abondent principa-

lement dans les torrens des Riviéres, dans les endroits où il y a des tournans d'eau, près des rochers où les bâteaux ont accoutumé de faire naufrage, dans les lieux où les Indiens vont ſe baigner, & prendre de l'eau pour leur uſage, dans tous ces endroits, dis-je, on trouve des *Caymans* extrêmement friands de chair humaine. On en trouve auſſi dans les eaux *dormantes*, où ils ſe tiennent plongés : Ils ont les yeux ſur la ſurface de l'eau, pour guetter leur proye, & c'eſt là auſſi où il en périt un grand nombre par les fléches de *Canna Brava* que leur tirent les Indiens. Cette canne, à qui l'on a donné ce nom à cauſe de ſa dureté, eſt un poiſon ſi actif pour les *Caymans*, que pour peu que la flêche leur entre dans le corps, ou au deſſous des bras, ou dans les yeux, (ce ſont les deux ſeuls endroits où l'on puiſſe les bleſſer,) ils meurent en peu de tems & reviennent ſur l'eau. Comme ils ſont fort voraces, on leur tend un piége appellé *Tolete*, lequel con-

Lieux dangereux par la quantité de *Caymans* qui s'y trouvét.

Maniére dont on les prén.

fiste en un morceau de bois dur & pointu par les deux bouts, qu'on enveloppe d'un poiſſon, ou d'un morceau de chair. La *Tolete* eſt attachée à une forte courroie qu'on lie bien ferme à terre. *l'hameçon* flotte ſur l'eau, & le *Cayman* qui l'apperçoit le hape, impatient d'avaler la viande qu'il voit devant lui; mais il s'engorge tellement, que les pointes du bois lui entrant dans les deux mâchoires, il ne peut ni ouvrir ni fermer la gueule. Le pêcheur attend un moment, & le tire à terre avec le ſecours de ſes camarades, quelque effort qu'il faſſe pour réſiſter.

On emploie le même moyen pour les tirer à ſec ſur le rivage, ſans qu'il ſoit beſoin de viande, ni d'aucun autre amorce, & c'eſt là une fête, non point de taureaux, mais de *Caymans*, qui merite d'être vûe. L'Indien prend la *Tolete* par le milieu, & agace le *Cayman*, qui ſe chauffe au Soleil la gueule ouverte de plus d'une aune. Celui-ci ne voit pas plutôt ve-

nir l'Indien, qu'il court à lui la gueule béante pour le haper. L'Indien, qui ſe tient à une diſtance convenable, fait un pas de côté, & le *Cayman* paſſe outre, ſans que l'Indien s'en mette en peine, cet animal ayant les vertebres de l'épine ſi roides & ſi infléxibles, qu'il eſt obligé de décrire un grand cercle pour venir réjoindre ſon ennemi. l'Indien l'attend de pied ferme juſqu'à deux ou trois fois, & même plus, l'évitant toûjours avec la même adreſſe, à la fin, il délie la corde, il empoigne fortement le bâton, & attend le *Cayman* ſans bouger de la place; celui ci ſe jette ſur lui avec fureur pour le devorer, & alors l'Indien, avec une intrepidité étonnante, lui plonge le pieu & tout le bras dans la gueule, aſſuré qu'en la fermant, les deux pointes de la *Tolete* lui entreront dans les deux mâchoires, ſans qu'il puiſſe ni ouvrir ni fermer la gueule. Dans cet état, il devient furieux & ataque les aſſiſtans, qui l'agacent

Fête digne d'être vûë.

comme un Taureau, & se divertissent à le voir s'élancer contre l'un & contre l'autre; bien assurés que tout le mal qu'il peut faire, est de renverser celui qui n'est pas assez agile pour l'éviter. Je doute qu'on ait jamais vû dans les cirques, ni dans les Amphithéatres de Rome un pareil exemple d'intrepidité & d'adresse; il est tel, qu'il faut en avoir été témoin pour le croire; mais le Lecteur se souviendra qu'il n'est ici question que d'un barbare qui se jouë avec une brute. Les Indiens de *Campêche* se procurent le même divertissement, mais les habitans des Philippines sont infiniment plus adroits qu'eux, aussi ont ils à faire à des *Caymans* plus legers & plus agiles que ceux de l'Amérique.

Combat du *Cayman* & du Tygre

Je n'ai jamais vû combattre le *Gayman* avec le Tygre, mais les Indiens m'ont raconté, que pendant que le premier se chauffe au Soleil, le Tigre lui saute dessus, & lui enfonce ses quatre griffes dans le corps. Le *Cayman*, ne pouvant

plus ſe défendre, ſe plonge dans la Riviére, pour noyer ſon ennemi. Si le Tygre a pû auparavant lui déchirer le ventre, & lui arracher les entrailles, il le tire à ſec & le mange; mais ſi le *Cayman* peut une fois gagner le fond de la Riviére, le Tygre ſe noye, & le *Cayman* vient le dévorer ſur le rivage.

Le *Cayman* ne peut manger ſous l'eau.

On ſçaura que le *Cayman* étant ſous l'eau, a la liberté de mordre tout ce qu'il rencontre, mais qu'il ne peut manger, c'eſt pourquoi quand il a pris quelque choſe, il leve la tête hors de l'eau, & va manger ſa proye ſur les bords de la Riviére. La raiſon en eſt qu'il n'a ni langue, ni autre choſe d'approchant, mais ſeulement une groſſe luette charnuë & informe, qui lui bouche le goſier, lorſqu'il ferme la gueule, & qui permet à l'eau d'y entrer, lorſqu'il la tient ouverte; mais comme il ſe noyeroit infailliblement s'il reſtoit long-tems dans cet état, il a ſoin, lorſqu'il ſaiſit un animal, de le ſerrer juſqu'à ce qu'il meure,

& lorſqu'il ne le ſent plus remuer, il le porte ſur la plage, où il acheve de le manger.

Les Indiens aiment beaucoup les œufs du *Cayman*, & ils ſont fort aiſes lorſqu'ils peuvent en découvrir une nichée, où ils en trouvent toûjours pour le moins une quarantaine. Ils ſont de la groſſeur d'un oeuf médiocre d'autruche, ronds par les extrémités, & couverts d'une coque blanche comme ceux des poules, mais beaucoup plus épaiſſe. Ils les font cuire dans une marmite, & quand même en les ouvrant, ils y trouveroient des petits *Caymans*, ils ne s'en mettent point en peine, & avalent le tout brutalement. Tous ces œufs ne contiennent que de la glaire, au centre de laquelle on découvre une tache griſe noirâtre, que les Indiens prétendent être la tête du *Cayman* qui doit en ſortir. (*a*)

œufs de *Cayman*

Je le crois ainſi, car ayant ou-

(*a*) La femelle du *Cayman* pond plus de cent œufs d'une ſeule portée dans

vert plusieurs de ces œufs couvés, j'ai observé que le corps & la queuë du petit *Cayman*, qui a plus d'un demi pied de long, sont roulés tout au tour de la surface intérieure de l'œuf, & que la tête reste dans le centre; ils la sortent dès qu'on casse l'œuf, & mor-

l'espace d'un ou deux jours. Dès qu'elle les a mis bas, elle les couvre de sable, & a l'attention de se rouler dessus, pour cacher l'endroit où ils sont, poussant même la précaution, jusqu'à se veautrer tout autour, pour mieux desorienter les ennemis de son espéce. Après avoir ainsi pourvû à leur sûreté, elle se replonge dans l'eau, & les laisse couver aussi long tems que la nature lui enseigne qu'ils en ont besoin. Alors elle vient suivie du mâle, & écartant le sable, elle découvre les œufs, en casse la coque, & aussi-tôt les petits *Caymans* sortent sans autre accident. La mere les met sur son dos, & sur les écailles de son cou, tâchant de gagner l'eau; mais le mâle en mange autant qu'il peut, & elle dévore elle-même ceux qui se détachent d'elle, ou qui ne nagent pas; de sorte que d'une si nombreuse couvée, à peine en échape-t'il cinq à six. N. D. T.

dent avec furie le batôn dont on s'est servi pour cet effet, y enfonçant leurs dents bien avant, si bien que ces animaux hideux naissent avec toutes leurs armes.

Quelque redoutables que soient les armes du *Cayman*, elles lui deviennent inutiles contre l'adresse & la témerité des Indiens *Otomacos* & des Indiens *Guamos*, qui se regalent de sa chair, sur tout pendant l'hiver, & dans le tems que les Riviéres sont trop hautes pour pouvoir aller à la pêche. Deux Indiens prennent une forte courroye faite de cuir de *Manati*, à l'extremité de laquelle ils font un lacs, ou nœud coulant, ils la tiennent chacun par un bout, & lorsqu'ils voyent un *Cayman* qui prend le Soleil, ils s'en approchent sans bruit, & l'un d'eux lui jette le lacs autour du museau; Le *Cayman* s'élance aussi-tôt dans l'eau, & emporte l'Indien, lequel sans s'éffraier lui monte dessus d'autant plus surement, qu'il ne peut, ni tourner la tête pour le mordre,

Seconde manière de prendre les *Caymans*.

ni doubler la queuë pour l'attrapper. Le *Cayman* ainſi chargé du poids de l'Indien, va bien-tôt au-fond, mais lorſqu'il y arrive, il a dèja la trompe ſerrée avec trois ou quatre tours de la courroie, dont le dernier & le meilleur, parce qu'il aſſure les autres, eſt dans le cou même : l'Indien ſort de l'eau auſſi frais que ſi rien n'étoit, & ſe joint à ſon compagnon pour tirer le *Cayman* à terre, où ils le tuent, quoiqu'il ſe défende le mieux qu'il lui eſt poſſible avec la queuë.

Sa chair eſt bonne à manger, pourvû qu'on lui ôte avant qu'il meure la table de la poitrine.

Pour cet effet, ils lui donnent un gros coup de bâton ſur les yeux, pour l'étourdir, & avant de redoubler, ils lui enlevent les écailles de la poitrine, où reſide comme dans ſon centre le muſc inſupportable qu'ont ces animaux, car ſi le *Cayman* vient à mourir avant qu'on lui ait enlevé ces écailles, ou la table qu'elles forment, ſa chair prend une ſi mauvaiſe odeur, que les Indiens, tous voraces qu'ils ſont, ne peuvent plus la manger. La table enlevée, ils dépecent ſa

chair, qui est aussi blanche que la neige; elle est tendre, de fort bon goût, & on en mangeroit avec plaisir sans la crainte où l'on est qu'il n'ait mangé quelque homme, ou quelqu'autre animal. Elle contient pour l'ordinaire beaucoup de graisse, les Indiens la gardent pour la paîtrir avec leur pain, ainsi que je l'ai dit, & comme il y a une grande quantité de *Caymans*, ces deux Nations ont assez de viande pour passer leur hiver; & voilà jusqu'où peut aller l'industrie humaine.

On a vû dans le premier volume, que le pain dont se servent les *Otomacos* contient au moins la moitié de terre; il semble qu'une pareille nourriture devroit leur nuire, cependant ces Indiens sont infiniment plus forts, plus grands & plus robustes que tous les autres. Cela m'a donné occasion de rechercher pourquoi la terre, qui fait tant de mal aux enfans & aux femmes enceintes, qui leur ôte la couleur, & qui les fait tomber

malades, en fait si peu aux *Otomacos*, qu'ils mangent non seulement de ce pain, mais encore des mottes de craie toute pure, sans en recevoir aucun dommage. J'ai trouvé après plusieurs expériences que la graisse de *Cayman* nettoye l'estomac, & emporte toute la terre qui peut s'y trouver, & que si on en donne à ceux qui sont opilés pour en avoir mangé, une once à jeun, trois ou quatre jours de suite, en y mêlant un peu de sucre, pour lui ôter son mauvais goût elle balaye toute la terre qu'ils ont dans l'estomac, leur rend l'appetit, & la couleur qu'ils avoient perduë, & c'est dequoi il y a une infinité d'exemples.

La graisse de *Cayman* est excellente pour nettoyer l'estomac.

Les indiens jettoient autrefois dans la Rivière les têtes des *Caymans* qu'ils avoient pris, mais il y a quelques années qu'ils les gardent à cause du profit considerable qu'ils font sur leurs dents. ils les vendent fort cher, & on les recherche avec soin, pour les envoyer aux personnes de distinction, qui

Vertus des dents du *Cayman*.

les reçoivent comme un grand présent, depuis qu'on a découvert dans la Province de Caracas la vertu qu'elles ont contre le venin. On l'a éprouvée en tant d'occasions, que ceux qui ne portent point une de ces dents enchassée dans de l'or ou de l'argent au bras, où on l'attache avec une petite chaine, ont toûjours aux mains une ou deux bagues faites de ces mêmes dents, pour se garantir des herbes vénimeuses dont les Esclaves Negres se servent pour s'empoisonner les uns & les autres, & même pour se défaire de leurs maîtres. Il n'y a pas long-tems qu'on connoit cette vertu, & voici à quelle occasion on la découvrit. Un esclave Negre qui servoit dans une habitation de Caracas, voulant se défaire d'un de ses camarades, employa toutes les herbes & tous les poisons qu'il pût s'imaginer pour en venir à bout. Voyant que son ennemi ne s'en trouvoit pas plus mal, il voulut en sçavoir la cause, & pour cet effet il lui envoya des présens, il

Comment on a découvert la vertu des dents de *Cayman.*

lui rendit viſite & l'accabla de mille careſſes, auxquelles l'autre répondoit avec d'autant plus de ſincerité, qu'il ne le ſoupçonnoit d'aucun mauvais deſſein. A la fin, ce Négre lui dit un jour : Camarade s'il prenoit jamais envie à quelque méchant Chrétien de nous empoiſonner, aurois-tu quelque reméde pour nous guérir ? là-deſſus ſon camarade ſortit le bras, trouſſa ſa manche, & lui montrant une dent de *Cayman*, qu'il portoit attachée ſur la chair, il lui dit ingenument: mon ami, tant que je porterai cette dent ſur moi, il n'y a point de poiſon qui puiſſe me nuire. Cette reponſe ſe répandit, & l'expérience ayant confirmé ce que ce dernier avoit avancé, les dents de *Cayman* acquirent une réputation qu'elles ont conſervée depuis.

Il arriva dans ce tems là qu'une femme voulut empoiſonner ſon mari. Elle lui donna divers poiſons, qui ne firent aucun effet, parce qu'il portoit toûjours ſur lui une dent de *Cayman*. Ce cas fit du

bruit dans la ville de Panama, & se repandit dans celles de *Guayaqu'il* & de *Quito*, où l'on fit plusieurs expériences sur des animaux, leur donnant du poison, après leur avoir attaché une dent de *Cayman* au cou ; le resultat fut qu'ils vomirent sur le champ la viande empoisonnée qu'on leur avoit donnée, & qu'ils n'en reçûrent aucun dommage.

On a depuis appliqué cette même dent sur la morsure des vipéres & des couleuvres, & l'on a trouvé que c'étoit l'antidote le plus efficace & le plus universel qu'on pût employer en pareil cas. La chose est de notoriété publique dans les trois Provinces, & qui plus est, on a éprouvé que la morsure de ces espéces de vipéres, appellées *Bejuquillo*, contre laquelle on ne trouvoit presque point de reméde, cede en peu de tems à la vertu de cette dent, comme cela conste par un acte juridique qui a été dressé à *Guayaqu'il*, à l'occasion d'une cure qui

avoit été faite avec cet antidote. On voit par ces expériences que la dent de *Cayman* l'emporte de beaucoup ſur la licorne, & il y a lieu d'eſpérer que les Naturaliſtes y découvriront dans la ſuite d'autres vertus.

Il y a une infinité d'autres *Caymans*, qui ont la même forme & la même figure que ceux dont je viens de parler, mais ils ne ſont point courageux; j'en ai cependant vû qui devenoient furieux lorſqu'on les pouſſoit à bout. Ils ne vivent que de poiſſon, & leur chair eſt très bonne à manger; ſi bien que lorſque les indiens ont de la *Babilla*, c'eſt le nom qu'ils lui donnent, ils ne ſe ſoucient plus des autres poiſſons.

CHAPITRE XLIV.

Manière dont les Indiens cultivent leurs terres, & les principaux fruits qu'ils entirent.

Vie miserable de deux Nations qui ne veulent pas travailler.

IL eſt de foi que tous les enfans d'Adam ſont obligés de manger leur pain à la ſueur de leur front. Il n'y a que les deux Nations *Guajiva* & *Chiricoà*, dont j'ai déja parlé, qui par un effet de leur pareſſe naturelle, cherchent à ſe diſpenſer de cette tâche inévitable, en quoi elles montrent leur ignorance, parce que faute de vouloir cultiver la terre, elles ſe trouvent obligées de mener une vie errante, & de paſſer d'une Riviére à l'autre, pour ſe nourrir des fruits ſauvages qui croiſſent dans les plaines;ajoutez à cela,qu'elles ſe trouvent par là expoſées à l'ardeur du Soleil, à la pluye, & aux autres inclémences de l'air, qui ſont des peines beaucoup plus inſupportables que celles qu'entraine

après soi le travail des champs, lequel, bien que fatiguant, laisse à l'homme le tems de se reposer outre qu'il est dédommagé de ses fatigues par l'abondance des denrées qu'il lui procure.

Les autres Nations se mocquent d'elles.

Il n'en est pas de même des autres Nations dont je parle dans cette Histoire ; bien loin de-là, celles qui connoissent les deux que j'ai nommées, detestent leur génie, leurs usages & leurs coûtumes, & disent qu'elles ont appris cette façon de vivre des singes & des autres animaux ; & quoique tous les Indiens en général soient naturellement paresseux, il y en a cependant qui sont plus adonnés à l'agriculture que d'autres, quoique tous, comme je l'ai dit, renvoyent à leurs femmes ce qu'il y a de plus pénible dans le travail des champs, & dans la conduite du ménage, sans qu'ils se mettent en peine de les mieux traiter.

La culture des forêts

Les Indiens cultivent aujourd'hui leurs terres avec moins de

leur cauſe un travail infini.

peine qu'autre fois, depuis qu'ils reçoivent chez eux les Miſſionnaires, & qu'ils ſe procurent par leur moyen les outils dont ils ont beſoin, après s'etre raſſemblés dans des colonies. Auparavant, & pluſieurs ſont encore dans ce cas, les uns vivoient cachés dans des forêts inacceſſibles, & les autres dans des plaines ſpatieuſes à portée des Riviéres. Je ne comprends pas encore comment les premiers pouvoient ſe procurer par leur travail les denrées dont ils avoient beſoin pour ſubſiſter, étant obligés d'abord d'éclaircir le terrein, d'abattre les arbres, & de les brûler, pour découvrir les terres qu'ils vouloient enſemencer & tout cela ſans aucun outil, ce qui m'a toûjours étonné & m'étonne encore, quoique je les aye vû travailler pluſieurs fois. La premiére fois que j'arrivai chez les Indiens ſauvages, je crus, vû leur groſſièreté, qu'il me ſuffiroit, pour les engager à venir s'établir ailleurs; de leur repreſenter qu'ils manquoient d'inſtrumens

d'inſtrumens pour ſarcler & éclaircir le terrein, & abattre les arbres qui le couvroient ; mais la choſe alla tout autrement que je n'avois cru, car tirant leurs haches de pierre à fuſil à deux tranchans, & les enmanchant avec des bâtons d'une force proportionnée, ils me répondirent qu'avec leurs *Macannas* (ils appellent ainſi des épées faites avec du bois extrêmement dur) ils défrichoient leurs terres, & qu'avec ces haches, ils abattoient les arbres verds, pendant que leurs femmes s'occupoient a brûler ceux qui étoient ſecs. Je leur demandai combien de tems ils mettoient à couper un de ces arbres ? Ils me répondirent qu'ils y employoient deux lunes, c'eſt-à-dire deux mois, ce que nous faiſons en une heure avec une hâche ordinaire. C'eſt pour cela que j'ai dit que je ne concevois pas comment en travaillant auſſi lentement, ils pouvoient ſe procurer ſuffiſamment dequoi vivre, ſur tout étant auſſi grands mangeurs. Je leur deman-

Haches de pierre dont ils ſe ſervent pour abattre les arbres.

dai encore de quel outil ils se servoient pour fabriquer des hâches d'une pierre aussi dure? Ils me répondirent qu'ils tailloient ces pierres avec d'autres, & qu'ensuite à force de les aiguiser sur d'autres pierres plus tendres, qu'ils avoient soin de moüiller, ils leur donnoient la figure & les deux tranchants que je leur voyois. Je ne les ai jamais vû travailler, mais je crois qu'ils ne viennent à bout de cet ouvrage qu'à force de tems & de patience, ce qui est une occupation convenable à un Peuple oisif.

Manière dont ils fabriquent leurs haches de pierre.

Pour remuer la terre, & y former les sillons nécessaires; après en avoir brûlé les mauvaises herbes, ils se servent de pèles faites d'un bois très-dur, que les uns appellent *Aràco*, les autres *Macàna*, selon le genie de leur langue, avec lesquelles ils bèchent la terre, ce bois étant presque aussi dur que l'acier le mieux trempé. Ils les fabriquent à l'aide du feu, brûlant certaines parties, & en conservent

Comment ils suppléent aux hoyaux qui leur mâquent.

d'autres, ce qui demande beaucoup d'induſtrie, & de tems.

Fruits de differente eſpece.

Les Barbares qui vivoient autrefois dans les champs découverts, & ceux qui y vivent encore aujourd'hui, n'ayant ni bois, ni forêts à abatre, recüeillent leurs fruits en moindre quantité à la verité, mais avec infiniment moins de travail; parce qu'avec leurs pêles de *Macana*, dont j'ai parlé, ils jettent la terre dans les endroits humides de côté & d'autre du ſillon, ayant ſoin de couvrir la paille & le foin qu'ils ont arraché, après quoi ils ſement leur *Maiz*, leur *Yuca*, ou *Manico* & pluſieurs autres racines, mais ſur tout une grande quantité de *Piment*, dont il y en a de pluſieurs eſpéces, parmi leſquelles il s'en trouve d'extrêmement piquants, parce qu'ils l'aiment beaucoup, & qu'ils en aſſaiſonnent tous leurs mets.

Maiz ou *Panis*.

Yuca.

Piment.

Les récoltes ſont beaucoup plus abondantes dans les vallées & dans les bois que dans les campagnes

rafes, parce que le terrein y eft plus humide, comme cela paroît par les arbres, les buiffons & les broffailles qui y croiffent, & dont les feüilles venant à tomber & à fe pourrir, fument le terrein, & augmentent fa force. Ajoutez à cela que les cendres des broffailles qu'ils brûlent, jointes à la chaleur que le feu communique à la terre, la rendent extrêmement féconde, auffi les Catalans ont-ils foin de planter à la file dans leurs champs, des fagots faits de branches de pin, auxquels ils mettent le feu dans le tems convenable. Au contraire, les Indiens qui cultivent les plaines, manquant de fumier pour les fertilifer, font de très mauvaifes récoltes au prix des autres; y ayant en cela la même difference qu'entre le bled qu'on feme dans des champs qu'on a foin de cultiver, de fumer & d'arrofer, & celui qui vient dans un Païs fec, les premiers, comme celui de Murcie, de Valence & de Catalogne, a tant de force, qu'il croî

La récolte eft plus abondante dans les bois que dans les campagnes. rafes.

au-delà de la hauteur d'un homme, au lieu que le dernier n'ayant d'autre benefice que celui du ſimple labour, ne donne pas la moitié tant de grains que l'autre.

J'ai obſervé une choſe tout à fait ſingulière dans les terreins inondés qui ſont aux environs de l'*Orénoque*, de Rivières *Meta*, *Apure*, *Caſanare*, *Tame* & de quelques autres, & c'eſt qu'au lieu du jonc qui croît ordinairement dans les autres lacs, il y vient naturellement une grande quantité de ris ſauvage, dont les Indiens ne connoiſſent pas le prix, mais dont les oiſeaux ſçavent profiter, y accourant de toutes parts pour en faire la récolte. C'eſt du véritable ris, & je dois d'autant mieux m'y connoître, que je ſuis d'un Païs où on en recüeille une très grande quantité. J'ai connu des gens qui ne pouvoient le croire; mais ils ſont bien-tôt revenus de leur erreur, lorſqu'après avoir preſſé les épis, je leur en ai fait voir les grains ſur ma main. Ce grain eſt infi-

Abondance de Ris ſauvage.

niment plus abondant dans les terreins qu'on cultive & qu'on arrose, pourvû qu'on ait soin de le sémer & de le transplanter dans la saison convenable ; & j'ai souvent vû des grains qui ont donné jusqu'à soixante épis, ce qui prouve la bonté du terrein, & que ce grain lui est propre, puis qu'il y vient de lui-même, & qu'il augmente à un point si considérable, lorsqu'on le cultive.

Maiz de deux Mois.

Tous les Indiens *Otomacos* qui vivent près des lacs, profitent du tems où ils baissent, pour sémer le terrein que l'eau laisse à découvert, & ils font des récoltes extrêmement abondantes. Les *Otomacos*, les *Guamos*, les *Paòs* & les *Saruros* sément autour de ces lacs une espéce particulière de *Maiz* que je n'ai point vû ailleurs. Ils l'appellent *Onòna*, c'est-à-dire, *Maiz de deux mois*, parce qu'il est en état d'être cueilli au bout de ce tems-là, de sorte que dans le cours d'une année, ils en font six récoltes, cherchant pour cet effet

un terrein convenable, le climat étant toûjours le même, ce qui est une chose tout-à-fait unique.

Melons d'eau fort rares.

Ils ne perdent pas un pouce de terrein sémant entre le *Maiz* des canes à sucre, differentes espéces de racines, & de calebasses, & sur tout une grande quantité de melons d'eau, dont ils font leurs délices. Ces sortes de melons sont tout-à-fait differens des nôtres, & il y en a une quantité prodigieuse à l'Amérique. Ceux dont je parle sont propres à ces Païs, & sont plus petits que les nôtres; ils ont l'écorce plus dure, leurs pepins sont ronds, de la figure & de la grosseur d'un grain de poivre, dont ils ont le piquant, mais leur chair a un goût exquis & une douceur pareille à celle du miel. Les Indiens appellent ces melons *Gibiria.*

Melons d'eau appellés *Gybiria.*

Les Indiens qui vivoient dans les bois, & ceux qui y vivent encore, ne connoissent point le *Maiz* des deux mois dont j'ai parlé; cependant comme le tems est uniforme pendant toute l'année,

Ils sement & recueillent toute l'année du *Maiz* ou du *Panis*.

ils font differentes récoltes de *Maiz*, & chacun en seme autant qu'il en veut, aprés avoir preparé la terre, sans craindre que la récolte manque, pourvû qu'il ait soin d'éloigner les perroquets, les *Loros*, les *Periquitos*, les *Guacamayas* & une multitude d'autres oiseaux qui détruisent les semailles, pour peu qu'on les néglige. Ils ont encore plus besoin d'attention pour garantir le grain qu'ils sement dans les bois d'une quantité infinie de singes qui se jettent dessus & l'emportent. On ne sçauroit croire le dommage que ces animaux leur causent, non plus que la malice avec laquelle ils se conduisent. S'ils s'apperçoivent du haut des arbres où ils sont qu'on fasse sentinelle, pas un ne s'avise de descendre dans les semailles. ils s'approchent & s'en retournent, avec tant de silence, qu'à moins que de les voir il est impossible de les découvrir, d'autant plus qu'ils font ailleurs un tintamarre horrible, mais pas un ne soufle lorsqu'il est question de

Dommage que causent les oiseaux.

Les Singes.

voler. Ils viennent reconnoître à differentes réprises si l'on garde le *Maiz*, & lorsqu'ils sont surs qu'il n'y a personne, il en reste un sur la cime de l'arbre pour découvrir s'il ne vient point d'Indien, tous les autres descendent, & chacun emporte cinq épis de *Maiz*, un dans la bouche, deux sous les bras, & un à chaque main, & se dressant sur leurs pieds, ils s'enfuyent comme un éclair, & courent se cacher dans le bois. Si dans le tems qu'ils dérobent ces épis, l'Indien sort de sa cabane, ou paroit dans le champ, le singe qui fait le guet sur l'arbre se met à crier, & tous les autres s'enfuyent avec ce qu'ils ont pû prendre; mais un grand nombre de ceux qui étoient deja chargés de leurs épis périt dans ces occasions, parce qu'ils sont si obstinés à ne point lâcher ce qu'ils ont pris, qu'ils se laissent tuer plûtôt que de s'en désaisir. Les Indiens les poursuivent à coups de bâtons, & pour lors ceux qui n'emportent qu'un ou deux épis, ayant

Sagacité & malice avec laquelle les Singes volent le *Maiz*.

les pieds & une main libre, grimpent ſur les arbres, & ſe ſauvent, au lieu que ceux qui ſont bien chargés, ne pouvant s'enfuir qu'en ſautant les deux pieds joints, périſſent tous ſous le bâton, les Indiens courant plus vîte qu'eux; & comme ceux-ci en ſont fort friands, ils ſe dédommagent par là du tort qu'ils leur font. Les ſinges ſont en ſi grande quantité dans ces Païs, & ils font tant de mal, que s'ils ſortoient de nuit comme les *Faras* & quelques autres animaux nocturnes, ils ne laiſſeroient pas un ſeul grain de *Maiz* à ceüillir à ces pauvres Indiens.

Opiniâtreté avec laquelle les Singes retiennent ce qu'ils ont pris.

Quand à l'opiniâtreté avec laquelle les ſinges retiennent ce qu'ils ont pris; ayant raconté ce qu'on vient de lire des ſinges de l'*Orénoque* & des environs à quelques uns de nos Eſpagnols qui ſont employés aux mines d'or de *Choco* & d'*Anſerma*, ils me rapporterent, comme une choſe commune & ordinaire, que dans quelques unes de ces mines, qui ont des bois

dans leur voisinage, les Negres ne se nourrissent que de singes, & que pour les prendre ils ne font autre chose que mettre pendant la nuit à l'entrée du bois une de ces bouteilles de terre qu'on envoye remplies d'huile de Cadix à l'Amérique, après avoir mis dedans une poignée de *Maiz* rôti. Dès que le jour paroît, les singes apperçoivent ces bouteilles, & comme ils sont extrêmement curieux & gourmands, ils descendent pour voir ce qu'elles contiennent.

Piège fort simple pour les attraper.

Ils mettent leur bras dedans, & sentant le *Maiz*, ils s'en remplissent la main, au moyen dequoi ils ne peuvent plus la retirer, parce que le cou de la bouteille est fort étroit : il arrive la même chose à tous les autres ; tous s'efforcent de retirer leur main, mais par un ne peut en venir à bout, ni ne veut lacher le maiz, de sorte que se voyant pris, ils se mettent à jetter des cris horribles & font un tintamarre afreux. Ceux qui les épient, connoissant par là

qu'ils ont donné dans le piége, en donnent avis aux Négres, qui accourent avec un batôn ; les ſinges les voyant, crient encore davantage, ſans lâcher pour cela le *Maiz* qu'ils tiennent, & comme la peſanteur de la bouteille ne leur permet ni de monter ſur les arbres, ni de s'enfuir, les Négres les aſſomment à coups de batôn, & les emportent chez eux pour s'en nourrir.

Je n'ai point vû ce piège, mais j'ai pour garans de ce que j'avance les perſonnes que je viens de citer, & leur témoignage me paroit à l'abri de tout ſoupçon. Voyons maintenant la manière dont les Indiens civiliſés cultivent leurs terres, les fruits & les denrées qu'ils recüeillent, le pain qu'ils mangent, & le vin ou la biére avec laquelle ils s'enivrent.

CHAPITRE XLV.

Continuation du Chapitre précédent.

APRE'S avoir vû la manière dont les Indiens Gentils cultivoient leurs terres ſans aucun inſtrument, ainſi que le pratiquent encore aujourd'hui ceux qui n'ont aucun commerce ni avec les Eſpagnols, ni avec les étrangers, ni avec les Indiens qui les frequentent, il eſt tems de voir comment ceux qu'on a civiliſés & réduits en corps de Miſſion, cultivent les leurs, & combien ils ſont ſatisfaits des outils qu'on leur procure, & avec leſquels ils font en une heure des ouvrages auſquels ils mettoient deux mois de tems. Après avoir défriché le terrain & abattu les arbres qui le couvrent, ils les ébranchent avec un coutelas, afin qu'ils ſe ſechent plûtôt. Lorſque ces

branches & les herbes qu'ils ont abattuës ſont aſſez ſeches pour pouvoir brûler, ils choiſiſſent un jour qu'il fait du vent, & y mettent le feu en differens endroits, choiſiſſant le côté d'où le vent vient, & le feu ſe répand de façon, qu'en moins d'une heure de tems, il a réduit en cendres tout ce qui étoit renfermé dans une eſpace de deux cent pieds en quarré. Tout le champ reſte couvert de cendres, parmi leſquelles on trouve une grande quantité de couleuvres brulées, ſans compter que la chaleur du feu en fait fuir une infinité d'autres, au moyen dequoi le champ ainſi délivré de cette funeſte engeance, ſe trouve en état d'être cultivé.

Voici la manière dont cela ſe fait dans les Colonies où il y a un Miſſionnaire. Le mois de janvier venu, on indique le jour où l'on doit ſercler le champ du Cacique, & tous les Indiens s'y rendent avec la meilleure volonté du monde. La femme du Cacique prépare une

quantité de viande suffisante pour les travailleurs ; ils se rendent de grand matin au travail, & comme il y a beaucoup de gens qui mettent la main à l'œuvre, ils ont achevé au plus tard vers les deux heures du soir. Ils quittent leur besogne, & vont prendre leur repas. Le diné fini, le Cacique nomme le Capitaine dont on doit sarcler le champ le jour suivant, & lorsque les champs des Indiens mariés, ont reçû leur façon, on travaille à ceux des veuves, & enfin à celui de l'Eglise, dont le produit sert à nourrir les enfans de l'Ecole, & les orphelines de la doctrine. Au moyen de cet établissement, tous ont dequoi vivre sans être obligés de dérober les grains d'autrui ; & comme l'ouvrage se fait en commun, que chacun n'a pas beaucoup à faire, & que d'ailleurs on a soin de regaler les ouvriers, ils adoptent volontiers cet usage.

¶ Cette tache finie & les herbes brûlées, les Indiens n'ont plus rien

à faire, ſuivant leur déteſtable coûtume, les femmes étant chargées de tout le reſte du travail. Mes enfans, leur ai-je dit pluſieurs fois, pourquoi n'aidez vous pas vos pauvres femmes à ſémer, elles reſtent tout le jour expoſées à l'ardeur du Soleil, travaillant avec leurs enfans pendus à la mammelle ? Ne voyez vous pas qu'elles courent riſque de tomber malades avec vos enfans, que ne les aidez vous. Pere, mont-ils répondu, tu n'entends point ces choſes, & voilà pourquoi elles te font de la peine. Tu ſçauras que les femmes, ſçavent enfanter, & que nous n'y entendons goute : Lorſqu'elles ſément, la tige de *Maiz* donne deux ou trois épis, la racine de *Yuca*, deux ou trois corbeilles de racine, & tout multiplie à proportion. Pourquoi ? parce que les femmes ſçavent enfanter, & ſçavent faire enfanter le grain qu'elles ſément : qu'elles ſément donc, nous n'en ſçavons pas tant qu'elles. Telle eſt l'ignorance de ces Barbares, &

Pourquoi les femmes ſont plûtôt obligées de ſémer que les hommes

la réponſe qu'ils font aux remontrances qu'on leur fait. Heureuſement qu'on leur fait entendre raiſon dans la ſuite, & qu'ils s'appliquent au travail ; au moyen dequoi les femmes ne ſont plus ſi chargées, elles ſortent de l'eſclavage dans lequel leurs maris les tenoient, & partagent avec eux le travail qu'ils ont à faire.

Differentes eſpeces de fruits.

Lorſque les Indiens ſement le *Maiz*, la *Yuca* a déja pouſſé un jet d'un quart d'aune de long, ils ſement entre deux rangs de *Yuca* un rang de maiz, & entre la *Yuca* & le *Maiz* des *Batatas*, des *Chàcos*; des *Calebaſſes* des *Melons* & pluſieurs autres plantes ſemblables, dont les jets reſtant couchés ſur la terre, n'empêchent ni le *Maiz*, ni la *Yuca* de croître ; au contraire, comme ils font beaucoup d'ombrage, ils empêchent qu'il ne croiſſe d'autres mauvaiſes herbes. Ils ne ſe ſervent ni de charruë, ni de bœufs, parce qu'ils n'en ont point, & même dans les endroits où il y en a, ils ne peuvent s'en ſer-

Yuca.

Maiz ou *Panis.*

Batatas.

Chacos.

Calebaſſes.

Melons.

vir pour labourer leurs champs, parce qu'encore qu'ils ayent abattu les arbres, il reſte encore dans la terre une quantité de racines tellement entrelacées, que la charruë ni la beche ne ſçauroient ſe faire jour au travers. D'ailleurs le terrein eſt ſi couvert de feüilles & de vaſe pourrie, qu'on l'ouvre aiſement pour y ſémer ce qu'on veut.

Platanes

Cette première récolte faite, ils reſſement les mêmes fruits, mais avant d'en faire la récolte, ils y entremêlent des jets, qu'ils tirent des pieds des vieux *Platanes*, de ſorte que lorſque le tems de la ſeconde récolte eſt venu, ces arbres ſont déja touffus. Ces *Platanes* ſont le fruit le plus durable & le plus utile de tous ceux que les Indiens ſement. Il eſt auſſi le plus agréable, parce que les *Platanes* étant une fois bien enracinés, ils joignent leurs feüilles les unes avec les autres, & forment comme autant de berceaux ſous leſquels on promene à couvert.

Figure de cet arbre.

Le tronc du *Platanes* n'eſt pas ſolide, mais compoſé de pluſieurs

écorces posées les unes sur les autres, dont chacune est terminée par une feüille qui a plus d'une aune de long sur environ demi aune de large. Lorsque cet arbre a atteint deux fois la hauteur d'un homme, il pousse de sa racine en dedans du tronc un jet, qui étant parvenu au dessus des feüilles, laisse tomber deux écorces dont le raisin étoit couvert en montant, & les grapes de celui-ci sont couronnées d'une fleur blanche, dont l'odeur est extrêmement suave. Lorsque ce raisin trouve un bon terrein, il pese jusqu'à cinquante livres, & renferme pour l'ordinaire quatre vingt *Platanes*, qui étant rôtis tandis qu'ils sont verds, servent de pain, & lorsqu'on les fait boüillir dans le pot, de navets. On en met dans les ragouts lorsqu'ils sont jaunes & à moitié murs; ils ont l'aigre doux des pommes qui sont à moitié mûres, ils tiennent lieu de pain, & donnent un bon goût aux viandes étant murs, ils sont savoureux; mais fort pesans

Son raisin & sa fleur.

Sa grosseur & sa pésanteur.

Il sert de pain.

à l'estomac. Si on les fait rôtir, lorsqu'ils ont atteint leur maturité, il n'y a point dans l'Amérique de fruit ni plus sain, ni plus nourrissant, ni plus savoureux. On les fait secher au Soleil comme les figues d'Europe, mais ils ont un meilleur goût. Avant de les faire secher, les Indiens les paîtrissent avec de l'eau chaude; ils en expriment le suc dans des cuves, où il fermente comme le vin nouveau, & acquiert tant de force, qu'il enyvre, quelque peu qu'on en boive. Les *Platanes* étant murs, on les pend au dessus d'un vaisseau, & ils rendent un suc qui s'aigrit & se convertit en un vinaigre très fort, & infiniment salutaire. Enfin les *Platanes* sont la principale nourriture des pauvres; ils tiennent lieu de pain, de viande, de vin, de confiture, & généralement de tout aux Indiens, parce qu'ils rassasient tout le monde.

De viande & de confiture.

De Boisson.

On en tire du vinaigre extrêmement fort.

Mr. Salmon, dans son histoire de l'Univers, qui vient de paroître en Angleterre, & qui a été

traduite en plusieurs langues, parlant dans son second volume des fruits de l'Ise de *Mindanao*, laquelle est contiguë aux Philippines, mais extrêmement éloignée du Païs dont je parle, donne une description du *Platane* si conforme à celle qu'on vient de lire, qu'il semble avoir passé une partie de sa vie dans les Missions de l'*Orénoque*. Admirons donc la liberalité du Créateur, qui par le moyen d'une seule plante, a sçu fournir des vivres à des Nations si éloignées mais si ressemblantes par leur pauvreté & par leur paresse. Mais quel besoin ont-elles de travailler, puisqu'elles trouvent dans le seul *Platane* la viande & la boisson nécessaires pour leur subsistance!

Le même Auteur nous apprend encore, qu'après que les habitans de *Mindanao* ont cüeilli les fruits du *Platane*, ils tirent de son écorce une espéce de chanvre, qu'ils filent, & dont ils font de la toile pour s'habiller, ce que ne font point les Peuples de l'*Orénoque*,

ſoit parce qu'ils l'ignorent, ou parce qu'ils n'ont pas beſoin d'habits dans un climat auſſi brûlant.

Qui eſt-ce qui s'étonnera aprés cela que les *Guaraunos* trouvent dans le ſeul palmier appellé *Quiteve* ou *Murichi* tout ce dont ils ont beſoin pour ſubſiſter ; que les Indiens des *Maldives* trouvent la même reſſource dans le Coco, & les Chinois dans le ris, lorſqu'on voit que les habitans de *Mindanao*, & les Peuples dont je parle, trouvent une Manne, & un nouvel arbre de vie dans le ſeul *Platane*.

Durée des *Platanes*.

Une fois que le *Platane* a crû, & que ſes feuilles ſe ſont ſerrées les unes contre les autres, il devient un fond permanent qui donne continuellement du fruit durant pluſieurs générations, & qui n'éxige pas beaucoup de culture. Ce n'eſt pas que le tronc qui a une fois donné ſon raiſin, en produiſe jamais d'autres, mais parce que pendant que le raiſin de la maîtreſſe branche meurit, le jet qu'il

pouſſe du tronc porte un raiſin en fleur, & il s'éleve des jets de tous les ſept, pour qu'aucun ne manque de raiſin mur, & de raiſin en fleur pendant tout le cours de l'année, ce qui eſt une choſe admirable. De là vient que les Miſſionnaires qui fondent une nouvelle Colonie, commencent par y faire planter une infinité de *Platanes*, pour fournir à la nourriture des Indiens qu'ils ont raſſemblés.

Uſage utile pour les nouvelles fondations.

Le *Maiz* eſt auſſi très-abondant dans ce Païs, ainſi que je l'ai déja dit, mais les Indiens en mangent une ſi grande quantité pendant que les épis ſont encore tendres, qu'ils détruiſent eux-mêmes & diminuent conſiderablement leurs récoltes. Après l'avoir moulu à force de bras, les femmes en font des pains qu'elles enveloppent dans des feüilles de *Plane*, & qu'elles mettent dans des pots plein d'eau auprès du feu pour les cuire. Ils appellent ce pain *Cayzù*. Elles l'émiettent pour l'ordinaire tandis qu'il eſt frais, & le paîtriſſent une ſeconde

Maiz ou panis.

Pain qu'ils en font.

fois avec de l'eau chaude, & réduiſant en poudre quatre de ces vieux pains, qui ſont tous moiſis, qu'ils appellent *Sibibizù*, elles mêlent cette poudre avec cette maſſe liquide, laquelle étant miſe dans des cuves, fermente le troiſiéme jour comme du moût, & ſe convertit en une bière, qui leur ſert de boiſſon ordinaire & qui eſt fort ſaine lorſqu'on en uſe moderement.

Chicha, ou Biere de *Maiz.*

La *Chicha* ou bière qu'ils extrayent de la *Yuca*, ou racine de *Manive*, eſt beaucoup plus ſaine. Ils arrachent cette racine, la ſeparent du bâton où elle tient, & enterrent dans le même endroit trois ou quatre morceaux du même bâton, & au bout de quatre jours, ils ont pouſſé des nouveaux jets, ce qui donne une nouvelle racine de *Yuca* à la place de celle qu'on a arrachée. Il y a de la *Yuca* douce, & celle-ci eſt rôtie; elle a le même goût que les chataignes rôties, & elle ſupplée trèsbien au defaut du pain. Il y a une ſeconde

Yuca & la *Chicha* qu'on en fait. Manière dont on ſeme la *Yuca.*

Yuca douce.

ſeconde eſpéce de *Yuca* qu'ils appellent *Brava*, qu'on ne peut manger qu'aprés qu'elle eſt convertie en *Caſſave*, ce que l'on fait de la manière ſuivante. On dépoüille ces racines de leur première peau, & enſuite on les l'égrage ſur une rape de cuivre de quinze à dix-huit pouces de longueur. Leur ſubſtance ſe trouvant réduite à une farine ſemblable à la groſſe ſcieure, on la jette dans l'eau pour en ôter un ſuc âcre & fort qui eſt un vrai poiſon, car il fait mourir ſur le champ l'homme ou l'animal qui en boit; mais il eſt fort ſain & de fort bon goût, après qu'on l'a fait bouillir : Les Indiens s'en ſervent pour aſſaiſonner leurs ragouts. Ils l'appellent *Quisàre*. On change ſouvent l'eau pour filtrer cette farine & en enlever ce ſuc malin, on la met en maſſe, & après qu'elle a reſté vingt-quatre heures dans cet état, elle s'aigrit, & alors on la paîtrit en forme de foüaſſe ou de gâteau rond, comme ceux que font nos bergers dans leurs caban-

Yuca brava, mortelle.

Pain de *Yuca* appellé *Caſſave*. Manière de le faire.

De la cuire.

nes, qu'on fait cuire ſur une eſpéce de brique, qu'ils appellent *Budaré*. Tel eſt le pain qui ſert de nourriture aux habitans des Païs chauds: il ſert dans les maiſons & dans les voyages: il eſt inſipide lorſqu'il eſt nouvellement fait, & n'a preſque point de ſubſtance, celle qu'avoit la *Yuca* s'en étant allée avec le ſuc qu'on en tire. Dans l'*Orénoque*, & dans d'autres Païs, ſur tout dans *l'Ayrico*, on amoncele ces foüaſſes les unes ſur les autres pendant qu'elles ſont encore chaudes, on les couvre de feüilles de *Platane*, & aprés qu'elles ont fermenté, on les delaye dans de l'eau tiède, & l'on met cette liqueur dans des cuves pour la faire fermenter, ce qui produit la bière, qu'ils appellent *Berria*, parce qu'elle eſt faite avec le *Berri* ou la *Caſſave*, & c'eſt la meilleure *Chicha* dont ils faſſent uſage.

Chicha ou Biere qu'on en tire.

Les Indiens font encore de la *Chicha* avec la racine appellée *Cocenecà*, qui équivaut à la *Batata*, auſſi bien qu'avec d'autres racines qu'ils ap-

Les Indiens font auſſi de la *Chicha* avec des *Batatas*, des *Na*-

pellent *Rajaca* ; en un mot ils en font de tous les grains qu'ils sément, de toutes les racines qu'ils cultivent, & de tous les fruits qu'ils recuëillent ; mais ils n'y en a point de plus rafraîchiſſante, & de plus agréable que celle qu'ils tirent de la décoction des *Pignes*.

mes, des Pignas, &c.

Figure de ces dernieres.

La Pigna (*a*) ne naît point d'un arbre, mais d'une racine qui reſſemble beaucoup à celle de la *Pite*, excepté que ſes feüilles ſont moins grandes, & qu'au lieu du jet que pouſſe la *Pite*, cette racine eſt terminée par une *Pigna* qui reſſemble parfaitement à une pomme de Pin. Elle n'a point de pignons dedans, mais elle renferme une chair d'un goût fort agréable. Le jet principal, lorſque le terrein eſt bon, peſe juſqu'à cinq livres, & même plus. Il s'éleve de ſon pied, auſſi bien que de celui de la plante quantité d'autres rejettons, dont chacun eſt terminé par une *Pigna* beaucoup plus petite, qu'ils appellent *Caper-*

(*a*) On la nomme plus ordinairement *Ananas*.

Manière dont on les séme.

ri, mais qui eſt plus ſavoureuſe que celle du maître jet. La *Pigna* a cela de ſingulier qu'elle n'a point de tige, & qu'elle pouſſe de l'endroit où eſt ſa couronne un rejetton qui continuë de croître, & lors qu'on connoit à ſon odeur qu'elle eſt mûre, on la coupe. La fleur qui ſert de couronne à la *Pigna* devient une nouvelle plante étant ſemée, & outre la plante que le rejetton de la *Pigna* peut produire, les racines continuent à en pouſſer de nouvelles, ce qui acheve de multiplier l'eſpèce de ce fruit ſalutaire.

Nations qui font de la *Chicha* ſans aucun grain.

On croiroit, vû la vie ambulante que menent les Nations *Guajiva* & *Chiricoà*, qu'elles ne peuvent ſe procurer de la *Chicha*, d'autant plus qu'elles ne ſément point. Cela devroit être ainſi, mais elles ont fait en ſorte de ne point céder aux autres Indiens à cet égard. Pour cet effet, pendant que les uns s'occupent à la pêche, & que les autres vont à la chaſſe, quelques autres s'amuſent à abattre des Palmiers, & à creuſer leurs

troncs, ainſi que j'ai dit que le pratiquoient les Indiens *Guaraunos*. Ils font la même choſe, lorſqu'ils arrivent ſur une autre Riviére, & continuent ainſi leur route, juſqu'à ce que la liqueur des premiers Palmiers ait eu le tems de fermenter : Ils reviennent alors ſur leurs pas, ils viſitent tous ces Palmiers, & trouvent leurs troncs remplis d'une liqueur limpide & aigrelette, ſi forte, que pour peu qu'ils en boivent, ils perdent le jugement, danſent, chantent, & font mille extravagances ſemblables.

Elles la font ſans beaucoup de peine.

Il eſt bon de ſçavoir que parmi cette multitude de Palmiers qui croiſſent aux Indes, il y en a un appellé *Corozo*, qui fait horreur à la première vûë, parce qu'il eſt revêtu depuis la racine juſqu'au dernier bourgeon d'épines ſi groſſes & ſi pointuës, qu'on ne ſçait où le toucher, comme s'il vouloit défendre avec ces armes le tréſor qu'il renferme dans ſon tronc. Il naît dans les lieux ſecs & dans les terres ſabloneuſes. Il en coûte

Palmier Coroz.

bien du travail & bien de blessures pour abattre un seul de ces palmiers, & un plus grand nombre encore pour percer son tronc à l'endroit du bourgeon, pour en tirer la liqueur qu'il contient. Cette liqueur conserve sa douceur pendant vingt-quatre heures, & devient aigrelette au bout de vingt-quatre autres; elle est fort salutaire, & d'autant plus prétieuse, qu'elle guérit la fiévre de consomption lorsqu'on en boit un verre tous les matins à jeun pendant quinze jours consecutifs : il faut user de celle qui tire sur l'aigrelet. J'en ai fait moi-même l'expérience sans autre dessein que de rafraîchir ceux qui étoient atteints de cette fiévre, parce que je lui connoissois cette proprieté; mais lors que j'ai été témoin de sa vertu, je n'ai pû m'empêcher de loüer la Providence, qui fait naître dans les lieux les plus déserts des remédes aussi prétieux pour le bien de ses créatures. Il est tems que nous nous rendions dans les champs des In-

Vin qui en découle.

Il guérit la fiévre hectique.

diens pour en examiner les arbres fruitiers, & pour y obſerver un grand nombre de racines & d'herbes médicinales, qui toutes nous invitent à loüer la ſageſſe & la Providence de l'Etre qui les a créées.

CHAPITRE XLVI.

Arbres fruitiers que cultivent les Indiens ; herbes & racines médicinales que leurs champs produiſent.

Moyen de connoître ſi les fruits ſauvages ſont ſains ou non.

NOus avons vû dans le premier volume de cette hiſtoire la multitude de fruits ſauvages & ſalutaires qui naiſſent dans les bois & dans les environs de l'*Orénoque*, de l'*Apure*, du *Meta*, & de quelques autres Riviéres ; ſi bien que les Miſſionnaires qui s'enfoncent dans ces déſerts pour aller chercher des ames, ne craignent point de manquer de nourriture ni pour eux, ni pour les

Indiens qui les accompagnent. Pour ne point ſe tromper dans le choix qu'on en fait, on obſerve les fruits que mangent les ſinges, & l'on peut manger hardiment de tous ceux qui leur ſervent de nourriture. Suppoſé qu'il n'y ait point de ces animaux ſur les arbres, il ſuffit d'obſerver ſi les fourmis mordent leurs fruits, & ſi elles le font, c'eſt une marque qu'ils ſont bons, & qu'on peut en uſer ſans craindre aucun accident fâcheux.

Papayes.

Les *Platanes* & les *Pignas* ne ſont pas les ſeuls fruits eſtimables que ſement les Indiens, ils cultivent auſſi les *Papayes*, dont ils ſont ſi friands, qu'ils en ſément une quantité prodigieuſe, & quand même ils ne le feroient pas, il ſuffit qu'on en mange une, & qu'on jette ſes grains à terre, pour qu'il en naiſſe une infinité d'autres.

Leur figure.

L'arbre qui les produit eſt creux & peu ſolide, mais il ſe durcit avec le tems, & devient extrêmement grand. Ses fleurs naiſſent pat bouquets dans toute l'étenduë de

ſon tronc & de ſes branches, & rien n'eſt plus merveilleux que la quantité de fruit qu'il porte. La *Papaye*, quand elle eſt bien cultivée, & qu'elle croit dans un bon terrein, reſſemble beaucoup à nos melons, ayant ſon écorce diviſée par côtes, ſinon qu'elle eſt plus liſſe, moins épaiſſe & plus verdâtre. Sa chair ne le cede point à celle du melon ni par le gout, ni par l'odeur, & eſt infiniment plus ſaine.

Palmier *Cachipac*, ou *Jijirri.*

On trouve chez les Nations *Achagua*, *Saliva* & quelques autres de *l'Ayrico*, auſſi bien que ſur les côtes de *Coro* & de *Maracayo*, une eſpéce de Palmier auſſi remarquable par ſa figure que par ſon utilité. Les indiens l'appellent *Jijirri*, & les Européens qui font un grand uſage de ſon fruit, *Cachipaes*.

Sa figure.

Ce Palmier s'éleve fort haut, mais ſon tronc eſt d'une groſſeur médiocre, droit & couvert d'une écorce liſſe.

Son fruit.

Chaque palme jette deux ou trois raiſins de dattes, qui ont la figure & la couleur de nos

pommes de Capendu ; Chacun de ces raiſins, lorſque le terrein eſt bon, contient cent dattes, mais à peine en trouve t'on huit dont le noyau ſoit bon à ſemer. Ces noyaux ſont de la groſſeur d'une noix, & durs comme les *Cocos*, leur amande approche beaucoup de celle de ces derniers, & ils viennent preſque tous lorſqu'on les ſéme.

Sa figure & ſa ſaveur.

On ne peut manger le fruit de ce Palmier, même dans ſa maturité, à moins qu'on ne l'ait fait cuire, étant auſſi âpre & auſſi inſipide que le coin à demi mûr ; mais il s'adoucit au feu, & a le même goût que la pomme de Capendu bouillie. Le *Jijirri* eſt ſi ſubſtantiel, que les perſonnes qui ont le meilleur eſtomac ne peuvent qu'en manger ſix tout au plus, & ce nombre ſuffit pour les raſſaſier pour toute la journée.

Son uſage.

Les femmes blanches de la côte dont je viens de parler font boüillir les *Cachipaes*, les réduiſent en farine & en font du pain ; mais

il est plus nourrissant qu'il ne faudroit, & il faut en manger peu, pour ne point se surcharger l'estomac.

Ce fruit si utile & si nourrissant est le même, je pense, que celui dont les Journalistes font de si grands éloges, & qu'ils prétendent ne se trouver que dans les Isles Marianes, & dans quelques unes des Philippines; (*a*) mais on voit par ce qui précéde, que la providence l'a donné aux Américains pour leur servir de nourriture dans l'impossibilité où ils sont de s'en procurer d'autres.

On trouve dans les Isles Orientales de *Ternate*, appellées communement *Molucques*, un autre arbre, que les naturels du Païs appellent *Sagos*, dont le fruit tient lieu de pain à ces insulaires, comme l'assure Mr. Salmon, & il y a toute apparence que cet arbre, de même que ceux dont j'ai parlé, ne sont autre chose

(*a*) Salmon. tom. 2. part. 2. Cap, 2.

que des *Cachipaes* ou des *Jijirri*.

Palmier *Camuirri*.

Ces mêmes Nations cultivent une autre eſpéce de petit palmier, qui l'emporte ſur tous les autres par la beauté & la ſaveur de ſes dattes. On l'appelle *Camuirri* ; ſes feüilles naiſſent de treize en treize, & forment un maillet couvert de bourgeons, dont la beauté & la proportion étonnent. Les dattes naiſſent par grappes du pied de ces feüilles, elles ont la figure, la couleur & le goût du raiſin, & je ne doute point qu'elles n'aillent de pair avec les meilleurs fruits que l'on connoit.

Ses Dattes extraordinaires.

Palmier *Veſirri*.

Je ne dois pas oublier le Palmier appellé *Veſirri*, qui reſſemble beaucoup par ſa figure & par ſon fruit à celui qui croit dans le terroir d'Alicant, avec cette circonſtance, qu'indépendemment de la nourriture que les indiens de *Meta*, de *Moco*, de *Bichada* trouvent dans ſon fruit, ils en tirent encore, en le faiſant boüillir, une grande quantité d'huile limpide de trés-bon goût, dont ils ſe ſer-

Sa figure.

Huile qu'on tire de ſes Dattes.

vent pour s'oindre & pour manger.

On trouve encore dans ces cantons un fruit appellé *Cunàma* & *Abay*, dont les indiens, tirent une huile, qui ne differe en rien de celle d'olive par la couleur & par le goût. Ils s'en oignent le corps, & les Espagnols en usent pour s'éclairer & pour assaisonner leurs alimens.

Abay ou *Cunàma*

Son huile.

Je pourrois parler de plusieurs autres arbres fruitiers qui croissent dans le Païs, mais je me borne à celui qu'on appelle *Anato* ou *Achote*, dont ces Nations font le plus de cas, parce qu'elles s'en habillent à leur maniére. Cet arbre est fort touffu; il pousse d'abord de chaque bourgeon un beau bouquet de fleurs moitié blanches & moitié rouges, auxquelles succedent des grappes de fruit rouge, dont l'écorce est rude & armée de piquans comme celle des marrons. Cette écorce renferme une multitude infinie de grains rouges pareils à ceux des grenades sauva-

Arbre appellé *Anoto* ou *Achote*.

Ses fleurs.

Son fruit.

ges, lesquels étant mis en infusion & exprimés avec les mains, donnent une teinture foncée qui dépose son sediment dans l'espace de vingt-quatre heures, de manière que l'eau demeure aussi claire qu'auparavant. Les Indiens versent cette eau par inclination, & exposent *l'Achote* qui reste au fond du vaisseau au Soleil, & lorsqu'il est à moitié sec, ils en forment des pelotes qu'ils delayent avec de l'huile, pour s'en oindre tous les jours, ainsi que je l'ai deja dit.

Couleur qu'on en tire.

On a vû ci devant que cet oing est un des moyens dont les Indiens se servent pour se garantir de l'ardeur du Soleil dans les Païs qui sont sous la ligne, & voici à quelle occasion j'ai découvert sa vertu contre les brûlures. Un de mes domestiques s'étant brûlé dangereusement, je délayai de *l'Achote* dans de l'huile d'olive, & en fis un onguent que j'appliquai sur la partie malade. La douleur s'appaisa sur le champ, ce qui me surprit beaucoup; mais ayant eu di-

L'Achote broyé avec de l'huile, est un remède efficace pour les brûlures.

verſes occaſions d'employer ce même reméde pendant le long ſéjour que j'ai fait dans le Païs, il a toûjours produit le même effet, & pluſieurs de nos Miſſionnaires, à qui j'en avois fait part, s'en ſont ſervis avec le même ſuccès.

Tutumo. Sa figure & ſon utilité.

Le *Tutumo* eſt un arbre que les Indiens cultivent, & qui croît auſſi de lui même dans les champs. Son fruit n'eſt point bon à manger, mais il ne laiſſe pas de leur être fort utile, leur fourniſſant des plats, des écuelles, des taſſes, & des cruches. Ce fruit reſſemble beaucoup au melon d'inde appellé *Angurie*, & ſon écorce eſt ſi forte, qu'il faut pluſieurs coups pour la caſſer. Sa chair, priſe à la quantité de trois onces, eſt un reméde ſouverain pour prevenir les abſcès qui ſe forment dans le corps à l'occaſion d'une chûte, ou de quelque coup que ce puiſſe être; mais il faut pour cet effet que le fruit ne ſoit pas trop avancé.

Sa chair eſt un reméde excellét pour prevenir les abcès qui ſe forment à la ſuite d'un coup ou d'une chûte.

Détournons un moment la vûë des plantes & des arbres que ce

Plante appellée la pudique, ou la pucelle.

Païs produit, pour examiner les differentes herbes qui couvrent les champs ; nous n'en trouverons aucune qui ne ſoit eſtimable. La plus commune, & qui ſe preſente la première ſous nos pieds eſt celle qu'on appelle la *Pudique* la *Vergouzoſa*. On ne ſache pas qu'elle poſſede aucune vertu, mais quelle vertu peut être comparable à la leçon qu'elle donne aux femmes & ſur tout aux filles, touchant la manière dont elles doivent ſe comporter, ce qui lui a fait donner le nom de *Pucelle*. La deſcription que j'en vais faire merite l'attention des Phyſiciens. La *Pudique* eſt une plante qui pouſſe des rameaux dès ſa racine, qui s'élève quelque peu au deſſus de la terre. Sa tige, en s'élevant, pouſſe des rameaux de toutes parts juſqu'à la hauteur d'une aune ; ils ſont en ſi grand nombre, que cela joint à la quantité de feüilles qui en ſortent deux à deux, dérobe le pied & les tiges de la plante aux régards les plus curieux. Sa fi-

Deſcription de cette plante.

gure eſt demi ſphérique, ſes feüilles ſont d'un verd clair, & le tout enſemble forme un objet qui fixe la vûë & l'attention des paſſans. Les feüilles ſont vertes par-deſſus, & d'un blanc tirant ſur le gris par deſſous, telle eſt l'extérieur de la *Pudique*, & voici ce qu'elle a de plus admirable. On n'a qu'à toucher une de ſes feüilles, ou une partie de ſon tronc avec le bout d'un bâton, elle ſe flétrit dans un clin d'œil, & elle perd tout ſon éclat; ſes feuilles ſe retirent à l'inſtant, elles ſe preſſent les unes contre les autres, & ne ſe montrent plus que par le revers, comme ſi elle vouloit témoigner la peine qu'on lui fait. Elle n'en reſte pas là, & dans le même inſtant qu'on la touche, & qu'elle ferme ſes feüilles, elle retire ſon influence de toute cette multitude de tiges qui l'embeliſſoient, & celles-ci n'ayant plus de vigueur, reſtent panchées vers la terre, de ſorte que la plante n'eſt plus connoiſſable. J'ai toûjours regardé cet ef-

ſet comme un prodige de la nature, & je ne me ſuis jamais laſſé de la toucher, pour être témoin d'un changement auſſi ſubit.

Il eſt vrai qu'au bout d'une heure elle revient à elle-même, ſes tiges reprennent leur premiere ſituation, & elle ſe montre dans toute ſa beauté. Le Pere Rodriquez fait mention de cette plante dans ſon Hiſtoire du *Marannon*: elle eſt commune à Mompox & dans pluſieurs endroits de la grande Riviére *de la Magdeleine*, & il n'y a preſque point d'endroit dans l'Amérique méridionale où on ne la trouve, pourvû que la chaleur y regne. On lui donne differens noms rélatifs à ſes proprietés. Les uns, comme j'ai dit, l'appellent la *Pucelle*, les autres *Regarde moi & ne me touche point*, enfin on lui donne d'autres noms, qui tous indiquent ſa modeſtie & ſa pudeur.

Les habitans des Philippines appellent cette plante la *Plante Vierge*, à cauſe de ſa modeſtie

& de ſa timidité; & Mr. Salmon, que j'ai déja cité, ajoûte (a) qu'on trouve parmi les écüeils dont ces Iſles ſont environnées, une autre plante auſſi merveilleuſe, qui dès qu'on la touche, panche ſes branches & les cache dans l'eau, comme ſi elle avoit honte, non ſeulement d'être touchée mais encore d'être vûë, belle leçon pour les jeunes beautés, qui ne cherchent qu'à ſe faire voir & à ſe faire admirer: elles s'approchent du feu pour y chercher un danger que la plante des Philippines ne croit pouvoir éviter, qu'en ſe cachant dans l'eau.

La cauſe de ce changement ſubit qu'on remarque dans la *Vergogneuſe* conſiſte ſelon moi dans les éfluves qui s'inſinuent dans la plante lorſqu'on la touche, leſquels changent le cours naturel des ſucs que la racine envoye juſqu'à l'extrêmité des branches, & font retrograder les fluides qui contribuent à ſa verdure; la retraite ſubite

(a) Tom. 2. Cap. 9.

de ces ſucs vers la racine, produit le deſſéchement des bourgeons & le mouvement par lequelles les feüilles ſe ferment, effet qu'occaſionne le défaut de nourriture néceſſaire, & qu'on remarque dans ceux que le défaut d'alimens fait tomber en pamoiſon.

Enfin il n'eſt pas beſoin d'aller au Perou ni aux Philippines pour y voir & y admirer une autre plante encore plus modeſte & plus ſcrupuleuſe que la *Pudique* de la terre ferme & la Vierge des Philippines. Entrons avec le Pere Regnault dans les jardins du Roi de France, & jettons les yeux ſur la *Senſitive*, mais que perſonne n'avance la main pour la toucher; car à peine approche-t'on la main qu'elle ſe retire, ſes feüilles ſe fannent, elles ſe rapprochent, la plante ſe reſſerre, craignant les éfluves qui ſortent de la main des curieux, avant même qu'on la touche. On ne ſçauroit pouſſer la délicateſſe plus loin, auſſi n'eſt-ce pas ſans raiſon qu'on lui a donné

le nom de *Senſitive* ; & il faut l'avoir perduë entierement pour fermer les yeux aux exemples de modeſtie que le Créateur nous donne dans les êtres inſenſibles. Retournons à l'*Orénoque*.

Eſpadilla ou *Eſpadin.*

On trouve parmi le foin dont ce Païs eſt couvert une plante compoſée de dix à douze feüilles, à laquelle les Miſſionnaires ont donné le nom d'*Eſpadilla* ou *d'Eſpadin*, à cauſe que ſes feüilles ont la figure d'une petite épée, quoiqu'elles n'excedent pas la longueur qu'il y a du bout du pouce à l'extrêmité de l'index. Les Indiens l'appellent *Iſſoca*, qui veut dire *Amertume*, parce que ces feüilles ſont d'une amertume extrême ; mais elles ont une efficacité merveilleuſe contre la pleuréſie, tant vraye que fauſſe. Six ou huit de ces feüilles à demi pilées & boüilliës dans une quantité d'eau ſuffiſante, donnent une teinture extrêmement amere, qu'on fait boire au malade, lui appliquant en même tems les feüilles ſur l'endroit où la douleur

Les Indiens l'appellent *Iſſocà.*

ſe fait ſentir. Ce remède réïteré deux ou trois fois dans les cas où la douleur eſt violente, il la fait ceſſer, & c'eſt dequoi on fait tous les jours l'experience dans quelqu'une de nos Miſſions, où il n'y a pas d'autres Infirmiers que les Miſſionnaires.

Cette plante eſt un remède efficace pour les points de côté.

Un fameux Médecin de *Santa-Fé de Bogota*, voulant s'aſſurer de la vertu de ce remède, me pria de lui envoyer de ces feüilles. Je le ſatisfis, & comme elles s'étoient ſechées pendant le trajet, il en doubla la doſe, & après les avoir fait ſuffiſamment infuſer, il ſe ſervit de cette teinture, qui malgré la froideur du païs, produiſit le même effet que dans nos Miſſions, qui ſont dans un climat fort chaud.

Caña Agria ou *Titicana*.

Les bords de toutes ces Rivières ſont couverts d'un roſeau que les Indiens appellent *Titicana*, & qui reſſemble aſſés à la canne à ſucre, avec cette difference, que ſon ſuc eſt preſque auſſi aigre que celui du limon, ce qui lui a fait donner le nom de *Caña agria* par les Miſ-

ſionnaires. Ceux-ci s'étant apperçùs que les Indiens Gentils, à qui l'ardeur du ſoleil avoit cauſé la fiévre, ſe ſentoient ſoulagés après avoir mâché ce roſeau, en donnerent le ſuc à ceux qui avoient la fiévre, après l'avoir fait cuire avec une quantité convenable de ſucre, ils s'apperçûrent qu'il provoquoit la ſueur, & que la fiévre diminuoit conſiderablement, & qu'elle ceſſoit tout-à-fait à la ſeconde doſe; de ſorte que du depuis on ne ſe ſert preſque pas d'autre remède dans nos Miſſions.

Verveine

La *Verveine*, dont les effets ſont ſi admirables, croît dans ces païs parmi les ronces & les épines. Chaque feüille eſt accompagnée d'une petite fleur, dont la couleur tient le milieu entre le noir & le blanc, & qui eſt un ſpécifique admirable contre les fiévres, tierces & quartes. La décoction de ces fleurs eſt extrêmement amere, & produit infailliblement un de ces deux effets, ou elle fait ſuer, ou elle procure un vomiſſement, mais l'un & l'autre

Bonne pour differentes ſortes de fiévres.

ſont ſalutaires, & le malade guérit au bout de quelques jours en réïterant ce remède.

Herbe de ſainte Marie contre le Cancer.

Il y a dans le païs un grand nombre d'herbes propres à faire ſuppurer les playes que la chaleur fait ordinairement dégénerer en Cancer. On en compoſe un emplâtre, qui à la ſeconde ou à la troiſiéme fois, nettoye parfaitement la playe, & la met à l'abri de la corruption. La plus uſuelle eſt celle de Sainte Marie, dont la feüille reſſemble à celle de nôtre mente, excepté qu'elle eſt plus large, & que la fleur en eſt rouge. Cette plante eſt fort amère.

Eſpino, qui naît dans les lieux humides, a ſes feüilles faites comme une lancette, & il ſort une épine du pied de chacune. Cette plante a la même vertu que la précédente. Le *Maſtranto* reſſemble à l'herbe de Sainte Marie, & a la même vertu; ſes feüilles ſont veluës, & n'ont aucune amertume.

Le charbon du *Boro* eſt

Le charbon du *Boro* eſt encore plus efficace pour cet effet. Cette plante

plante croît ſur les bords des Lacs & des Rivières, ſes feüilles reſſemblent à celles du chou, mais elles ſont plus grandes, & ſon tronc eſt auſſi plus gros. Ce tronc étant réduit en charbon & pulveriſé, déterge les playes les plus envenimées, & fait revivre les chairs à la ſeconde fois qu'on y en met. J'ai éprouvé moi-même la vertu des remèdes dont je viens de parler. Comme il n'y a pas beaucoup d'Eſpagnols dans ce païs, & qu'on n'y trouve par conſequent ni Médecins ni Apoticaires, l'Auteur de la nature y a fait naître, outre les herbes, les écorces, les racines, les fruits, les huiles & les racines médicinales, dont j'ai parlé dans le cours de cette Hiſtoire, une grande quantité de purgatifs proportionnés à ces climats, qui produiroient, je penſe leur effet dans d'autres.

encore plus efficace.

Purgatifs.

Les *Pignons*, qui naiſſent de trois en trois dans une eſpece de fruit tout à fait ſemblable aux figues vertes, ſur des arbres qui ont à peu près la même feüille que nos figuiers,

Pignons fort approchás des nôtres.

ont une telle efficacité, qu'il ſuffit d'en manger cinq à ſix pour ſe purger. Leur opération eſt proportionnée à la quantité qu'on en mange ; & alors il y a cela de remarquable, que ſi on les a pris dans du vin, il ſuffit pour arrêter leur effet de boire de l'eau fraîche, & que ſi on les a pris dans de l'eau, la purgation ceſſe en beuvant du vin. Si les malades les mangent en ſubſtance, (ils ſont fort ſavoureux, & approchans de nos pignons d'Eſpagne) ils ceſſent d'operer en beuvant de l'eau ou du vin.

Manière extraordinaire dont ils operent.

La racine *Guajiva* croît dans tous les ruiſſeaux & dans toutes les Rivières dans le voiſinage deſquelles il y a des plaines & des arbres. C'eſt une eſpece de *Patate* qui a les mêmes vertus que celle de *Mechoacan* ; mais elle a cela de particulier, que quatre ou cinq de ſes feüilles boüillies dans de l'eau claire, purgent auſſi efficacement que ſa racine.

Feüilles purgatives.

Ce que je dis de ſes feüilles ne paroîtra point étrange au Lecteur,

lorſqu'il ſçaura que les habitans de la *Havane* ont trouvé dans les feüilles d'un ſarment qu'ils apellent *Fraylecillo*, un des purgatifs le plus rare qu'on puiſſe imaginer. Ils en font une ſalade fort agréable au goût ; mais ils peuvent compter qu'autant de feüilles qu'ils mangent, autant de fois ils vont à la ſelle. Il faut une attention toute particulière pour arracher ces feüilles, & ceci mérite de nouveau l'attention des Phyſiciens. Si l'on arrache les feüilles de haut en bas, chaque feüille procure une évacuation, ſi on les arrache de bas en haut, autant de feüilles qu'on mange, autant de vomiſſemens qu'on eſſuye ; & ſi on les arrache les unes en montant, & les autres en deſcendant, on va également par haut & par bas. Ce que je dis ici eſt connu de tous les habitans de la *Havane*. Qui eſt-ce qui pourra comprendre les ſecrets de la Nature !

CHAPITRE XLVII.

Métairies des Indiens. Differentes espéces d'animaux & d'oiseaux qu'ils prennent dans les Champs. Dommage que les fourmis leur causent.

NOUS voici enfin arrivés dans les champs & parmi les moisſons des Indiens : ſuivons-les quelque tems , ils ſortent armés de leurs arcs & de leur carquois pour aller tuer les oiſeaux & les animaux dont ils ont beſoin pour la nourriture de leurs familles. Quelques-uns ſortent avec l'attirail des pécheurs, un roſeau à la main,au bout duquel pend un lacet , une corbeille ſur le dos , précedés d'un chien courant. La péche n'eſt pas ce qui les occupe : ils vont enlacer des cailles , & j'oſe aſſurer qu'ils en prendront aſſés pour remplir leurs corbeilles. Ces petits chiens

bâtent les champs, & font lever les cailles, dont le vol eſt fort lent & fort court; le chien les ſuit en aboyant, ce qui les épouvante ſi fort, qu'elles n'oſent plus remiſer à terre, elles vont ſe percher ſur le premier buiſſon, ou le premier arbriſſeau qui ſe preſente. Le chien continuë cependant de japer, & les cailles, fixent la vûë ſur lui avec tant d'attention, que n'apercevant pas le chaſſeur, elles ſe laiſſent enlacer une à une juſqu'à la derniere, ſans que le chien diſcontinuë d'aboyer.

Manière dont les Indiens prennēt les cailles.

Cette eſpece de chaſſe ſingulière eſt non ſeulement en uſage dans les plaines de *Caſanare*, de *Chire* & de *Tocaria*, mais encore dans celles dè *Neyva* & de *Vaguè*, ſur la Rivière de *Tercero*, entre *Buenos Ayres* & Cordouë du *Tucuman*, & dans pluſieurs autres cantons, où l'on prend les cailles au lacet ſans ſe ſervir de chien.

de Herrera (*a*) parle d'une eſpece chaſſe approchante. Il dit que

(a) Decade 1. liv. 9. Chap. 4.

Manière dont ils prennét les Perroquets.

certains Indiens voulant prendre des Perroquets, en attachent un privé au haut d'un Palmier, le ſerrant aſſés fort pour le faire crier. Le chaſſeur ſe cache ſur l'arbre & ſe couvre la tête de feüilles, pour n'être point apperçû. Les Perroquets qui ſont aux environs, accourent en foule pour ſécourir celui qui crie, & s'empreſſent tellement autour de lui, qu'ils ne s'aperçoivent pas de l'Indien, qui en enlace autant qu'il veut; il détache le Pipeau, & tous les Perroquets qui ont échapé au lacet s'envolent.

Ils prennent les Gelinotes au lacet.

Les Indiens ont chez eux une grande quantité de poules ſauvages, auxquelles ils donnent le nom de *Pollas*, parce qu'elles ſont de la même groſſeur que les poules ordinaires, quoi qu'infiniment plus ſavoureuſes. Ils leur tendent des lacs auprès des marais, où elles vont boire, & elles ne les ont pas plûtôt bequetés, qu'elles reſtent priſes. De plus, ils imitent ſi parfaitement leur chant, qu'elles accourent de

toutes parts dans l'endroit où ils les attendent; ils les tuent à coups de fléches, & quoi qu'elles s'enfuyent lorſqu'elles en voient tomber une, elles reviennent auſſi-tôt dès qu'on les appelle.

Oiſeux de diverſes eſpeces.

Enfin, il y a dans ce païs une ſi grande quantité de *Perroquets*, de *Loros*, de *Guacamayas*, d'*Oyes*, de *Cigognes*, de *Herons* & d'autres oiſeaux de toute eſpece, qu'on ne peut s'empêcher de loüer le Créateur, tant à cauſe de leur multitude, qu'à cauſe de la beauté de leur plumage. La plûpart ont une figure ſi particulière, que je ne me rappelle point d'avoir vû dans ces cantons d'oiſeau ſemblable aux nôtres, ſi ce n'eſt l'hirondelle, encore celles de l'Amérique ſont elles plus petites; elles ont la queuë faite comme des ciſeaux, qu'elles ouvrent lorſqu'elles volent, & & qu'elles ferment lorſqu'elles ſe répoſent.

Armadille ou *Cachicamo*.

Les *Armadilles* ou *Cachicàmos*, & les autres animaux terreſtres, ſont ſi abondans aux Indes, qu'il y

a peu d'indiens qui s'adonnent à la chaſſe des oiſeaux. Les Eſpagnols appellent *Armadillo* l'animal connu des Indiens ſous les noms de *Cachicamo*, d'*Atucò*, de *Che*, de *Chùcha &c.* Il eſt de la groſſeur d'un *Cochon* d'un mois, & il eſt couvert depuis les pieds juſqu'à la tête, d'une écaille dure & forte qui lui fournit une armure pareille à celle dont on ſe ſervoit autrefois à la guerre, laquelle ſe conformant à toutes les irrégularités de la ſtructure du corps, le met à couvert des inſultes des autres animaux, & n'empêche point ſon allure. Outre cette écaille, il en a une autre faite comme une mantille, laquelle eſt unie à la première par une jointure. Il s'en ſert pour garantir ſa tête, moyennant quoi toutes les parties de ſon corps ſont en ſûreté. Cette armûre lui eſt d'autant plus néceſſaire, qu'il n'a ni armes ni défenſes, il ne trouve ſa ſûreté que dans les trous qu'il creuſe dans la terre à la façon des lapins, & il en ſort pour manger du chiendent

& du foin. La femelle met bas quatre petits tous les mois, ce qui fait qu'il y en a une quantité prodigieuse. La chair de l'*Armadille* a le même goût que celle du Cochon de lait le plus délicat. Ceux qui chassent avec des chiens les prennent aisément, ces animaux les saisissant avant qu'ils ayent le tems de se fourrer dans leurs trous; mais lorsqu'ils y sont une fois, il est extrêmement dangereux d'y mettre la main pour les en tirer, à cause des couleuvres qui s'y retirent pour éviter la chaleur. Cela cause plusieurs malheurs aux Nations ambulantes des *Guajivas* & des *Chiricòas*, dont j'ai parlé, qui n'ont presque d'autre nourriture que les *Armadilles*, & il n'y a point de Capitaineries chez elles où il n'y ait quarante à cinquante manchots ou boiteux, parce que ces Peuples sont si Barbares, que s'ils viennent à être mordus à la main d'une couleuvre, en voulant prendre un *Armadille*, on la lui coupe sur le champ, & dans les

Moyen Barbare pour se garantir du vénin des couleuvres.

cas où ils ſe trouvent ſeuls, ils ſe la coupent eux-mêmes d'un coup de coutelas, parce qu'ils ne connoiſſent point d'autre remede.

On a éprouvé que la dernière articulation de la queuë de l'*Armadille*, eſt un remède efficace pour les maux d'oreilles, & il ſuffit de la mettre dedans pour faire ceſſer la douleur qu'on y reſſent.

La plûpart des *C chicamos* ſe croyent en ſûreté lorſqu'ils ont pû mettre leur tête & une partie du corps dans leurs tanières ; & en effet ils n'ont rien à craindre, ſi l'on ne ſe ſert pour les en tirer de l'expedient que je vais dire. L'Indien arrive, & ſaiſit l'animal par la queuë, qui eſt fort longue ; l'*Armadille* ouvre ſes écailles, & les ſerre ſi fort contre les parois de ſa tannière, que l'Indien lui arrache ſouvent la queuë plûtôt que de l'en faire ſortir. Dans ce cas, le chaſſeur le chatoüille avec un bâton, ou avec le bout de ſon arc, & auſſi-tôt il ſerre ſes écailles, & ſe laiſſe prendre ſans peine.

Higuanas Lézards féroces.

Il y a aussi dans tous les Païs chauds une multitude d'*Higuànas*. On appelle ainsi une espece des Lézards fort laids, dont la couleur tient le milieu entre le verd & le jaune, & qui se nourrissent de feüilles d'arbres. Ils sont amphibies, & les Indiens regardent leur chair comme un mets délicieux. Il y en a une si grande quantité sur l'*Orénoque*, & dans les Rivières qui s'y jettent, que les Indiens qui navigent dessus, en prennent quelque fois une centaine dans l'espace de demi heure, tandis que les uns prennent fond, & que les autres coupent du bois & allument du feu pour faire cuire leurs alimens. Plusieurs en achêtent, & je ne veux point m'opposer à leur goût; tout ce que je puis dire est, que je me suis souvent passé de manger, quoique j'en eusse une bonne quantité devant, parce qu'indépendamment de leur figure, qui est horrible, j'ai éprouvé qu'en leur mettant du tabac mâché dans la bouche, qu'ils ouvrent lors qu'on

leur ſerre le cou, ils meurent ſur le champ, de même que les couleuvres, ce qui me perſuade qu'ils ſont de même eſpece qu'elles.

L'*Higuana* n'eſt eſtimable que par une pierre qu'il a dans le corps, dont la plus groſſe ne peſe qu'une once, & qui eſt auſſi blanche que la chaux vive. Elle eſt un remède ſouverain pour la retention d'urine, ce qui fait qu'on la recherche avec ſoin; on la pulveriſe, & on en prend une petite quantité dans de l'eau tiéde.

Eſpece de tortuë appellée *Morrocay* ou *Icotea.*

Quelques-uns de ces Païs produiſent une grande quantité de tortuës terreſtres appellées *Icotèas*, ou *Morracoyes.* Elles ne s'approchent jamais de l'eau, & elles ſont revêtuës d'une écaille tâchetée de jaune, de rouge, de blanc & de gris. Elles ſont fort aiſées à prendre, parce que leur allure eſt fort lente. Lorſque l'ardeur du ſoleil les fatigue, elles s'amoncellent les unes ſur les autres dans les tanières qu'elles rencontrent, & ceux qui vont les chercher dans les

plaines de *Caracas*, en tirent pour l'ordinaire huit à dix charges d'une seule caverne. Il est étonnant que cet animal se multiplie si fort, vû son peu de prévoyance. Il ne cache point ses œufs comme les autres tortuës, il les pond en marchant sans s'en mettre en peine, ce qui n'empêche pas qu'il ne multiplie extraordinairement, ainsi que je viens de le dire. Ces animaux n'ont point de chaleur dans les entrailles ; j'en ai ouvert quelques uns tout vivans, & ne leur ai point trouvé de chaleur ni dans le cœur, ni dans l'estomac, ni dans aucune partie du corps, Qu'est-ce donc qui peut fomenter sa nutrition ?

Je ne puis passer sous silence le moyen dont la Providence se sert pour procurer de l'eau aux Peuples qui habitent ces vastes plaines, qui en manquent pendant six mois de l'année ; voici en quoi il consiste. On trouve de distance en distance dans les fonds où l'humidité se conserve le plus, trois ou quatre arbres entourés de ronces & de

buiſſons, qui fourniſſent une ombre agréable aux voyageurs contre l'ardeur du ſoleil, & tout auprès une mare d'eau, qui pour l'ordinaire eſt corrompuë, remplie d'inſectes, & couverte d'une mouſſe verte, où les tygres, les ſerpens & les autres animaux ſauvages viennent boire, de ſorte qu'il eſt dangereux d'en goûter. Ceux qui ignorent le ſecret dont je vais parler, & qui ſont tourmentés de la ſoif, coulent cette eau à travers d'un mouchoir, ferment les yeux, ſe bouchent le nez, & en boivent, ainſi que cela m'eſt arrivé au commencement. Pour que ceux qui viendront après moi dans ce Païs, ne ſe trouvent plus dans la même neceſſité, je vais leur découvrir une ſource qui leur fournira dequoi ſe déſalterer. On ſaura donc que dans ces petits bois dont je viens de parler, il croît une plante appellée *Bejuque*, qui ſemblable à une treille, s'entortille autour des peupliers, & s'éleve juſqu'à leur ſommet. Elle eſt de la groſſeur du

bras, & le bois en eſt ſi tendre, qu'on l'abat d'un coup de coutelas.

Cette *Bejuque* eſt remplie d'un bout à l'autre d'une eau fraîche, pure & limpide fort ſaine. Lorſqu'on a des vaiſſeaux pour la contenir, on la coupe à niveau de terre, & on les remplit; mais lorſqu'on n'a que ſon chapeau pour la recevoir, on la coupe au ſommet, & on en remplit un chapeau, on la coupe enſuite plus bas, & on en remplit un autre, & ainſi de ſuite. Cet avis ſera d'une grande utilité aux Miſſionnaires & aux autres voyageurs, & les excitera à glorifier la ſageſſe du Très-haut.

Je trouve dans l'Hiſtoire générale de l'univers de M. Salmon (*a*), que l'Etre ſuprême a procuré le même ſecours aux habitans des Philippines, faiſant naître chez eux une *Bejuque* tout-à-fait ſemblable à celle que je viens de décrire. Je reprens le fil de mon diſcours.

(*a*) Tom. 2. Cap. 8.

Osso hormiguero. Figure de cet animal.

Le meilleur morceau, sur tout pour les Indiens *Moroctes*, est l'*Osso hormiguero*, lequel est de la grosseur d'un gros barbet. Il est tout velu, il a la queuë si grande & couverte de poils si longs, que lorsqu'il la réplie sur sa tête, il a tout le corps à couvert de la pluye & de l'ardeur du soleil. Il a les pieds & les mains armées de trois ongles crochus si forts, que si le Tygre en se jettant sur lui, manque son coup, & donne le tems à l'ours de l'embrasser, celui-ci le serre si étroitement avec ses bras, & lui enfonce ses griffes si avant dans le corps, qu'ils restent tous deux sur la place. Je trouvai sur un Rocher de l'*Orénoque* appellé *Marimaròta* un Ours de moyenne grosseur accroché avec un Aîgle, tous deux morts & desséchés par l'ardeur du soleil. Voyageant une autre fois en assez bonne compagnie, nous rencontrâmes un de ces Ours. Nous avions avec nous huit à dix chiens qui l'attaquerent avec beaucoup de courage; mais l'Ours

ne s'en mit point en peine, il s'aſſit, & étendant ſes bras en croix, il fit face à tous, ſans que pas un oſât lui toucher aucun poil du corps. La tête & la gueule ſont ce que cet animal a de plus étrange; ſa tête, qui n'eſt pas fort groſſe, eſt armée d'une trompe longue de demie aune, ou de trois quarts d'aune, lorſque l'Ours eſt grand, à l'extrêmité de laquelle il y a un trou rond, dans lequel on ne ſauroit fourrer le bout du petit doigt. Comment vît-il donc, & dequoi ſe nourrit-il? Il parcourt les fourmillières les unes après les autres, & ſe plaçant vis-à-vis du trou par où les fourmis entrent & ſortent, il y fourre ſa langue, qu'il tient cachée dans ſa trompe, & qui eſt de même longueur; les fourmis s'irritent, lui mordent la langue & & s'y attachent, & lorſque l'Ours ſent qu'elle eſt ſuffiſamment couverte d'inſectes, il la retire, & la reſſort auſſi nette qu'auparavant, continuant ce manége juſqu'à ce qu'il ſoit parfaitement raſſaſié,

Cet ours vît de fourmis.

& voilà ce qui lui a fait donner le nom d'*Osso hormiguero*. Il est étonnant de voir combien cet animal s'engraisse avec une nourriture aussi foible.

Récolte de fourmis que font les Indiens.

On ne sera point surpris que l'Ours s'engraisse de fourmis, lorsqu'on saura que les Indiens en font leur nourriture; toute la difference qu'il y a entr'eux & cet animal est, que celui-ci les mange avant qu'elles ayent des aîles, au lieu que les Indiens ne s'en repaissent qu'après que les aîles leur sont venuës. Dès les premieres pluyes qui tombent dans le mois d'Avril & de Mai, après quatre ou six mois de sécheresse, on voit paroître une multitude prodigieuse de fourmis aîlées, qui après avoir pris leur vol, retombent aussi-tôt à terre par leur propre poids, sans pouvoir s'élever une seconde fois. Elles sont d'une grosseur extraordinaire, de sorte qu'avant que d'avoir des aîles, & tandis qu'elles s'occupent à fourrager, elles sont assés fortes pour emporter un grain de

Maiz, ſans que ce fardeau rallentiſſe leur allure. Elles ſont un peu plus groſſes lorſque les aîles leur ſont venuës, & de la ceinture en bas, elles ne compoſent qu'un peloton de graiſſe. Les Indiens les coupent en deux, & lorſqu'ils en ont amaſſé une quantité ſuffiſante, ils les font frire dans la poële, où elles ſe cuiſent dans leur propre graiſſe. Ceux qui en ont mangé, m'ont aſſuré qu'elles ne le cedent point à la meilleure friture. Je n'ai voulu ni les croire ni m'en aſſurer par moi-même, mais c'eſt par là que les Indiens ſe vangent des dommages qu'elles leur cauſent durant toute l'année. Elles ſortent la nuit de leurs fourmillières, elles ſe jettent ſur le *Maiz*, pendant qu'il eſt encore en herbe, en emportent les feüilles, & le *Maiz* périt. D'autres fois elles ſe jettent ſur la *Yuca*, la dépoüillent de ſes feüilles, & les Indiens n'ont plus de récolte à eſperer ; car leurs dents ſont ſi vénimeuſes, qu'elles font périr toutes les plantes qu'elles

Fricaſſée de fourmis.

Dõmages que ces fourmis cauſent.

Elles détruisent les Cacaotiers.

touchent, sans en excepter les Orangers & les Cacaotiers, sans que les Indiens puissent les détruire ni par l'eau, ni par le feu; il est vrai qu'ils en font périr un grand nombre, mais comme il y en a une multitude immense, ils ont toûjours dequoi s'occuper, & il reste assez de fourmis pour leur causer du dommage. Avant de passer outre, je suis bien aise de dire un mot des fourmis du *Palo-Santo*, qui infestent les Païs chauds, qui sont éloignés des Bruyères negées.

Autres fourmis insuportables.

Palo, Santo.

Sa beau-

Le *Palo-Santo* croît dans les terreins innondés, soit bois, soit forêt, aussi bien que dans les champs. Peut-être lui a-t'on donné ce nom, à cause que nourrissant une multitude de fourmis vénimeuses dans l'intérieur de son tronc, il n'en reçoit aucun dommage, & tire même vanité de ce qu'elles lui rongent continuellement le cœur; car il n'y a point d'arbre qui l'égale pour la beauté. Son tronc est droit & fort haut, il est extrêmement

touffu, & couronné d'une infinité de fleurs, qui forment autant de bouquets qu'il pousse de jets. Malgré tant d'avantages, il nourrit dans son sein de petites fourmis rougeâtres, dont la morsure cause une cuisson ardente pour tout le jour. S'il arrive, ce qui n'est pas rare, que huit ou dix de ces fourmis piquent un voyageur, outre la cuisson dont je viens de parler, elles lui causent une fiévre de vingt-quatre heures, & cet accident est assez ordinaire aux étrangers, qui ne sachant point ce que ces arbres cachent, s'asseyent au pied pour jouir de leur ombre, ou qui voulant en couper une branche, s'élançent pour la saisir, ou grimpent le long du tronc. Il n'en faut même pas tant, & il suffit pour ressentir ce fleau, de toucher en passant quelque branche de cet arbre, ou avec le chapeau, ou avec le bout de l'habit, on ne tarde pas à sentir la morsure des fourmis qui s'y sont attachées. Ce qui me fait croire que ces insectes ne vivent

Fourmis qu'il nourrit dans son sein.

Leur malignité.

que du ſuc du *Palo-Santo*, eſt, qu'elles ne s'en éloignent point pour chercher à manger, comme les autres fourmis ; ou ſi elles en ſortent, elles ne s'en écartent que de trois ou quatre pas tout au plus ; leurs pieds ont une telle malignité, qu'il ne croît pas une herbe dans l'endroit où elles marchent, & cette circonſtance qui eſt un avis pour ceux qui en connoiſſent la cauſe, devient un piége pour le voyageur qui l'ignore.

Irabubos leur figure.

On peut mettre l'*Irabubo* au nombre des animaux rares que les Indiens rencontrent & tuent pour leur ſervir de nourriture. Cet animal eſt de la groſſeur d'une Brébis, mais il a le groüin & le foye d'un cochon, & ſa chair a le même goût. Il eſt amphibie, & ſe trouve auſſi bien ſur la terre que dans l'eau. Il y en a beaucoup dans le Païs, & ils détruiſent les ſemailles, ce qui oblige les Indiens à leur donner la chaſſe.

Fara, ou *Ravale*.

Les Indiens donnent auſſi la chaſſe aux *Faras*, qu'ils appellent

Ravales, non point pour les manger ; leur chair ayant une odeur dégoûtante, mais parce qu'ils détruiſent les *Platanes*, les *Papayes* & les autres fruits qu'ils cultivent. Cet animal ne ſort que la nuit, & on le trouve difficilement le jour. Sa femelle a la peau de l'eſtomac double, & celle de déhors eſt fenduë par le milieu d'un bout à l'autre, de ſorte qu'elle a de chaque côté une poche, dans laquelle elle éleve & tient ſes quatre petits juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de marcher & de chercher leur nourriture ; ce qui eſt une choſe tout-à-fait admirable.

Loups & chiens d'eau. appellés *Guachi*.

On trouve ſur l'*Arauca*, l'*Apure*, le *Buya*, le *Cravo* & ſur d'autres Rivières qui ſe jettent dans l'*Orénoque*, une grande quantité de loups ou de chiens d'eau de la groſſeur d'un chien couchant. Il y a auſſi des *Loutres* ; mais leur poil eſt beaucoup moins fin que celui du loup ou du chien d'eau que les Indiens appellent *Guachi*. Cet animal nage avec beaucoup de le-

Leur figure.

gereté, & se nourrit de poisson; il est amphibie, mais il vient chercher sa nourriture sur terre. Il creuse des fosses sur le rivage, dans lesquelles la femelle met bas ses petits, & les nourrit de son lait. Ils ne creusent point ces fosses à l'écart, mais dans les endroits où ils vivent en commun & où ils viennent se divertir. J'ai vû & examiné avec soin leurs tanières, & l'on ne sauroit rien voir de plus propre; ils ne laissent pas la moindre herbe aux environs; ils amoncellent à l'écart les arêtes des poissons qu'ils mangent, & à force de folâtrer, & d'aller & venir, ils pratiquent des chemins très propres & très commodes.

Ils jouët & badinent entr'eux comme les chiens.

Mapurito, ou *Masutiliqui.*

Je finirai ce Chapitre par la description d'un petit animal, le plus beau, & en même tems le plus détestable qu'on ait encore vû. Les blancs de l'Amérique l'appellent *Mapurita*, & les Indiens *Masutiliqui*. Il ressemble à ces petits chiens laids que les Dames élevent; il a le corps tout tâcheté de blanc & de

Sa figure.

de noir, sa queuë est proportionnée à sa grosseur, & garnie d'un très beau poil. Il est vif, méchant & hardi, & ne craint aucun animal pour grand & féroce qu'il soit, se fiant sur ses armes, dont j'ai éprouvé l'effet au point de perdre le jugement & d'être suffoqué. Lorsque le *Maparito* voit venir à lui un homme, un tygre, ou tel autre animal que ce puisse être, il l'attend de pied ferme, & lorsqu'il voit son ennemi à une portée convenable, il lui tourne le dos, & lui lâche un vent si empesté, qu'il l'étourdit, & le met pendant long-tems hors d'état de le suivre; après quoi il continuë son chemin, bien assuré qu'on ne le poursuivra point. Les Indiens le tuent de loin à coups de flèches, ils l'ouvrent, faisant attention de ne point lui déchirer les intestins, & mangent sa chair, qui est aussi bonne que celle du lapin. Ils se parent de sa peau, qui est belle, douce au toucher, & sans aucune mauvaise odeur. Laissons ces ani-

Manière dont il se défend.

maux, & retournons chez nos Indiens; ils nous fourniront dequoi rire & dequoi pleurer.

CHAPITRE XLVIII.

Impression que font sur ces Peuples les Eclipses de Lune. Trouble dans lequel elles les jettent.

CES Nations regardent les éclipses de Lune comme un très grand malheur, & comme elles en ignorent la cause, il n'en arrive jamais qu'elle ne les jette dans l'abbatement & dans l'effroi. Les uns se persuadent que la Lune est à l'agonie, & qu'elle est prête de mourir; d'autres croient qu'elle est irritée contre eux, & qu'elle se retire pour ne les plus éclairer, & tous employent les moyens qu'ils jugent nécessaires, pour l'obliger à se montrer de nouveau, & ont recours à mille extravagances. Je ne

doute point que les éclipſes de ſoleil ne faſſent la même impreſſion ſur eux : mais comme je ne me ſuis point trouvé parmi les Indiens, lorſqu'il en eſt arrivé, & que je n'ai pû par conſequent être témoin de leurs folies, je me contenterai d'apprendre au Lecteur ce dont j'ai été témoin dans pluſieurs occaſions, ſans lui cacher la frayeur que j'ai éprouvée.

Conduite que tiennent les *Atabacas* & les *Lolacas*, lorſqu'il arrive une éclipſe de Lune.

Je me trouvai chez les Indiens *Lolacas* & *Atabaças*, & j'ignorois encore leurs coûtumes, lorſque j'entendis vers les dix heures du ſoir des cris & des gémiſſemens ſi étranges, que je crûs que ces deux Nations en étoient venuës aux priſes. Je ſortis de chez moi tout effrayé, je trouvai les hommes qui crioient d'un côté, tandis que les femmes couroient de l'autre toutes éplorées, tenant chacune un tiſon à la main, qu'elles alloient cacher dans la terre ou dans le ſable. Quel bruit eſt-ce que j'entends, demandai-je au Capitaine. Ne vois-tu pas, me dit-il, que la

Affliction des femmes.

Lune va mourir ? *Et les femmes où vont-elles* ? Elles vont, répliqua-t'il, enterrer leurs tisons, parce que la Lune venant à mourir, tout le feu meurt aussi, à l'exception de celui qu'on a eu soin de dérober à sa vûë. Et quand, lui dis-je, as-tu vû mourir la Lune, & le feu avec elle ? Nous ne les avons vû mourir ni l'un ni l'autre, me répondit-il, mais nos ancêtres nous l'ont dit, & sans doute qu'ils le savoient. Sur ces entrefaites le Peuple s'étant assemblé, je leur demandai s'ils avoient trouvé du feu dans les tisons qu'ils cachoient ? Et comme ils m'eurent répondu que non, c'est donc à tort leur, dis-je, que vous l'enterrés, puisqu'il s'étouffe dans la terre & dans le sable. „ Non Pere, me dirent-ils, „ la Lune se nourrit & s'alimente de „ nos larmes, & de-là vient que le „ feu que nous cachons s'éteint ; „ mais si la Lune venoit à mourir, „ ce feu caché resteroit en vie. "

Voilà jusqu'où ces Peuples portent l'extravagance, & il n'y a rien

de plus difficile que de vouloir déraciner une erreur qu'ils ont ſuivie de pere en fils. Cependant je fis apporter un miroir, une chandelle allumée & un orange, & appellant les principaux, je leur expliquai dans les termes les plus groſſiers que je pûs trouver, que le défaut de lumière dans la Lune ne venoit d'aucune maladie, puiſqu'elle n'eſt point un Etre animé, qu'elle ne recevoit ſa lumière que du ſoleil, qui l'éclaire plus ou moins ſelon l'aſpect où il ſe trouve à l'égard de cet aſtre, & que le globe terreſtre venant à ſe rencontrer entre le Soleil & la Lune, celle-ci ne reçoit plus de lumière, lorſque l'éclipſe eſt totale, on n'en reçoit que fort peu, ſi elle n'eſt que partielle. Pour les en convaincre, je plaçai mon orange entre la lumière & le miroir, quelques-uns comprirent ma démonſtration, & frappant des mains ſur leurs cuiſſes, ils furent expliquer à leurs gens la cauſe de l'éclipſe, ce qui eut un ſi bon ſuccès, qu'on

Ils comprennent à leur façon la cauſe de l'éclipſe.

n'entendit plus dans la ſuite ni pleurs ni gémiſſemens lors qu'il en arriva de nouvelles.

Les Gentils ſe plaiſent beaucoup à entendre parler de Géographie & d'Aſtronomie.

On ne ſauroit croire le plaiſir que ces Peuples ont lorſqu'on leur parle du mouvement du Soleil, de la Lune & des Etoiles, de l'étenduë de la terre & de la mer, & des Peuples qui les habitent. Comme ils ſont dans une ignorance groſſiere de toutes ces choſes, & qu'ils ne connoiſſent d'autre païs ni d'autres hommes que ceux qui les entourent, ils ſont bien aiſes d'apprendre ce qu'ils n'avoient jamais imaginé; & comme ces entretiens ſur les créatures, conduiſent inſenſiblement au Créateur, on tâche inſenſiblement de le leur faire connoître, & c'eſt-là un des meilleurs moyens dont les Miſſionnaires ſe ſervent pour captiver l'attention de ces Barbares.

Ce qui les ſurprend le plus eſt que le Miſſionnaire

Il faut auſſi que le Miſſionnaire les entretienne fort au long du voyage qu'il a fait d'Europe en Amérique pour leur enſeigner le chemin du Ciel. Comme ils aiment

extrêmement leur païs, & qu'ils ressemblent en cela aux bêtes, qui ont peine à quitter les pâturages où elles sont accoûtumées, ils sont fort surpris qu'un Missionnaire, dans la seule vûë de les instruire & de prendre soin d'eux, ait quitté sa patrie & ses parens, & soit venu les chercher si loin, Je n'avance rien dont je n'aye de bonnes preuves, car m'étant trouvé dans des circonstances où des Peuples nouvellement sortis des bois vouloient y retourner, soit par l'instigation du démon, soit par le conseil de leurs anciens, & m'étant mis à écoûter leurs conversations, sans qu'ils me vissent, je leur ai souvent oüi tenir le discours que voici : „ Comment pourrions-nous laisser „ le Pere, tandis qu'il a abandonné ses parens pour nôtre bien ; „ & qu'y a-t'il d'étonnant que nous „ nous éloignions de quelques lieuës „ de nôtre païs, lorsqu'il s'est si „ fort éloigné du sien pour l'amour de nous ? J'ai éprouvé que „ ces raisons font effet sur eux &

quitte son païs pour leur faire du bien.

„ produiſent de trés bons effets.

Occupation des *Salivas* durant une écliple de Lune.

Les *Salivas* ſupportent encore plus impatiemment l'écliple de Lune que les *Atabàcas*, & donnent des marques d'une plus grande affliction. Je crûs en 1735 ſur les neuf heures du ſoir que les *Caribes* nous avoient attaqués ſelon leur coûtume, tant ils faiſoient du bruit avec leurs tambours & leurs armes. Je ſortis & trouvai mes Indiens rangés à la file, qui preſentoient leurs armes à la Lune, lui offrant de la deffendre, & la priant de ne point ſe retirer. Les jeunes gens depuis l'âge de quinze ans juſqu'à vingt, étoient rangés à part ſur deux files, & des vieillards les foüettoient tour à tour avec des courroyes ; d'un autre côté les femmes toutes éplorées, regrettoient le départ prochain de la Lune. Il me fut impoſſible de les conſoler, mais ils apprirent avec plaiſir que la Lune ne les quitteroit point pour cette fois, & qu'ils la reverroient avant une heure & demie auſſi pleine & auſſi contente

qu'auparavant. La chose arriva comme je la leur avois prédite, & ils furent extrêmement contens. Je n'ai jamais pû découvrir l'idée de cette Nation, j'ai compris seulement qu'elle suppose que la Lune a des ennemis, dont la vûë l'oblige à se retirer pour aller éclairer d'autres Peuples. De-là naît leur chagrin, & les offres qu'ils lui font de combattre pour elle, & les priéres qu'ils lui font de ne point s'en aller.

Cette même opinion a cours parmi les Gentils des Philippines, à quelque difference près. (*a*) Ils croyent fermement que le Soleil & la Lune ne s'éclipsent que pour éviter un furieux Dragon qui cherche à les avaler, & sans se mettre en peine d'où ce furieux animal peut être venu, ils s'affligent de l'absence de ces astres; mais dans l'impossibilité où ils sont de secourir leurs bienfaiteurs, ils frappent continuellement sur leurs tambours

(*a*) M. Salmon. Tom. 2.

& ſur leurs caiſſes, pour étourdir le Dragon, & lorſque l'aſtre reparoît, ils celebrent la victoire qu'ils croient avoir remportée ſur lui.

Simplicité des Indiens *Guayanos.*

Les Indiens *Guayanos* me paroiſſent encore plus ſots & plus ſimples que ceux dont je viens de parler. Dès qu'il ſurvient une éclipſe de Lune, ils prennent les outils dont ils ſe ſervent pour cultiver leurs champs, & commencent à défricher le terrein de toutes leurs forces, proteſtant tous enſemble à haute voix,,, que la Lune ,, a raiſon de ſe fâcher contr'eux, ,, & de vouloir les abandonner, ,, puiſqu'ils ont oublié de lui deſ- ,, tiner un champ, comme ils y ,, étoient obligés; ils la prient de ,, ne les point abandonner, puiſ- ,, qu'ils lui en preparent un pour ,, y ſémer du *Maiz*, de la *Yuca*, ,, des *Platanes*, &c. Telle eſt la prière dont ils accompagnent leur travail tant que l'éclipſe dure, mais la Lune n'a pas plûtôt répris ſa lumière, qu'ils retournent chez

eux, témoignant la joye qu'ils ont de ce qu'elle ne s'eſt point retirée. Ils abandonnent leur travail, & ne ſongent plus à ſémer le champ de la Lune, juſqu'à ce qu'il ſurvienne une nouvelle éclipſe, ils le recommencent alors tout de nouveau, mais il eſt auſſi infructueux qu'auparavant.

Folies des *Otomacos* durant l'éclipſe.

Les Indiennes *Otomacas* montrent plus de prudence que leurs maris durant les éclipſes de Lune. Ceux-ci prennent tout d'un coup leurs armes, ils courent tous éperdus, ils pouſſent des cris horribles, & frapant leurs fléches contre leurs arcs, pour marquer leur indignation, ils prient la Lune de ne point mourir; mais voyant que tous leurs efforts ſont inutiles, & qu'elle perd peu à peu ſa lumière, ils rentrent dans leurs maiſons, & grondent leurs femmes de ce qu'elles ſe montrent inſenſibles à la maladie de la Lune; mais comme elles font ſemblant de ne pas les oüir, & qu'elles ne leur diſent mot, leurs maris changent de ſtile, & commen-

cent à les supplier de pleurer & de crier pour que la Lune reprenne des forces, & ne se laisse point mourir. Leurs priéres ne sont pas plus d'effet que leurs menaces, & les *Otomacos* en viennent aux présens, qui vainquent l'infléxibilité de leurs épouses. Elles prennent leurs plus beaux Bijoux, & offrent à la Lune, les unes des bracellets de verre, les autres des colliers de dents de singes, & autres présens semblables ; elles sortent ensuite pour saluer la Lune, & lui adressent d'une voix plaintive un grand nombre de priéres ; & comme cette cérémonie commence dans le tems que la Lune reprend sa lumière, & qu'elle reparoît dans tout son éclat avant que leurs priéres soient achevées, les *Otomacos* font mille remercimens à leurs femmes de ce qu'elles ont touché la Lune par leurs cris lamentables, & l'ont obligée à ne point se laisser mourir. Tels sont les effets de l'ignorance de ces peuples, en cela semblables aux Mores, lesquels durant les éclip-

Les *Otomacos* payent enfin leurs femmes pour les obliger à pleurer.

ſes de Lune, s'affligent, pleurent, s'arrachent les cheveux, & entrent enfin en fureur, dans la fauſſe perſuaſion où ils ſont que la Lune eſt irritée contre eux, ou malade. Tels ſont les excès auxquels les hommes ſe portent lorſqu'ils ne ſont point éclairés ni par la Réligion, ni par les ſciences, & c'eſt faute de cette lumière divine que les Aſtronomes de la Chine, quoi qu'extrêmement verſés dans la connoiſſance des aſtres, ſont à cet égard dans la même erreur que les Mores; & les Peuples barbares de l'*Orénoque*. Ecoutons là-deſſus le Pere Nicolas Trigaut Jeſuite, Miſſionnaire & ancien Hiſtorien de l'empire de la Chine.

„ L'emploi des Aſtronomes de „ *Pequin* eſt d'annoncer dans tout „ l'empire les éclipſes de Soleil & „ & de Lune qui doivent arriver. „ Ils publient un Edit qui enjoint à „ tous les Mandarins & à tous les „ Prêtres des Idoles, qui ſont inſ„ truits de leurs fonctions, de „ s'aſſembler dans un lieu marqué, „ pour donner du ſecours à la

„ Planette qui ſe trouve dans la
„ triſteſſe & dans l'affliction , ce
„ qu'ils font , ſelon eux , en ſon-
„ nant les cloches un certain nom-
„ bre de fois , & s'agénoüillant
„ pendant tout le tems que l'éclipſe
„ dure. Ils craignent , à ce qu'on
„ dit qu'un ſerpent ne l'engloutiſſe.
Voilà ce que rapporte l'Auteur que
je viens de citer.

Il eſt vrai que depuis que l'Evangile fait des progrès dans ce vaſte Empire , ils ſont beaucoup plus éclairés ſur tout ce qui concerne le cours des Planetes , ou le mouvement des aſtres , & qu'ils ſont moins frappés des Phénomènes qui arrivent.

Les Indiens cõnoiſſent outre le Soleil & la Lune, quelques autres Aſtres.

Le Lecteur ſera peut-être bien aiſe de ſçavoir ſi ces barbares connoiſſent d'autres Aſtres & d'autres Planettes que le Soleil & la Lune , & s'ils ont quelque règle pour compter les mois & les années. Il ſçaura donc qu'ils connoiſſent les *Pleïades* , que les uns appellent *Vcaſu* , & d'autres *Cacaſau* , ſelon la proprieté de leur langue. C'eſt

par elles qu'ils reglent le cours de l'année, je veux dire qu'ils commencent leur année dès l'instant que ces étoiles se montrent à l'Orient après le coucher du Soleil, & c'est alors que se font chez eux les payemens. Par exemple, *Edasu, Ucasu farrusacajù*, c'est-à-dire, aux chevrettes prochaines, ou dans un an, je te payerai. Ils reglent leurs mois sur les Lunaisons, par exemple, *Alaquiri boteysida farrusamay*, nous reviendrons après deux Lunes. Ils n'ont point de semaines, ni des noms pour distinguer les jours, mais ils ont suppléé à ce deffaut par leur industrie : par exemple, un mari fait un voyage de vingt-cinq jours, & fait un billet qu'il doit payer à la fin de ce terme ; il donne un cordon à sa femme qui contient autant de nœuds qu'il doit rester de jours en route ; le débiteur donne un pareil cordon à son créancier, & en garde un pour lui ; le matin venu, la première chose qu'ils font, est de denoüer un nœud de ces cordons, & pas un

Plusieurs Nations reglent leur année sur le cours des *Pleïades*.

Elles reglent leurs mois sur les Lunaisons, & leur donnent le nom de Lune.

Moyens qu'ils ont imaginé pour compter les jours.

n'y manque, & lorſqu'ils défont le dernier, ils ſçavent que le terme eſt échû, & courent remplir leur engagement, & ceux qui ne ſont pas en état de payer, alleguent leur excuſe, on noüe un nouveau cordon, & on prend du délai.

Ils ont des nombres pour compter jusqu'à cinq.

Nonobſtant ce que je viens de dire, preſque tous ces Peuples comptent juſqu'à cinq & ont des nombres pour cet effet, & lorſqu'ils ſont arrivés à cinq, ils continuent diſant: *cinq & une*, *cinq & deux*, &c. & au lieu de dix, ils diſent *deux cinq*, de quinze, *trois cinq*, & à vingt *quatre cinq*, accompagnant toûjours les nombres qu'ils nomment d'un nombre de doigts correſpondant, tantôt d'une main, tantôt de deux, quelque fois d'un pied, quelque fois de tous les deux enſemble. Il eſt bon de remarquer que leurs nombres répondent au nombre des doigts d'une perſonne, & rien de plus; par exemple, dans la Langue Achagua *Abacaje*, eſt cinq, & veut dire les doigts d'une main:

Moyen dont ils ſe ſervét pour compter juſqu'à mille, deux mille, &c.

Iucha macaje, *est dix*, c'est-à-dire, les doigts des deux mains : *Abacaytacay*, signifie vingt, c'est-à-dire, les doigts des mains & des pieds : *Iuchà matacacay*, *est quarante*, c'est-à-dire, les doigts de deux hommes, & c'est ainsi qu'ils comptent jusqu'à deux mille, six mille, & dix mille doigts dans un jargon, qu'on vient à bout d'entendre à force de travail.

CHAPITRE XLIX.

Usages des Indiens par rapport à leurs Mariages, à la Polygamie, & au Divorce.

COMME chaque Nation suit ses traditions, elle a aussi ses usages particuliers par rapport aux Mariages qu'elle contracte. J'ai décrit fort au long dans le dixiéme Chapitre la multitude des cérémonies que les Indiens *Guayquiries* pratiquoient dans leurs Mariages

avant qu'ils eussent embrassé le Christianisme, & j'ai remarqué qu'elles me paroissoient d'autant plus singulières, que les Barbares n'ont pas coûtume d'en employer beaucoup en pareil cas. J'entrerois dans un trop grand détail, si je voulois rapporter toutes celles que j'ai remarquées ; j'en indiquerai seulement quelques unes qui suffiront pour faire juger des autres, & qui feront connoître jusqu'où peut aller la folie des hommes qui ne sont point éclairés des lumières de la foi.

Si le nouveau marié manque de payer aux parens de sa future ce qu'il leur a promis, le mariage n'a point lieu.

Plusieurs de ces Nations s'accordent en un point, & les autres, quoi qu'elles paroissent s'en éloigner, agissent conformément à la persuasion où elles sont qu'elles peuvent vendre leurs filles, & que le fiancé doit les payer à leurs parens, pour les dédommager des soins qu'ils ont pris de les élever, & pour reconnoitre ceux qu'elles prendront de leurs maris lorsqu'elles seront en leur puissance.

Cette opinion, que suivit La-

ban, lorſqu'il fit travailler Jacob avant de lui accorder ſes deux filles Lia & Rachel, eſt auſſi celle que ſuivent la plûpart des Peuples Gentils dont je vais parler; mais comme ils n'ont pas l'ame fort élevée, & que leurs facultez ſont fort modiques, les parens de l'épouſe ſe contentent pour l'ordinaire de choſes de bas prix. Les filles ne ſont pas à ſi bon marché à la Chine, où le bas Peuple achete à beau deniers comptans celle qu'il veut épouſer; & quoique la Nobleſſe ne ſuive pas cet uſage, elle en a un autre infiniment plus couteux, parce qu'avant de ſe marier, elle envoye à la fiancée une groſſe ſomme pour en achêter les bijoux & les choſes qui lui font plaiſir. (*a*) Les Européens ne doivent pas trouver cette coûtume étrange, comme ſi elle montroit l'interêt & l'avarice des parens, plûtôt que leur amour

(*a*) P. Trigault. Hiſtoire de la Chine, Liv. 1. Chap. 7. & M. Salmon Hiſtoire de la Chine, Liv. 1. Chap. 9.

pour leurs filles ; car les Chinois & les Américains peuvent nous accuser à leur tour de chercher une femme, bien moins par amour & & par inclination, qu'en vûë de la dot qu'elle nous apporte. Ils peuvent encore regarder cette dot, qui est un effet de la liberalité des peres ; & une preuve de leur amour pour leurs filles, d'un autre œil que nous, & l'interprêter en mauvaise part, en disant que les Peres de famille Européens, pour se débarrasser de leurs filles, qui leur sont à charge, donnent une grosse somme à ceux qui veulent les prendre pour femmes ; de sorte que si ces coûtumes choquent les Européens, les nôtres choquent à leur tour les Chinois & les Indiens, & ceci pourroit fournir le sujet de cette Dissertation politique, sçavoir : „ Quels „ sont les parens qui témoignent le „ plus d'amour à leurs filles, ceux „ qui les vendent pour que leurs „ maris ayent de l'estime pour elles ; „ ou ceux qui les dotent pour que „ leurs maris les mettent à prix ?

Il y a quelques unes de ces Nations où aussi-tôt qu'il naît un enfant mâle, on attend & l'on épie la première fille qui vient au monde, & aussi-tôt on la demande à ses parens, alleguant pour raison qu'étant nez en même tems, ils doivent vivre ensemble, & le mariage est arrêté dès ce jour-là même. A mesure que le garçon croît, & qu'il commence à faire usage de l'arc & de la fléche, il porte à la fille tout ce qu'il peut attraper, soit poisson, fruit ou gibier, & c'est-là un tribut qu'il lui paye jusqu'à ce qu'on la lui donne pour femme. Il y a d'autres Nations où on ne la lui donne qu'après qu'il l'a meritée par quelque action. On éxige de lui premiérement qu'il tuë un Sanglier lui-même, & qu'il le porte à la maison de son beau Pere, pour lui prouver qu'il est un homme fait. En second lieu, il doit avant de se marier ensemencer pour son usage un champ pareil à celui qu'ensemencent les hommes mariés, afin qu'on voïe qu'il est en état d'entre-

Quelques Indiens marient leurs filles du moment qu'elles naissent.

Ce qu'on éxige du nouveau marié chez quelques Indiens.

tenir ſa famille. L'épreuve eſt encore plus forte chez d'autres Nations, car outre le champ qu'il doit preparer, & la maiſon qu'il doit bâtir pour y demeurer, il doit labourer & défricher le champ de ſon beau Pere, & lui bâtir une maiſon neuve, en cas que celle qu'il habite ne ſoit plus logeable. Si la maiſon du Beau-Pere eſt encore bonne, à la place du travail auquel il étoit obligé pour lui en bâtir une, il eſt tenu d'enſémencer ſon champ pour l'année ſuivante.

Chez quelques Nations le mariage paſſe pour un Contrat d'achât & de vente.

Quelques autres Nations ne font pas tant de façon, elles regardent le mariage ſur le pied d'un Contract, on y ſtipule ce qu'on doit donner pour l'achât de la mariée, & le marché conclu, on donne la ſomme dont on eſt convenu, & ſi l'Indien a l'âge competant, il emmene ſa femme, ſinon il eſt obligé dès ce moment de lui fournir dequoi vivre. Lorſque celui qui demande la fille, a déja une ou pluſieurs femmes, les parens font difficulté

de la lui donner ; & ce n'eſt qu'à force d'augmenter la paye que le marché ſe conclut.

Il n'en eſt pas de même des veuves qui ſont en âge d'être mariées ; car à l'exception des *Caribes*, chez qui le fils aîné du défunt les prend pour femmes, & des *Otomacos* chez leſquels les Capitaines donnent la veuve à un jeune homme, chez les autres Nations les parens de la veuve n'interviennent point au ſecond mariage, & elle choiſit le mari qui lui plaît.

Autres ſortes de mariage.

Ce n'eſt que chez les *Betoyes* & dans leurs differentes Capitaineries que j'ai vû prononcer des paroles dans le tems des épouſailles. Le pere de la fille demandoit au nouveau marié : *Fajincſa dù* ? *Auras tu ſoin d'elle* ? Et le jeune homme répondoit : *Mamiſarrine ſà dù*. *J'en aurai tout le ſoin poſſible.* Ces Peuples n'uſent d'aucun Contrat, ce qui n'empêche pas que le mariage n'ait lieu ſelon leur façon de penſer, mais, comme je le dirai tantôt, ces ſortes de Contrats n'ont

pas beaucoup de validité, de quelque nature qu'ils puissent être, soit exprès ou tacites. On peut voir là-dessus Herrera (*a*) & le Pere Trigault (*b*) dans son Histoire de la Chine, lequel parle des mariages des Chinois en ces termes : *Les Peres des parties dressent eux-mêmes le Contrat, & ne demandent point le consentement de leurs enfans*, ce qui n'empêche pas que ceux-ci ne leur obéissent aveuglement.

Je ne doute point qu'une pareille obéissance dans des filles Payennes n'excite le courroux de nos Dames, dont les filles, quoi-qu'élevées dans le sein de la véritable Réligion, se marient à leur gré & contre la volonté de leurs parens par la seule entremise d'un Prêtre. Je ne désaprouve point leur courroux, mais je les prie de se fâcher, non point contre leurs filles, qui ont commis une pareille ingratitude,

(*a*) Decad. 6. Liv. 5. Cap. 6.

(*b*) *Ubi suprà*. Lib. 1. Cap. 7. Salmon. Cap. 9. Hist. de la Chine.

mais

mais contre elles-mêmes, puiſque c'eſt-là le fruit de l'éducation qu'elles leur ont donnée, du peu de ſoin qu'elles en ont pris, & de la liberté qu'elles leur ont laiſſée. Une fille n'a pas beſoin de tant de promenades pour être ſéduite, Dina le fut la premiére fois qu'elle ſortit.

La pluralité des femmes n'a pas lieu chez les Indiens.

La Polygamie eſt ſi fort établie de pere en fils chez les Indiens, qu'ils ne ſe mettent pas en peine de ſavoir ſi elle eſt permiſe ou non; mais généralement parlant, il y en a peu qui ayent pluſieurs femmes, moins faute de volonté, que parce qu'ils n'en trouvent point; ou, au cas qu'ils en trouvent, parce qu'ils n'ont pas le moyen de payer ce que les peres demandent, ou parce qu'ils ne veulent pas s'obliger à payer la penſion dont j'ai parlé ci-deſſus. Les Caciques, les Capitaines, quelques Indiens diſtingués par leur courage, leur adreſſe & leur éloquence, leurs *Curanderos*, Médecins ou *Piaches* ſont les ſeuls qui par leur autorité, par leur

valeur, ou par leurs ruſes viennent à bout d'avoir deux ou trois femmes ; il y a même quelques Chefs qui en ont huit, & même plus, dont ils ſont redevables à leur train.

Ils cherchent plûtôt les femmes par interêt que par libertinage.

Cependant lors qu'on fait attention à la choſe, on apperçoit clairement qu'en prenant un ſi grand nombre de femmes, ils ſont bien plus guidés par l'interêt & par l'orguëil, que par le libertinage. On comprend bien que ces femmes ne peuvent vivre en bonne intelligence entr'elles, auſſi ne vivent-elles pas dans la même maiſon, elles ont chacune un logement à part, où elles vivent avec leurs enfans, & où elles font leur ordinaire, ſans avoir aucune communication les unes avec les autres. Le poiſſon que le mari prend lui-même, ou par l'entremiſe de ſes domeſtiques & de ſes Vaſſaux, ſe répartit entr'elles à proportion des enfans qu'elles ont ; & lorſque l'heure du répas eſt venuë, on lui étend une nate à terre, c'eſt-là leur table, cha-

Maniere dont ces femmes vivent entr'elles.

cune de ſes femmes lui met devant un plat de viande, une tourte de *Gaſſave*, ou un *Caizù* de Maiz, après quoi elle ſe retire ſans lui dire un mot, & ſans ſe mettre en peine s'il mange ou non. Au bout de quelque tems, chacune tire de ſon tonneau ou de ſa cruche une *Tutùma*, ou meſure de *Chicha*, & la lui met devant pour qu'il boive ; & le répas fini ces femmes ſe retirent chez elles, pour y prendre leur répas avec leurs enfans, au moyen dequoi l'on previent tout débat. Ces femmes vivent auſſi ſeparées dans les champs, le mari a ſoin de partager entr'elles le petit eſpace de bois qu'il défriche avec les convives, chacune l'enſemence, le cultive & a ſoin de la portion qui lui eſt échûë ſans empieter ſur celle de ſa voiſine, ce qui n'empêche pas qu'il ne naiſſe des débats entr'elles, ſoit à l'occaſion du terrein qu'elles occupent, qui n'eſt pas ſi également partagé qu'il ne s'en trouve de meilleur ou de plus étendu, ſoit à l'occaſion des

Elles ne laiſſent pas d'avoir des demêlés.

vols que leurs enfans font quelquefois dans des champs qui n'appartiennent point à leurs meres.

Comme donc ces Nations ſuivent à l'égard de la Polygamie la coûtume effrenée de la plûpart des Américains, (a) qui l'ont ſans doute reçûë des premiers hommes qui paſſerent de nôtre continent dans le nouveau monde, (b) il n'eſt pas étonnant qu'on trouve chez elles l'uſage du divorce qui étoit établi en Europe depuis un tems immémorial (c) & que les Hébreux reçûrent à l'exemple des Gentils, d'où il a paſſé chez les autres Peuples. (d)

Ces Nations ne different entr'elles que par rapport aux motifs qu'elles alleguent en cas de divorce, & qui varient ſuivant leur génie & leurs coûtumes. Les Juifs ne pou-

(a) Torquemada & le Fr. Greg. Garcia, Lib. 3. cap. 454.

(b) Ariſtoteles de Mirab. auſcult.

(c) Garcia *ubi ſuprà.* Roſinus Lib. 5. Antiq. Rom. cap. 38. & Revaldus in duodecim Tabul. cap. 19.

(d) Blondus de Roma Triumphante. Lib. 8.

voient répudier leurs femmes que dans certains cas, & que pour des causes légitimes, encore étoient-ils obligés de leur donner un écrit de séparation. Les Romains étoient beaucoup moins scrupuleux à cet égard, & il suffisoit que Titia eût été au Cirque sans la permission de Clavius, pour que celui-ci la répudiât. Les Indiens abandonnoient leurs femmes pour des motifs encore plus legers, & même sans en avoir aucun, suivant en cela le penchant de leur cœur corrompu, comme je l'ai dit ci-dessus.

Les Indiens ont égard aux dégrés de parenté dans leurs mariages.

Malgré ce que je viens de dire, quelques-unes de ces Nations donnent quelques marques de raison par rapport à leurs mariages, excluant de ce lien les parens au premier dégré de consanguinité. Les *Betoyes* étoient infiniment plus scrupuleux à cet égard que les autres Indiens, & ne se marioient qu'au sixiéme dégré; mais les autres Indiens, tels que les *Caribes* & les *Chiricoas* n'y regardent pas

de si près, & se marient indistinctement avec les femmes qui leur plaisent.

Ecueïl contre lequel échoüent plusieurs peuples nouvellement convertis.

Telle est la confusion dans laquelle vivent les Gentils à qui un Missionnaire va porter la lumiére de l'Evangile, & à dire vrai, la Polygamie & le divorce sont l'écueïl contre lequel ont échoué plusieurs Peuples sur lesquels on fondoit de grandes esperances pour leur salut. C'est pourquoi il est à propos que les nouveaux Missionnaires consultent ceux de leurs Confreres qui ont le plus d'experience, pour se conduire selon leurs avis, étant impossible de donner là-dessus des règles générales, vû que ces Peuples ne different pas moins par leurs usages & leurs coûtumes que par leurs Langues.

Il est à propos de consulter les personnes experimentées.

Règle générale & unique pour le cas en question.

Le principal but que doit se proposer un Missionnaire est de gagner ces ames à Dieu : c'est là où doivent aboutir ses travaux & ses diligences, mais il doit s'attendre à les perdre dans un seul jour, s'il se hâte avant le tems de leur

parler de la Polygamie. Le Soleil ne diſſipe pas les ténébres tout d'un coup, ce n'eſt qu'en envoyant peu à peu ſes rayons ſur la terre, qu'il vient enfin à bout d'y ramener la clarté du jour. Ces Barbares n'ont aucune connoiſſance de l'Eternité, ils n'ont aucun motif qui les porte à veiller ſur eux-mêmes, & à réprimer leurs paſſions; ils conſervent aveuglement les coûtumes qu'ils ont reçûës de leurs ancêtres, ſans examiner ſi elles ſont bonnes ou mauvaiſes; c'eſt pourquoi il n'eſt point à propos de vouloir reformer d'abord un abus qu'on doit s'eſtimer heureux de détruire après bien de peines & de ſoins. Il faut commencer par les gagner, & enſuite les cultiver & les inſtruire, & ſe ſouvenir ſur tout, qu'il importe extrêmement de moderer ſon zéle pour pouvoir les gagner lorſqu'il en ſera tems. Quelle utilité un Laboureur tireroit-il de ſon travail, s'il vendangeoit ſa vigne avant que le raiſin fût mûr? En attendant le tems favorable le

On doit ſe conduire avec reflexion & avec prudence.

On a dequoi s'occuper avec fruit.

Miſſionnaire doit s'occuper à inſtruire les enfans & les adultes, ſans vouloir exiger d'eux plus qu'il ne faut ; il doit leur laiſſer du tems pour cultiver leurs terres, & prendre un ſoin tout particulier des malades & des moribonds. Toutes ces attentions produiſent enfin leurs effets ſur ces cœurs Barbares, & les obligent à ſe mettre ſous la conduite du Miſſionnaire, pour apprendre de lui la voye du Salut ; & voilà le tems de la récolte & l'heure convenable pour lâcher la bride à ſes bons déſirs, & pour recueïllir à pleines mains le fruit qu'il a cultivé avec tant de peine & de ſollicitude.



CHAPITRE L.

On examine si l'Amérique est plus ou moins peuplée aujourd'hui qu'elle ne l'étoit avant qu'on y eût introduit le Christianisme.

LA question que je traite ici m'a été proposée par un grand nombre de personnes, & quoique suivant le plan que j'ai pris, je ne dûsse y répondre qu'autant qu'elle a rapport aux Peuples de l'*Orénoque* & des Païs circonvoisins ; cependant pour faire voir à Mr. Noblot & à quelques autres Auteurs que les Espagnols ne sont pas aussi durs & aussi cruels envers les Américains qu'ils l'ont prétendu, j'étendrai ma réponse aux Indiens de l'une & de l'autre Amérique, abbregeant mon discours autant qu'il sera possible, pour ne pas ennuyer

le lecteur. A l'égard des Nations dont je parle dans cet Ouvrage, il suffit de se rappeller les trois causes principales, & les autres causes accessoires que j'ai indiquées dans le septiéme Chapitre du second volume, pour conclurre aussi-tôt que les Indiens augmentent considérablement après qu'ils ont reçû le Bâtême, parce que la lumiére de la grace bannit de chez eux, premierement les guerres, secondement, les poisons, troisiémement l'usage où ils étoient de se nourrir de chair humaine, & quatriémement enfin l'abus détestable d'enterrer les filles qui naissent, un des jumeaux, & tous les enfans qui viennent au monde avec quelque difformité.

Les Indiens augmentêt en nombre après avoir reçû le Bâtême, & pourquoi?

A l'égard des autres Royaumes de l'Amérique, on n'y sacrifie plus comme autrefois des hommes aux Idoles, & comme tous ces usages étoient tout autant de fleaux qui hâtoient la ruine des Indiens pendant qu'ils étoient Gentils, il s'ensuit nécessairement que leur

nombre doit augmenter considérablement depuis qu'ils les ont abandonnés, & qu'ils ont embrassé le Christianisme. C'est ce qu'on éprouve tous les jours, non-seulement dans ma Province, mais encore dans celles que nous avons dans les autres parties de l'Amérique, aussi bien que dans les *Philippines*, comme le lecteur peut le voir dans l'Histoire qu'on en a donnée. C'est ce que j'ai vû & appris moi-même de la bouche des Peres Procureurs Généraux de ces Provinces, que j'ai vû à Madrid & à Carthagene des Indes, & de celle du Procureur du Brésil : de sorte qu'à l'exception des Indiens des Isles *Mariannes*, on remarque au bout de quelques années une augmentation considérable chez les autres, parce qu'outre les abus dont j'ai parlé, on en détruit une infinité d'autres qui s'opposent à la propagation de l'espéce. On voit cesser la Polygamie & la multitude des femmes, laquelle, supposé qu'elle ne les rende pas stériles, détruit &

énervé les hommes. On les voit renoncer à la coûtume insensée qu'ils avoient de marier leurs filles avant qu'elles fussent nubiles, coûtume qui occasionnoit un grand nombre de maux, entr'autres la stérilité de plusieurs. Enfin ils ne pratiquent plus la circoncision dont j'ai parlé plus haut, qui causoit la mort à une infinité d'enfans; ces trois causes de diminution, de même que les cinq autres dont j'ai parlé, une fois ôtées, il y a par rapport à l'augmentation de l'espéce la même difference qu'entre une riviére qu'on saigne, & celle qu'on laisse couler en liberté sans lui ôter aucune partie de son eau; on voit bien que la difference doit être considérable, or c'est là justement ce qui arrive par rapport aux familles Indiennes qui embrassent le Christianisme, eu égard à ce qu'elles étoient avant d'avoir reçû la lumière de la foi.

En admettant ce que je viens de dire comme incontestable, jettons maintenant les yeux sur les

Indiens tels qu'ils étoient dans le tems de leur gentilité, & comparons-les avec ceux qui sont entrés dans le sein de l'Eglise. On conviendra sans peine, en comparant le nombre des uns avec le nombre des autres, que celui des Indiens qui ont été civilisés lors des premieres conquêtes, étoit beaucoup plus grand qu'il ne l'est aujourd'hui (j'en excepte toûjours les habitans des *Philippines* & quelquels autres Peuples, qui depuis leur premiére pacification jusqu'à nos jours ont été toûjours en augmentant). Plusieurs Auteurs étrangers inferent de ce parallele une conséquence, qui selon eux est incontestable, savoir, que cette diminution est l'effet de la cruauté des Espagnols. Je nie cette conséquence comme fausse, parce qu'il y a une infinité d'autres causes qui ont contribué à la diminution dont on parle, quoi qu'elle soit beaucoup moindre qu'on le prétend.

On suppose cétte diminution.

Sentiment d'un Auteur célebre à ce ſujet.

Dom Bernard de Ulloa (a) traite ce ſujet de même que tous les autres de ſon excellent Ouvrage, d'une manière qui ne laiſſe rien à déſirer, & les raiſons qu'il apporte ſont de nature à impoſer ſilence aux eſprits les plus paſſionnés & les plus jaloux de la gloire que les Eſpagnols ont acquiſe par leurs exploits dans la conquête de l'Amérique. J'avois déja commencé ce Chapitre, lorſque la ſeconde Partie de cet Ouvrage m'eſt tombée entre les mains, & j'étois prêt à le retrancher tout-à-fait; mais j'ai fait réfléxion depuis que cet Auteur ne trouveroit pas mauvais que j'ajoûtaſſe aux raiſons qu'il allegue, & qui renferment en peu de mots tout ce qu'on peut dire ſur ce ſujet, quelques circonſtances particuliéres, dont la nouveauté ne déplaira pas, j'eſpere, au Lecteur.

Les cauſes qu'alleguent les Etrangers (quelques Auteurs Eſpagnols en admettent quelques unes) de

(a) Part. 2. del Comercio Eſpañol, cap. 21. & 22.

la diminution des Américains ſont : 1°. La quantité qui en a péri dans les premiéres conquêtes : 2° Le travail perſonnel qu'on leur impoſe, dont le plus conſiderable eſt celui des Mines : 3°. Les maladies dont ils ont été affligés, & qu'ils n'avoient jamais connuës auparavant : 4°. Les charges & les tributs qu'ils prétendent qu'on a impoſés aux premiers Américains & à ceux qui vivent aujourd'hui. Avant que de répondre à chacun de ces points, je commence par nier que le déchet des Indiens Américains ſoit auſſi grand qu'on le prétend. M. Noblot dit que le Méxique paroît un déſert eû égard à ce qu'il étoit ci-devant. Que cet Auteur prenne la peine de ſe mieux informer, & il trouvera que le nombre des Indiens du Méxique eſt preſque infini, car perſonne n'ignore que dans toute la nouvelle Eſpagne il y a une quantité conſidérable de Colonies, tant d'indiens *Otomitas* que de *Méxicains*, qui les aſſujettirent lors de l'invaſion générale qu'ils firent ;

& il eſt certain que la Juriſdiction ſeule de Saint Michel contient quatre-vingt mille Indiens, & elle n'eſt pas la ſeule qui contienne un même nombre d'habitans, ou peu s'en faut ; il y a pluſieurs Alcaldies & Corregimens qui contiennent quarante mille Indiens, & il y en a un plus grand nombre de celles qui ſont au deſſous.

On doit ſurtout ſe ſouvenir de la remarque d'Herrera *(a)* ſavoir, que la raiſon pour laquelle le nouveau Continent ſe trouva moins peuplé que l'ancien, fut, que celui-ci étoit déja peuplé lorſque l'Amérique commença d'être habitée. Il ajoûte que les Rois du Méxique envoyoient du monde pour peupler les Côtes & les autres Païs déſerts. Où eſt donc ce nouveau déſert que les Auteurs imaginent? Ce que je viens de dire du Méxique, a lieu à proportion par rapport au Perou, à la Terre-Ferme & au nouveau Royaume. J'accor-

(a) Decad. 1. Lib. 1. cap. 6.

de cette diminution d'Indiens dans les trois Vice-Royautés, auſſi bien que dans le Perou & dans la Terre-Ferme, où elle eſt plus conſidérable, eu égard à la multitude d'habitans que renfermoient autrefois ces Royaumes : mais que l'on jette la vûë, je ne dis point ſur toutes les Miſſions Apoſtoliques que cultivent tous les Ordres Réligieux ſur les frontières des Gentils, avec un fruit proportionné aux peines qu'ils ſe donnent pour la converſion de ces Barbares, mais ſeulement ſur les peuples infidéles que les Miſſionnaires Jeſuites civiliſent, inſtruiſent & bâtiſent dans les ſept Provinces qu'ils ont dans les Indes Occidentales, & je ſuis aſſuré qu'en comparant cette augmentation avec la diminution dont on fait tant de bruit, on trouvera qu'elle la compenſe en très-grande partie, ſi ce n'eſt dans le tout ; car la ſeule Province de la nouvelle Eſpagne occupe, pour l'inſtruction des Néophites, des Cathécumenes & des Gentils, cent & quarante quatre

Missions que dirigent les Jesuites.

Missionnaires, dont les occupations sont si grandes, qu'ils ne cessent point de demander tous les jours de nouveaux compagnons pour les aider dans leurs travaux, & ce n'est pas sans raison, puisqu'ils ont sous leur direction plus de quatre cent & vingt Colonies nombreuses, & plus de cinq cens mille ames à instruire dans les districts éloignés de *Cinalòa*, de *Topia*, de *Nayari*, des *Californies*, de *Sonòra Antigua*, &c. sans compter la *Nuèva Sonora* où l'on convertit tous les jours plusieurs milliers de Gentils, tant ces Peuples sont doux & dociles.

Je viens de voir dans la liste des Néophites & des Cathécumenes que nôtre Compagnie dirige dans les Missions des Philippines, qu'elle avoit en 1739. 173938 ames sous sa conduite, & le nombre en augmente tous les jours. Que le lecteur joigne à ces Missions celles qui sont repanduës dans l'Amérique Septentrionale & dans l'Amérique Méridionale, que je pas-

ſe ſous ſilence pour abréger, & il verra que le nombre des Chrêtiens ne diminue pas ſi fort que quelques uns le penſent.

A l'égard des choſes que Meſſieurs de Laet, Noblot & quelques autres ont puiſées dans les Hiſtoriens Eſpagnols, il eſt bon d'obſerver que ces derniers n'ont pas tous été témoins des faits qu'ils rapportent, & que s'ils l'ont été des uns, ils n'ont pû l'être des autres, & de là vient qu'ils ſe ſont fiés en grande partie à des Journaux & des rélations anonymes. D'autres ont écrit ce qu'ils avoient oüi dire, & ſe ſont ſervis la plûpart du tems des Actes qui avoient été dreſſés à l'occaſion des démêlés ſurvenus dans le nouveau monde; or on ne ſauroit ajoûter foi aux choſes que l'on ne ſait que ſur le rapport d'autrui, & qui ſe ſont paſſées dans des païs éloignés, ſurtout lorſqu'elles ſont rapportées dans des Actes & des Journaux, & l'on ne ſçauroit examiner avec trop de ſoin le caracté-

On ne ſauroit examiner trop ſcrupuleuſement les rélatiõs, ſur tout les Journaux.

te de ceux qui écrivent. Je ne prétends pas au reste diminuer l'autorité ni le crédit de notre Historien Herrera & de quelques autres, qui avoient assez de jugement pour discerner la qualité des papiers dont ils se sont servis; mais comme il y auroit de l'imprudence à ajoûter foi à tout ce qu'on rapporte aujourd'hui de l'Amérique, sur tout lorsqu'il s'agit de procès de dénonciations & d'accusations, il y en auroit de même à croire tout ce qu'on dit de ces premiers établissemens, vû les procès, les dissentions & les débats dont ils ont été accompagnés & qu'on peut voir dans Herrera & dans les autres Historiens, & l'on peut croire sans témérité que les deux partis ont employé dans leurs accusations & leurs défenses, les hyperboles, les amplifications & les autres figures de Réthorique qu'ils ont jugées à propos pour exagerer l'avidité, l'avarice, la cruauté, la tyrannie & les excès des conquérans envers les pauvres Indiens, vices que les étran-

gers reprochent aux Eſpagnols, pour noircir leur conduite & les rendre odieux aux autres Nations, quoiqu'il y ait lieu de croire que quelques-uns furent taxés de crimes infiniment plus grands que ne l'étoient ceux qu'ils avoient commis. Ce qu'il y a de vrai eſt, que les coupables furent rigoureuſement châtiés, ce qui ſuffit pour diſculper les Eſpagnols du reproche qu'on leur a fait, & pour apprendre à toute l'Europe que nos loix n'autoriſent point ces ſortes d'excés.

Voici un trait qui ſuffit pour diſculper les Eſpagnols du vice de cruauté dont on a voulu les noircir. Don François de Tolede, Viceroi du Perou ayant détruit toute la Race royale des *Yncas* s'attendoit d'être élévé aux premiéres dignités de l'Etat, à ſon retour en Eſpagne, il fut mal reçû du Roi Philippe, qui lui dit d'un ton aigre de ſe retirer dans ſa maiſon, & qu'il ne l'avoit pas choiſi pour être le Bourreau des Rois, mais pour les ſervir. Ces paroles furent comme un coup de foudre & lui cauſerent un ſi grand ſerrement de cœur, qu'il en mourut en peu de jours.

Que ſeroit devenuë la réputation que Ferdinand Cortés s'eſt acquiſe dans le monde, ſi Pamphile de Narvaez fût venu à bout de le prendre, comme il ſe l'étoit propoſé, & qu'après l'avoir chargé de chaînes, il eût fait le procès à cet homme ſupérieur à ſoi-même, & infiniment plus grand que ſes actions Héroïques ? Si ce procès eût eu lieu, & que les actes s'en fuſſent répandus en Europe, les plus belles actions de ce Héros paſſeroient aujourd'hui pour des crimes, des cruautés & des tyrannies. Ces reflexions ſuppoſées, je vais prouver d'une manière incontestable, que la diminution des Indiens n'a pû venir d'aucune des cauſes qu'on a alléguées.

Eloge de Ferdinand Cortés.



CHAPITRE LI.

On réfute les causes alléguées & l'on prouve qu'elles n'ont point contribué à la diminution des Indiens.

Les Guerres ne peuvent point diminuer autant l'espéce qu'on le prétend.

ON prétend d'abord que la diminution des Indiens vient du grand nombre qu'il en périt dans la conquête de l'Amérique ; mais cela ne peut être, premiérement, parce que toutes ces nations étoient continuellement en guerre les unes contre les autres, & ne se faisoient aucun quartier, destinant les prisonniers qu'elles faisoient, les uns à être sacrifiés aux Idoles, & les autres à servir de mets dans leurs festins, & cependant elles ne se sont point éteintes. En second lieu, on n'a qu'à jetter les yeux sur les anciens Royaumes, on en verra peu qui n'ayent été bouleversés

& ſacagés par le fer & par le feu, & cependant ni l'Europe ni l'Aſie n'ont jamais manqué d'habitans, & ne ſe ſont point dépeuplées, d'où il ſuit que cette cauſe n'a point contribué à la dépeuplation de l'Amérique. Virgile parlant de cet arbre ſimbolique, qui étoit ſur la route des champs Eliſées, dit, qu'à meſure qu'on en coupoit une branche, il en renaiſſoit auſſi-tôt une autre : (a) *Avulſo uno, non deficit alter* : l'arbre répouſſera toûjours, pourvû qu'on ne le déracine point.

Du tems de Matathias, pere des Macabées, il paroiſſoit que la Nation Juïve ne tenoit plus qu'à un filet, & qu'elle alloit être entierement détruite, cependant elle s'accrût à un tel point, que ni Veſpaſien, ni les autres Empereurs Romains qui vinrent après lui, ne pûrent venir à bout de l'anéantir ; ils lui couperent une infinité de branches, mais le tronc en a pouſſé de

(a) Virg. Æneid. Lib. 4.

nouvelles

nouvelles, qui ſont aujourd'hui répanduës dans tout l'Univers. Il s'enſuit donc que la guerre eſt une cauſe inſuffiſante pour le cas dont nous parlons, outre qu'il eſt faux que toutes les Provinces connuës de l'Amérique ayent été conquiſes par les armes; il y en eut pluſieurs qui ſe rendirent volontairement après que leur Capitale eut été priſe.

La ſeconde cauſe ne ſuffit pas non plus.

La ſeconde cauſe de cette diminution eſt, ſuivant quelques Auteurs, le travail perſonnel que l'on impoſe aux Indiens. Mais cette cauſe y a encore moins contribué que la précédente. Premiérement, parce qu'en ſuppoſant, ce qui eſt faux, ſavoir, qu'on aſſujettît les Indiens à des travaux qui ſurpaſſoient leurs forces, Ferdinand & Iſabelle n'en furent pas plutôt informés, qu'ils les reglerent & donnerent là deſſus des loix pleines de piété & d'humanité, auxquelles les Rois d'Eſpagne ſe font un dévoir de ſe conformer.

En ſecond lieu, parce que les

Gouverneurs Espagnols, dont on exagere si fort la cruauté, étoient des hommes raisonnables; or la raison leur disoit (je veux pour un moment que la cupidité leur eût fait oublier qu'ils étoient Chrêtiens) qu'ils ne devoient point opprimer les Indiens qui leur étoient soûmis, & dont les tributs les faisoient subsister, le Roi les leur ayant accordés pour les dédommager des peines qu'ils s'étoient données pour pacifier le nouveau monde; la seule lumiére de la raison, suffisoit dis-je, pour leur faire faire le raisonnement que voici: le tribut, ou le travail personnel des Indiens qui me sont soûmis, est la seule récompense que j'aye à attendre de mes peines & de mes travaux: or si je les opprime & les fais périr, je n'aurai plus de fonds pour subsister: je dois donc en prendre soin, pour en tirer le profit que j'attends. Quelques uns, il est vrai, ne firent point ce raisonnement, mais aussi furent-ils sévérement punis des

excès qu'ils avoient commis.

Le travail n'est pas aussi grand qu'on se l'imagine.

La troisiéme cause de la diminution des Indiens est, dit-on, le travail qu'on leur fait faire dans les Mines d'or & d'argent; mais cette cause est aussi insuffisante que les autres, car, premiérement, on employe aujourd'hui à ce travail une grande quantité de Négres libres, de Métis, de Mulatres & de journaliers, & il y a même des Européens, qui prenent la barre, & qui gagnent leurs quatre Réaux de plate par jour, tant dans les Mines du Pérou, que dans celles de la nouvelle Espagne, avec lesquels ils entretiennent leur femmes & leurs enfans, & tous ces gens-là vivent contens, & joüissent d'une santé parfaite. Les étrangers croyent-ils qu'on fasse travailler les Indiens *gratis*, & que ce travail soit insuportable? Ils gagnent trois Réaux de plate par jour, ce qui suffit, vû le peu de dépense qu'ils font, pour s'entretenir, & pour faire quelques épargnes. Ils gagnent quatre Réaux

par jour dans la nouvelle Eſpagne, (*a*) & ceux qui entendent le travail, & qui ſavent ſuivre les veines du métal, outre leurs quatre Réaux, ont encore leur *Pepita*, qui eſt une quantité de métal choiſi, qui vaut quelque fois dix Réaux de huit. Ceux qui ſervent dans une *Tanda*, comme on l'apelle dans la nouvelle Eſpagne, ou dans la *Mita*, comme on l'apelle au Pérou, ne travaillent que lorſque leur tour eſt venu, & ont tout le tems néceſſaire pour ſe répoſer; on ne les traite point comme des forçats, & lorſque quelqu'un ne peut ou ne veut point travailler, on ne l'y force point, pourvû qu'il mette un Indien à ſa place. A l'égard des Mines de la Terre-Ferme, comme ſont celles de *Chocò*, d'*Antioquia*, de *Barbacoas*, &c. elles ne ſont exploitées que par des eſclaves Négres, & ceux-ci, quoique eſclaves, ne laiſſent pas de vivre & de ſe marier pour perpetuer leur

(*a*) Hiſtor. Cinaloa. Lib. 8. cap. 3.

eſpèce ; d'où l'on voit que le travail des Mines ne contribuë en rien à la diminution des Indiens.

On me répondra que ceux-ci ſont moins forts que les Négres, & moins propres au travail que les journaliers dont j'ai parlé ci-deſſus, ce qui eſt cauſe qu'ils dépériſſent & qu'ils meurent, & que cela paroît par la diminution des Peuples qui vont aux *Tandas* & aux *Mitas* des Mines.

J'accorde, comme j'ai déja fait, cette diminution chez les Peuples qui vont travailler aux Mines lorſque leur tour eſt venu ; mais je nie qu'elle provienne du travail qu'ils y font, & le mal ne vient ni du travail des Mines, ni de la foibleſſe de ceux qui y ſont employés. Ce dommage, quel qu'il puiſſe être, & il s'en faut beaucoup qu'il ſoit auſſi grand qu'on l'imagine, ni qu'il ſoit capable de cauſer la diminution qu'on apperçoit communément chez les Indiens, vient de la mauvaiſe conduite, & de la mauvaiſe œconomie des Indiens

qui travaillent aux Mines, la plûpart étant mal vêtus, & n'ayant pas soin de se garantir des injures de l'air. Ils dépensent le Dimanche ce qu'ils ont gagné pendant toute la semaine, ne faisant que manger, boire & danser toute la journée, & il arrive qu'après avoir dépensé tout leur argent, ils sont obligés de travailler toute la semaine, & de se contenter d'une fort mauvaise nourriture. Il paroît qu'ils devroient se menager, & mettre quelque chose à côté, mais rien moins que cela : la plûpart s'endettent pour survenir à leurs folles dépenses, soit avec le maître de la Mine, soit avec ceux qui vendent du vin, de l'eau de vie & des viandes, d'où il arrive que le Mineur les oblige par voye de Justice ou à lui payer ce qu'il leur a avancé, ou à travailler jusqu'à ce qu'ils ayent acquitté leurs dettes, & comme ils s'endettent toujours de plus en plus, & qu'ils se trouvent à la fin hors d'état de satisfaire leurs engagemens, il en meurt plu-

Mauvaise œconomie des Indiés employés aux Mines.

ſieurs, & il en paſſe un plus grand nombre dans les Provinces éloignées. Ceux même, qui ne ſont point endettés prévoyant, lorſqu'ils retournent chez eux, qu'ils ne trouveront point de récolte, & que leurs femmes auront emprunté pour ſubſiſter, craignant d'être mal reçûs, s'éxilent volontairement, & c'eſt là la vraye cauſe de la diminution de ces Colonies, & non point les Mines, le travail & la foibleſſe des Indiens. Je ne dis point ceci par aucun mouvement de pitié, je ne fais que rapporter ce qui ſe paſſe & ce que je ſai; & cette verité paroît encore plus chez les Peuples de *Juli*, qui ſont ſous la direction des Peres de la Compagnie de Jeſus, & qui travaillent aſſidûment aux Mines, ce qui ne les empêche pas d'augmenter conſiderablement tous les jours, comme tout le monde ſait, & que cela paroît par le Mémoire que l'Audience Royale de *Chuquiſaca* a envoyé à Sa Majeſté ſur le ſujet que nous traitons.

Les Indiens de *Juli* vont travailler aux Mines, & ne laissent pas d'augmenter.

Puis donc que les Indiens de tous les Corregimens vont aux Mines, & que ceux de *Juli* y vont aussi, qu'est-ce qui peut occasionner une différence si remarquable ? Le bon ordre : car comme l'on connoit le défaut des Indiens, on les traite comme des pupilles, on leur donne des habits pour changer, & des vivres pour leur voyage, on leur donne un Inspecteur qui a soin de les contenir, & pendant qu'ils sont aux Mines, ils entretiennent du gain qu'ils font en commun leurs femmes & leurs enfans. Elles tiennent leurs champs prêts, & lorsqu'ils sont sur le point de revenir, on envoye un homme qui acquitte leurs dettes, & qui les ramene chez eux ; est-il surprenant après cela que les Indiens de *Juli* augmentent au lieu de diminuer, malgré l'obligation où ils sont de travailler aux Mines.

La troisiéme cause qu'on allegue de la diminution des Indiens sont la petite vérole & les maladies contagieuses qui se sont introduites dans

l'Amérique depuis ſa conquête, & ce ſentiment eſt reçû des Auteurs Eſpagnols. Je n'ignore point que ces fleaux ont cauſé bien de fois du ravage dans les Indes, témoin la contagion qu'apporta dans le Perou en 1719 le Navire appellé *Le Lion Franc*, laquelle, outre une quantité innombrable d'Eſpagnols & de Métis, fit périr deux cent mille Indiens : on peut y joindre la petite vérole qui fit tant de ravage au Perou en 1588, la peſte qui ravagea en 1597 la nouvelle Eſpagne, & pluſieurs autres qui ont fait périr une infinité de monde dans la Terre-Ferme & dans le nouveau Royaume, & que le Pere Gregoire Garcia, (*a*) dans ſon traité de l'origine des Indiens, (*b*) attribuë à leur peu de foi, & à un

La troiſiéme cauſe qu'on allegue eſt inſuffiſante.

(*a*) Lib. 3. cap. 2. §. 3. M. Fr. Gregorio Garcia.

(*b*) Herrera Decad. 5. Lib. 5. cap. 11. F. Bartolome de Las Caſas, Ep. Chiap. in Relat. Gomara 1. Part. Hiſt. Indiar. Torquemad. Lib. 17. cap. 18. & alii plures.

châtiment visible du Ciel, à cause de leur idolâtrie. Je sai que tous ces fleaux ont contribué à la diminution des Américains, mais en avoüant, par un sentiment de Réligion que Dieu ait voulu châtier par là l'idolâtrie des *Peruviens* & des habitans de la nouvelle Espagne, je prétens en même tems qu'ils n'ont pas été suffisans pour occasionner la disette d'habitans dont on se plaint. J'ai dit que c'étoit un sentiment pieux que de regarder ces fleaux comme un châtiment de l'idolâtrie de ces Peuples, parce que nous voyons plusieurs Provinces où ils ont regné, qui n'ont jamais connu ce crime, & qu'il y a des Peuples où, à la honte des Européens, la foi fleurit dans toute sa vigueur, qui ont essuyé plusieurs fois des contagions & des maladies épidemiques, ce qu'on ne sauroit regarder comme un châtiment de leur idolâtrie, puisqu'ils ne l'ont jamais connuë, ni de leur peu de foi, puisque par la miséricorde de Dieu, elle fleurit

Combié la foi fleurit chez les Indiens.

& fructifie dans ces Provinces.

Ce que je dis est confirmé par le ravage que causent parmi les enfans de nos Missions les maladies épidemiques ; car les Peres Procureurs de la Province du *Paraguay* me marquent qu'en 1738. il y mourut plus de six mille enfans, & il est dit dans une lettre qu'ils écrivirent à Madrid, & qui a été renduë publique, qu'en 1741. on comptoit déja dix-huit mille enfans de morts dans ces Missions. Le Pere Manuel Roman Superieur des Missions de l'*Orénoque*, me marque dans une lettre dattée de l'année derniére 1741, qu'il s'étoit repandu dans le Païs, à commencer de la Côte, une petite verole, qui avoit emporté presque tous les enfans de ces Missions, & ce sont-là les prémices du fruit que nous esperons de ces Nations. Or quel manque de foi, quelle idolatrie, & quels péchés Dieu a-t'il châtié dans ces créatures innocentes ? Convenons donc que le divin Laboureur est le Maître absolu de sa

Dieu tiran grand nombre d'enfans à lui quand il lui plait.

Vigne, & que lorſqu'il lui plaît, il emporte par une gêlée le fruit qu'il n'a pas jugé à propos de reſerver pour la vendange de l'arriére ſaiſon.

Dieu ſe ſert de la contagiõ pour châtier les pécheurs.

Ceux qui regardent les peſtes & les maladies contagieuſes comme un châtiment du peu de foi des Indiens, n'avancent rien qui ne ſoit fondé, & perſonne n'ignore que Dieu s'eſt ſervi de ce moyen pour punir le peuple Juif, qu'il avoit averti par ſes Prophêtes, auſſi bien que pluſieurs Royaumes chrêtiens; mais il eſt certain auſſi qu'il s'eſt ſervi de ces fléaux dans d'autres vûës, qui ne ſont connuës que de ſa Providence, ſans qu'on puiſſe les attribuer au défaut de foi, ni à la grandeur des péchés. Dieu, en affligeant le St. homme Job, vouloit nous donner un modéle de patience, c'eſt tout ce qu'il ſe propoſoit dans les playes dont il l'affligea, quoi que ſes amis, qui étoient témoins de ſes vertus héroïques, les regardaſſent comme un châtiment. Le malheur qu'il

Auſſi bien que pour d'autres motifs.

envoya à Tobie, les playes, les travaux & les persécutions dont il affligea David, en faisant éclater la patience de l'un & la douceur de l'autre, nous instruisent de ce que nous devons pratiquer dans de semblables circonstances. Les Barbares insulaires de Malte étoient dans l'erreur, lorsqu'ils dirent en voyant la vipére penduë à la main de St. Paul : il faut que cet homme soit un homicide : à peine est-il échapé du naufrage, que Dieu lui envoye un autre châtiment.

Les Prêtres de l'ancienne loi prétendirent que l'aveugle à qui J. C. avoit rendu la vûë, étoit couvert de péchés depuis les pieds jusqu'à la tête, parce qu'il étoit né dans cet état : *in peccatis natus es totus*. Les Apôtres étoient aussi dans la même opinion : *Quis peccavit hic, an parentes ejus* ? ce qui les embarrassoit étoit de savoir si cet homme avoit été châtié pour ses péchés, ou pour ceux de ses parens. Dans cette occasion le Divin Maître instruisit d'abord ses Disciples, il

Témoignage de J. C. sur ce sujet.

ouvrit ensuite les yeux de l'aveugle, & les nôtres en même tems, pour que nous vissions que, ni l'aveugle ni ses parens n'avoient commis aucun péché, & que si Dieu l'avoit fait naître aveugle, ce n'avoit point été à dessein de le châtier, mais afin que les œuvres de sa puissance éclatassent en lui. Dans les occasions même où l'Etre Suprême concourt comme Auteur de la nature, nous voyons, que pour que la récolte soit abondante, il employe non seulement la fraicheur du Printems, mais encore la chaleur brûlante de l'Eté & le froid rigoureux de l'Hiver, moyens, qui à la premiére vûë paroissoient opposés à la fin qu'il se propose. On ne doit donc pas conclurre que le manque de foi des Indiens soit la cause des pestes & des maladies contagieuses qui les affligent, puis que nous voyons qu'elles exercent leur fureur sur les Espagnols, de la foi desquels on n'a jamais douté.

Dieu se sert pour arriver à ses fins de moyens qui paroissent quelque fois opposés.

La contagion ne

Ajoutez à cela, que les pestes, quoique repetées, & les autres ma-

ladies, ne suffisent pas toutes seules pour diminuer si considerablement le nombre des Américains, comme je l'ai déja dit, quoiqu'il soit vrai de dire que lorsqu'elles continuent dans toute leur force, elles sont capables de dépeupler le nouveau continent, ou telle autre partie du monde que ce puisse être, & la raison de cela est fondée sur l'expérience même; car si ces fleaux suffisoient pour cet effet, il y a déja long-tems que la Hongrie, la Bosnie & les autres Provinces voisines de Constantinople seroient entiérement dépeuplées: on ne trouveroit pas le moindre vestige d'hommes dans les Royaumes d'Alger, de Tunis, de Tanger, ni sur toutes les côtes de la Barbarie, tant ces païs sont sujets à la contagion. Il faut donc convenir que la peste toute seule ne sauroit occasionner la diminution des peuples dont nous parlons, & il y a tout lieu de croire qu'elle vient de quelque autre cause qu'on ignore.

peut détruire un roïaume qu'autant qu'elle dure.

Enfin on attribuë la diminution

Quatriéme cause, les Tributs & les Corvées.

dont nous parlons aux tributs & aux corvées auxquelles les Indiens sont assujettis, & cette cause, selon moi, suffit si peu pour l'effet en question, que je l'aurois passée sous silence, n'étoit que beaucoup d'étrangers & d'Espagnols l'admettent, faute de savoir les loix qu'on a faites en faveur des Indiens, & qui ne peuvent être ni plus charitables ni plus douces. Il conste par ces loix que les Rois d'Espagne (*a*) regardent les Amériquains comme des pupiles, & comme des mineurs, & de-là vient que le Roi entretient dans chaque Audience Royale du Nouveau monde un Fiscal savant & timoré, lequel sans recevoir aucune gratification des Indiens, prend en main leur défense, les maintient dans leurs priviléges, & les met à couvert des torts & des injustices qu'on pourroit leur faire.

Charité des Rois d'Espagne envers les Indiens.

J'ai déja dit qu'on remédia aux abus que l'on commettoit par rapport au travail qu'on imposoit aux

(*a*) Herrera Decad. 1. Lib. 1.

Indiens, dès qu'on en eut connoiſſance, & j'ajoûterai que dans la ſuite nos Rois ont porté la charité juſqu'à l'abolir entiérement. Quant à l'hommage qu'on rend au Souverain en lui payant tribut, quels peuples y a-t'il en Europe qui n'en payent point de ſemblable à leurs Princes? Je me trompe, lorſque j'employe le mot de *ſemblable*, car (ſans vouloir faire injure à qui que ce ſoit) j'oſe aſſurer que le tribut annuel que payent les Indiens eſt fort different de celui que payent généralement les Européens, & que ceux-ci ſeroient fort heureux ſi en payant ce que payent les Américains, on les exemptoit de tous les autres impôts, & on ne les obligeoit qu'à une légére contribution proportionnée à la fertilité ou à la pauvreté du Païs, & à la nature des fruits qu'il produit. On n'oblige pas même les Indiens à donner les deux ou quatre écus qu'on exige d'eux en monnoye effective, & les Corregidors ſont tenus de les recevoir en fruits, ou

Le tribut que payent les Indiens eſt fort moderé.

denrées que la terre produit, ou qui ont cours dans le Païs. Ce tribut tourne même à l'avantage des Indiens; car quoiqu'il entre dans les coffres du Roi, on a soin d'en prendre d'abord ce qu'il faut pour l'honoraire du Curé qui est affecté à chaque Colonie, & au cas qu'il ne suffise pas, comme cela arrive dans plusieurs endroits, le Roi y supplée de son trésor. Ceci n'a lieu que par rapport aux Cures qui ont un Collateur, car dans toutes les Missions où les Indiens ne payent point de tribut, à cause qu'ils ne sont pas encore domestiqués, & ces Missions sont sans nombre, le Roi entretient tous les Missionnaires à ses dépens, ce qui est une si grande générosité, que je ne trouve point de termes pour la loüer dignement.

Ce tribut sert à l'entretien des Curés.

Le Roi entretiêt les Missionnaires à ses dépens.

Pour satisfaire les Auteurs qui tiennent pour l'opinion contraire, je vais appuier le sentiment que j'ai avancé sur cette matiére de toutes les raisons qui me paroissent propres à en faire voir la

solidité ; & quoi que ce que je viens de dire me paroisse suffisant pour terminer la controverse, je veux supposer pour un moment que le joug qu'on impose aux Indiens soit aussi fort & aussi pésant que celui que Salomon avoit imposé aux Hébreux, & dont ils se plaignoient à Roboam. En admettant cette supposition, je dis que le poids du tribut peut troubler un Royaume, chagriner les sujets, & leur rendre la vie amere, mais qu'à moins qu'il ne s'y joigne quelque autre cause, il ne suffit pas pour diminuer le nombre des sujets. Pharaon Roi d'Egypte, non-seulement opprimoit les Hébreux, mais il travailloit encore à diminuer leur nombre ; & cependant nous voyons dans l'Ecriture, que plus il les surchargeoit, & plus leur nombre augmentoit. Je sai que c'étoit là l'ouvrage du Tout-Puissant, & qu'il accomplissoit en cela la promesse qu'il avoit faite à Abraham, de rendre sa Postérité aussi nombreuse que les étoiles du Ciel &

Le joug qu'on imagine ne suffit pas pour diminuer le nombre des habitans.

Exéples qui le prouvét.

le ſable de la Mer ; mais Dieu n'avoit point fait une pareille promeſſe ni aux Gabaonites, qui tromperent Joſué, ni aux autres Juges d'Iſraël, cependant ils ſe multipliérent malgré l'oppreſſion ſous laquelle ils gémiſſoient ; car Joſué ſe voyant trompé par les Gabaonites, il leur accorda la vie, mais il les aſſujettit à toutes ſortes d'œuvres ſerviles, & les accabla de travail, comme on le voit dans l'Ecriture, ce qui n'empêcha pas qu'ils ne s'accrûſſent conſiderablement. Il s'enſuit donc que la ſervitude toute ſeule, pour grande qu'elle ſoit, ne ſuffit point pour diminuer une Nation.

On cõfirme ce qu'on a avancé.

Quel plus grand eſclavage peut-on imaginer que celui des malheureux Juifs, leſquels ſont bannis de leur Patrie, & même de tout le monde, puis qu'ils ne poſſedent ni Villes ni terreins, diſperſés ſur la face de la terre, mépriſés, opprimés & chargés de tributs en châtiment du déïcide que leurs ancêtres ont commis par ignorance ? Un pareil châtiment fait horreur, quoi

qu'ils l'ayent merité, & cependant au lieu de diminuer, leur nombre augmente tous les jours, & quoiqu'abandonnés de la main de Dieu, ils s'accroissent au lieu de s'affoiblir, parce que Dieu laisse agir les causes secondes, & ne leur refuse point son secours.

Il suit de ce qui précede, que ni les guerres, ni le travail personnel, ni les pestes, ni les tributs, ni l'oppression, pourvû qu'elles ne soient point excessives, ne sauroient diminuer considerablement les Nations, car si cela étoit nôtre Continent seroit presque dépeuplé, & il n'y auroit plus ni Hongrois, ni Turcs, ni Mores, ni Juifs, ni aucun autre Peuple, des calamités desquels on a fait mention. Il est vrai que si ces fleaux subsistoient long-tems, ou s'ils augmentoient à un point extraordinaire, à l'occasion de quelques circonstances, ils détruiroient les Nations, ou les affoibliroient considerablement; mais comme Dieu a pitié des hommes, & que sa colere est toûjours

temperée par sa miséricorde, il ne porte pas son indignation au-delà des bornes que son amour Paternel lui dicte.

CHAPITRE LII.

On répond à une objection qu'on a faite à ce qu'on a avancé, & l'on indique la véritable cause de la diminution des Américains.

Les Isles de *Barlovento* ont dépeuplées.

JE prévois qu'on va m'opposer un argument de fait, dont la force paroit insurmontable, puisqu'il consiste uniquement à exposer à nôtre vûë les Isles de *Barlovento*, ou *Antilles*, savoir, la *Havane*, ou *Cuba*, l'Isle *Espagnole*, ou de *S. Domingue*, celle de *Porto-Rica*, la *Jamaique*, la *Martinique* &c. dans lesquelles le manque total d'Indiens, le carnage qu'on en a fait, & la désolation dans laquelle ils vivent, prouve évidem-

ment que quelqu'une des quatre causes qu'on a assignées, ou toutes les quatre ensemble, ont anéanti les Indiens qui habitoient ces Isles, sans qu'on puisse éluder la force de cette démonstration. Je réponds à cela, que comme je suis convenu de la diminution des Indiens dans les Provinces de la *Terre-Ferme*, du *Perou* & de la nouvelle *Espagne*, j'accorderai de même la disette d'Indiens dans les Isles que je viens de nommer, à l'exception des trois dont les *Caribes* sont en possession; & comme j'ai déja accordé que ces quatre causes ont pû contribuer à cette diminution, comme des causes nécessaires qui se joignirent aux autres, sans qu'elles ayent pû suffire elles seules, j'accorde & je dis la même chose des Indiens insulaires en question, savoir qu'il faut nécessairement que d'autres causes plus efficaces que les quatre précedentes, ayent concouru, pour produire un effet aussi extraordinaire que l'est la ruine totale de nos insulaires.

On accorde la disette totale d'Indiens dans ces Isles.

En voici la raison, qui, suivant moi est sans réplique. Pour la bien comprendre, jettons les yeux sur les Amalécites, nation si étenduë & si nombreuse, qu'elle fut en état de résister & de disputer le passage au peuple presqu'innombrable d'Israël, & voyons aussi toute la colere de Dieu déployée contre Amalec dans l'ordre rédoutable qu'il donna au Roi Saul: Allez lui dit-il, (a) marchez contre Amalec, taillez-le en piéces, & détruisez tout ce qui est à lui. Ne lui pardonnez point, & tuez tout, depuis l'homme jusqu'à la femme, jusqu'aux petits enfans, & ceux qui sont encore à la mamelle, jusqu'aux bœufs, aux brebis, aux chameaux & aux anes; détruisez ses villes jusqu'aux fondemens, & ne désirez rien de ce qui lui appartient, pour riche & précieux qu'il soit, & que tout soit consumé par le feu. Décret épouvantable, & que Saül executa avec

Comparaison qui sert à établir la premiere cause.

(a) 1. Regum cap. 14. vers. 48. & cap. 15. ℣. 2. &c.

tant

tant de rigueur, qu'il n'épargna que le seul Roi Agag, pour qu'il déplorât sa disgrace & celle de son Royaume. Il réserva aussi ce qu'il y avoit de meilleur dans les troupeaux, dans les meubles & les habits, quoique Dieu le lui eût expressement défendu, ce qui déplût si fort au Seigneur, qu'il priva Saül de son Royaume, & le malheureux Agag fut coupé par morçeaux sur l'heure même. Il paroît donc que la Nation Amalécite fut détruite comme aucune Nation ne l'a jamais été. Je passe sous silence les autres peuples que Dieu détruisit par la main de Josué dans la terre promise, pour les châtier de leurs crimes. Cependant l'heure de la mort de Saül arrive, il se jette sur la pointe de son épée, & comme il ne pouvoit mourir, il se retourne, & apperçoit un homme à qui il demande qui il est ? Je suis Amalécite, lui répond-il : *Amalecites ego sum.* Comment peus-tu être Amalécite, puisque lorsque ta Nation a été détruite, Agag seul qui

avoit sauvé sa vie, a été depuis coupé par morceaux ? Il en donne la raison : *Filius hominis advenæ Amalecitæ ego sum*, je suis fils d'un étranger, d'un Amalecite, ce qui revient au même que s'il eût dit : il est vrai, Saül, que la guerre que tu nous as faite, a détruit comme un feu dévorant tous les hommes de ma Nation, mais plusieurs, tant hommes que femmes, ont cherché leur salut dans la fuite, & je suis fils d'une de ces familles qui s'éxilérent de leur patrie : *Filius hominis advenæ*, &c.

Premiére cause, la fuite volontaire.

Comme donc une riviére ne sauroit tarir, quelque quantité d'eau qu'on en tire, tant que sa source subsiste, de même, tant qu'il reste dans une Nation des hommes & des femmes, quand le nombre en seroit aussi petit que celui des huit personnes qui composoient toute la famille de Noé, lorsqu'il entrâ dans l'Arche, tant, dis-je, que cette source de nouvelles générations subsistera, il est impossible qu'une Nation s'anéantisse. Elle

Autre comparaison.

pourra diminuer, je l'avouë, mais tant que la source subsistera, il peut arriver, & il arrive en effet, que le lit inférieur de la riviére reste sans une goute d'eau, parce qu'en la saignant près de sa source pour qu'elle arrose les campagnes, le terrein où elle couloit reste entiérement à sec; mais on ne peut pas dire que l'eau manque, elle a seulement pris une route opposée. C'est-là justement l'image de ce qui s'est passé par rapport aux Amalécites & aux Indiens de *Cuba* & des autres Isles Antilles, & en gardant la proportion réquise, par rapport aux Indiens de la nouvelle Espagne, du Pérou & de la Terre-Ferme : les guerres ni les pestes ne les ont point détruits dans un endroit, ni n'ont point diminué leur nombre dans un autre, ces fléaux ont contribué à leur diminution, les ayant obligés de se transporter dans des païs éloignés pour s'en garentir, & en effet on voit de nôtre tems des familles qui s'absentent à l'occasion des dettes

Motifs qui obligent les Indiens à s'absẽter.

qu'elles ont contractées, d'autres qui s'éxilent à cause de leurs querelles personnelles, ou par crainte du poison, & d'autres par un effet de leur paresse naturelle, & c'est-là la principale cause de la disette des Indiens dans les Isles susdites, & de leur diminution dans les Royaumes de l'Amérique.

Seconde cause principale de la décadence des Indiens.

La seconde cause principale est telle, que peu de gens y ont pensé; & si je ne la connoissois certainement, & que je n'eusse point trouvé d'autres Missionnaires qui l'ont connuë, sans avoir le moindre doute sur ce sujet, je ne me hazarderois point à la publier. Je suis cependant obligé de le faire, pour sauver l'honneur de ma Nation, & pour apprendre à tout le monde que le manque total d'Indiens dans les Isles dont j'ai parlé, & la diminution des autres Américains, ne viennent point de la rigueur des Espagnols, mais du génie extraordinaire des Indiens, aux résolutions desquels je ne nie point que quelque Espagnol ne

puiſſe avoir donné lieu, comme je l'ai dit plus haut, mais le mal a des racines plus profondes.

Avant de paſſer plus avant, je ſuis bien aiſe de rappeller au lecteur la conduite inſenſée de Pharaon, & le Décret inhumain (a) qu'il avoit donné pour diminuer le nombre des Hébreux dans ſon Royaume, ordonnant aux ſages femmes de faire mourir tous les enfans mâles qui naîtroient, & de ne laiſſer vivre que les filles. Ce Prince étoit dans l'erreur, c'étoit contre les filles qu'il devoit donner ce cruel Décret, puiſque devenant meres, elles ſervoient à perpetuer l'eſpéce; car, comme je l'ai dit ci-deſſus, une riviére ne ſauroit tarir, tant que ſa ſource ſubſiſte, de même qu'un arbre ſubſiſte toûjours, pour grand que ſoit le nombre des branches qu'on en coupe, tant que ſes racines reſtent en terre.

Les femmes de l'Amérique employent un moyen infiniment plus ſûr pour parvenir à cette fin déteſ-

(a) Exod. cap. 1. verſ. 15. & 16.

table, ſoit qu'il leur ait été dicté par leur mélancolie, ou par le chagrin qu'elles ont de voir leur païs occupé par des étrangers, ſoit, comme quelques-unes le diſent, pour ne point mettre des enfans au monde pour les étrangers. Quoi-qu'il en ſoit, il eſt conſtant qu'un grand nombre d'Indiennes ſe rendent ſtériles par l'uſage de certaines herbes & de certaines boiſſons. Je dis un grand nombre, parce que ſi toutes tenoient cette conduite, il y a déja long-tems que l'Amérique ſeroit entiérement dépeuplée. Toutes n'employent pas ce moyen, & la preuve en eſt, qu'il y a pluſieurs Provinces, & nommément les Philippines, où le nombre des Indiens eſt infini. J'ai dit que pluſieurs étoient dans le cas, parce que j'en ai la preuve en main, & dès qu'on eſt aſſuré que la choſe s'eſt paſſée dans une Province, on peut en conclure ſans témerité qu'elle eſt arrivée dans d'autres, où le même motif ſubſiſte.

Réſolution cruelle des femmes des Indiens.

Il n'en eſt pas de même dans les Philippines.

Voici deux raiſons qui ne permet-

tent point de douter que la sterilité des Indiennes ne soit volontaire. On les trouve d'autant plus convaincantes, qu'on les examine avec plus d'attention. Je dis en premier lieu, que plusieurs personnes de jugement ont observé que dans les endroits où le nombre des Indiens diminuë visiblement, on trouve plusieurs femmes qui n'ont point d'enfans, & qui sont entiérement stériles, & ce sont celles qui sont mariées avec des Indiens. D'un autre côté, on voit dans les mêmes Cantons & dans les mêmes Colonies, que toutes les Indiennes mariées avec des Européens, des *Métis*, des *Quarterons*, des *Mulâtres*, des *Zambas*, & même avec des Négres, sont si fécondes, & mettent un si grand nombre d'enfans au monde, qu'elles ne le cedent point aux femmes Hebruës, qui avoient la posterité la plus nombreuse. Qui est-ce qui ne sera pas surpris d'une difference si remarquable entre des femmes qui habitent le même païs, & qui vivent

Deux raisons sur lesquelles on fonde ce sentiment.

Elles font stériles lors qu'elles se marient avec des Indiens, & pourquoi ?

dans le même climat ? Quelle peut être la cause de cet effet, & en quoi cette difference consiste-t'elle ? Je dis que de la difference naît la cause : la difference consiste en ce que si l'Indienne qui a épousé un Indien met des enfans au monde, ces enfans sont de basse condition, tombent dans le mépris, & s'abaissent jusqu'à servir les esclaves Négres, comme je l'ai déja dit, ils tombent dans l'abattement, par un effet de leur bassesse & de leur timidité naturelle, & sont obligés de payer un tribut, qui, bien que leger, ne laisse pas de leur être insupportable. Je ne veux point mettre de pareils enfans au monde, disent les Indiennes des Isles *Mariannes*, ou si elles se resolvent à en faire, ainsi que me l'a assuré le Pere Benoit de Moya, Missionnaire Capucin, de la Nation des *Guayànos*, elles se bornent à leur premiére couche, & prennent des herbes pour se rendre stériles. Il est certain que la stérilité volontaire, lors sur-tout qu'on se la pro-

ture par de ſemblables moyens, eſt un crime déteſtable contre la loi de Dieu, & extrêmement contraire au bien du genre humain : mais on ne peut nier qu'il n'y ait des maux qui par eux mêmes, ou par la crainte qu'ils cauſent, ne ſoient infiniment plus grands que la ſtérilité, priſe ſimplement comme telle, entant qu'elle nous prive d'enfans ; & c'eſt dans ce ſens que J. C. dit aux filles de Jeruſalem : lorſque le malheur que je vous prédis arrivera (*a*) on appellera heureuſes les ſtériles, & les entrailles qui n'ont point porté d'enfans, & les mamelles qui n'en ont point nourri. C'eſt encore dans ce ſens qu'Iſaïe (*b*) excite les femmes ſtériles à loüer Dieu, & que l'Apôtre (*c*) exhorte celles des Galates à faire la même choſe, parce qu'au tems de la tribulation elles ne ſentiront que leur propre malheur, & n'auront point le chagrin de voir ſouffrir leurs enfans.

La crainte d'un mal en occaſióne une infinité d'autres plus dangereux.

(*a*) Luc. cap. 23. verſ. 29.
(*b*) Iſai. cap. 54. verſ. 21.
(*c*) Galat. cap. 4. verſ. 21.

Pour revenir à mon ſujet, il eſt conſtant que les femmes qui n'épouſent point d'Indiens, & qui ſe marient à des hommes d'un rang ſupérieur, ſont extrêmement fécondes, pour peu que leur mariage ſoit avantageux. Celles-ci multiplient avec la fécondité dont j'ai parlé, pour la raiſon contraire, ſavoir, parce que leurs enfans ne ſont point réputés Indiens, & qu'ils ne ſont pas mis au nombre des tributaires, parce qu'ils changent de couleur & de forme, & qu'ils ſont plus eſtimés que les Indiens. On voit par l'Hiſtoire des Iſles *Mariannes* (*a*) que les familles Indiennes y étoient en ſi grand nombre, que quoi qu'elles ne ſoient pas d'une grande étenduë, il y avoit des Iſles où l'on comptoit, 180 Villages, & d'autres ou il y en avoit 190, & cependant, comme me l'ont aſſuré les Procureurs Généraux [*a*] de la Province des Philippines, dont les *Mariannes*, dépen-

Les Indiennes qui ne ſe marient point avec les Indiens ſont fécondes, & pourquoi.

(*a*) Hiſtor. Marian. iu Vita. V. P. Sanvitores.

dent, des quatorze Isles qu'elles contiennent, il n'y en a que deux d'habitées, & encore n'y compte-t'on que 2700 habitans, y compris les Soldats de la garnison, les *Métis*, & les *Quarterons* provenus des Soldats & des autres étrangers qui ont épousé des femmes du Païs, lesquelles sont extrêmement fécondes; au lieu que celles qui se marient avec les Indiens sont stériles & n'ont presque point d'enfans. Pourquoi n'en sera-t'il pas de même des familles qui peuploient les Isles Antilles? vû qu'il y a une difference remarquable entre celles des Antilles & celles des *Mariannes*: Premiérement, les familles des Isles Antilles furent assujetties par les armes, au lieu que celles des *Mariannes*, ne se sont renduës qu'aux lumiéres de la foi. En second lieu, les Indiens qui s'étoient révoltés dans les Isles de *Cuba* & d'*Hispaniola*, furent domptés par les armes, & subirent le

Les Isles de *Barlovento* avoient plus de motifs que celles des *Mariannes*.

(*a*) Les Peres Joseph Calbo, & Joseph Bejerana.

châtiment qu'ils avoient mérité. Dans les révoltes que les Chinois susciterent dans les *Mariannes* à l'occasion de leur fausse doctrine, les Espagnols se contenterent de se tenir sur la défensive, ne pouvant leur résister à force ouverte ; de sorte que tous ces troubles s'appaiserent par l'entrémise des Missionnaires, & dans le cas où l'on fut obligé de les châtier, on en fut quitte pour faire périr les Chefs, & tous les autres se soûmirent sans résistance ; de sorte que les habitans des *Mariannes* ont moins sujet de haïr les Espagnols, que ceux de *Cuba* & de St. Domingue, qui ont été traités avec plus de rigueur que les autres, comme etant auteurs de la révolte. Si donc les prémiers, ayant si peu de motifs de se plaindre d'eux, ont dépeuplé douze de leurs Isles au moyen de la stérilité à laquelle leurs femmes se sont condamnées, pourquoi ceux des Isles Antilles n'auront-ils pas fait la même chose ; C'est-là une des causes de la diminution

des Américains, laquelle eſt plus ou moins grande, ſelon que la Nation eſt plus ou moins féroce & opiniâtre; cependant elle n'eſt point univerſelle, puiſque nous en voyons d'autres qui augmentent tous les jours, ainſi que je l'ai déja dit.

Cette diminution n'eſt pas la même chez tous les Indiens, & elle varie ſelon leur génie.

Une autre cauſe qui contribuë viſiblement à la diminution des Indiens, eſt la fuite des familles, dont les unes ſe retirent dans des Païs lointains, ſouvent pour des ſujets légitimes, & ſouvent auſſi par des craintes mal fondées & par pure inconſtance. C'eſt-là la cauſe principale du déchet des Indiens dans les Provinces de l'Amérique qui ſont ſoûmiſes au Roi d'Eſpagne, ſur tout dans les Iſles Antilles, car je ſuis fortement perſuadé que c'eſt de-là que les *Caribes* inſulaires ont paſſé dans la Terre-Ferme de *Paria*, à *Ste. Marthe*, à *Cabo de Vela*, dans le *Golfe Triſte*, à *Berbis*, *Corentin*, *Surinam*, ſur la côte de *Cayene*, & ſur l'*Orénoque*. Tous ces Païs ſont habités par les *Caribes*, & ils y ſont en ſi

Seconde cauſe de la diminution des Indiens.

grand nombre, que ceux même qui l'ont vû ont peine à le croire.

Je vais finir ce Chapitre, pour ne point m'éloigner de la briéveté que je me suis prescrite en commençant cet Ouvrage. J'ajoûterai donc à la raison que j'ai alleguée ci-dessus, ou j'ai établi la certitude de cette rétraite par l'exemple des Amalécites, la raison suivante. Tout le monde sait que les Isles de *Barlovento* s'appelloient *Canibales* (*a*), parce que la plûpart étoient habitées par les *Caribes*; & aujourd'hui même il y en a trois dans lesquelles ce Peuple se maintient encore; mais il est si cruel & si inhumain, que Ferdinand & Isabelle (*b*) ont ordonné de le traiter en esclave, vû l'impossibilité, où on est de le réduire par voye d'accommodement. Outre ces trois Isles, qui sont peu éloignées de la Martinique, ils occupent encore une partie de l'Isle de la Trinité

Cruauté des *Caribes*.

(*a*) Journal de l'Amiral Colomb.

(*b*) Herrera Decad. 1. Lib. 6. Cap. 10.

de *Barlovento*, qu'ils ont infectée de leurs barbares coûtumes. Je regarde ces *Caribes* insulaires comme une trace qui nous montre le chemin qu'ont tenu la plûpart des *Caribes* de ces Isles pour venir s'établir sur les côtes de la Terre-Ferme & dans l'intérieur du Pais, & ce qui me le fait croire, c'est comme je l'ai dit ci-dessus, le petit nombre de familles & la multitude de langues qui ont cours parmi les autres Nations qui habitent ces côtes, & les environs des Riviéres qui s'y rendent; au lieu que les *Caribes* occupent une vaste étenduë de Païs, possédent plusieurs Capitaineries & plusieurs Colonies, où l'on ne parle qu'une même langue, & où l'on remarque le même génie, & la même férocité. Tout cela, dis-je, prouve la multitude de *Caribes* insulaires qui ont passé sur ces côtes, à quoi l'on peut ajoûter le penchant qu'ils conservent pour la Navigation & qui est naturelle aux insulaires, car ces peuples sont si adroits dans cet art,

Voyages frequens des *Caribes* qui habitent les côtes aux Isles Antilles.

qu'avec des ſimples Pirogues, ils ſe mettent en pleine Mer, perdent la terre de vûë, & arrivent à la Martinique & dans les autres Iſles Antilles, d'où ils reviennent dans la Terre-Ferme, ſans craindre de faire naufrage, pratiquant aujourd'hui ce que Colomb rapporte dans ſon Journal, & c'eſt que lorſqu'une vague vient à renverſer leur Pirogue, ils la remettent une ſeconde fois à flot, ils nagent dans le Golfe, ſe ſervant des pieds pour nager, & des mains pour faire la manœuvre.

Les *Caribes* navigent avec beaucoup de dexterité.

Ce voyage & cette façon de naviger eſt ſi ancienne chez eux, qu'il y a tout lieu de croire qu'elle leur a été tranſmiſe par ceux qui paſſérent les premiers des Iſles dans la Terre-Ferme; & ce qui le prouve, c'eſt que ceux-ci, de même que les *Colorados*, (on appelle ainſi les *Caribes* qui habitent les trois Iſles dont j'ai fait mention) ſont également hautains, indomptables & avides de chair humaine, & qu'ils haïſſent également les Eſ-

pagnols, ce qui les oblige à leur faire tout le mal qu'ils peuvent. Ils maltraitent également les Missionnaires & tous les Indiens qui sont amis de notre Nation, enlevant leurs femmes & leurs enfans, & se nourrissant de chair humaine, coûtume qui étoit en usage dans les Antilles, (a) & qu'ils suivent encore aujourd'hui à l'égard des peuples de l'*Orénoque*, qui sont sans défense, & des Missionnaires qui exposent leur vie pour garantir celles de leurs Oüailles; d'où l'on voit que les *Caribes*, en passant dans la Terre-Ferme, y ont conservé la même inhumanité & la même férocité que dans leurs Isles Antilles.

Cruauté & insolence des *Caribes*.

Cette retraite, qui est appuyée sur des preuves si solides, & autorisée en grande partie par Herrera, (a) paroît encore plus certaine, lorsqu'on considére la facilité

(a) Herrera Decad. 10. Lib. 10. Cap. 16.

(a) Herrera Decad. Lib. 6. Cap. 10. & le Journal de Colomb, & plus clairement Dec. 1. Lib. 3. Cap. 17.

avec laquelle les Indiens, sur tout ceux de l'Amérique Méridionale, passent dans des Païs inconnus pour les plus légers motifs, & souvent même sans en avoir aucun.

On auroit cependant tort de regarder ces sortes de retraites comme une apostasie, puisque, comme je l'ai dit dans la premiére partie, les Indiens ne s'enfuient point faute de foi, mais par crainte, par légéreté & par un excès de paresse, qui les porte à fuïr le travail lors même qu'il tourne à leur avantage.

Conclusion de cette Dissertation.

Les choses étant telles qu'on vient de le dire, j'avoüe que la guerre, la peste & les impôts, peuvent contribuer à la diminution des habitans dans les Païs où on l'apperçoit, & qu'elles peuvent avoir contribué en partie à la dépeuplation des Antilles; mais je soûtiens de nouveau, que les deux principales causes de ce déchet ont été la stérilité volontaire des femmes de l'Amérique, & la retraite des familles dans d'autres Provinces,

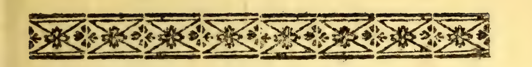
dont les unes ſont connuës & poſſedées par les Eſpagnols, & les autres inconnuës & indépendantes. Les Indiens du *Chili* peuvent s'enfuïr par des chemins qui ne ſont connus que d'eux ſeuls, & ſe retirer de l'autre côté de la Riviére de *Barbarana* & de *Biobio*, & s'enfoncer dans le Païs des Indiens *Araucanos*, des *Patagons* & des habitans des Terres Magellaniques ; les mécontens de Buenos Ayres, du Paraguay & du Tucuman, peuvent ſe retirer dans le fameux *Chaço*, & dans pluſieurs autres endroits qui ſont à leur portée. Les Indiens du Perou, en traverſant la partie des Andes, qui eſt vers le Nord, ſont ſûrs de n'être point découverts, quelque ſoin qu'on ſe donne de les chercher. Ceux de la Province de *Quito* & de *Santa Fé* & des autres Païs de la Terre-Ferme, ont dans leur voiſinage une infinité de peuples Gentils chez leſquels ils ſont aſſurés de trouver un azile. Ceux de la Nouvelle Eſpagne n'ont pas des retraites auſſi commodes dans

Facilité que les Indiens trouvent à s'enfuir, & les retraites qu'ils trouvét.

leur voisinage, mais les mécontens trouvent toûjours le moyen de se sauver. Je suis persuadé que c'est dans ces retraites que se tiennent cachés les Indiens qui manquent dans les Païs connus, & nous devons adresser à Dieu des ferventes priéres pour leur salut.

Dieu veüille que ces Nations aveugles ouvrent un jour les yeux à la lumiére de l'Evangile & obtiennent le fruit de leur rédemption par l'entremise d'un grand nombre de Missionnaires zélés. Puissions nous, Seigneur, voir l'heure, où détournant les yeux de votre Juste colére des coûtumes perverses & des erreurs de ces Gentils, vous daigniez les fixer sur les prétieuses plaïes de votre Fils Unique, & sur l'amour infini qui lui a fait offrir son sang & sa vie en holocauste, pour que toutes les Nations & tous les peuples de la terre rendent à votre Divine Majesté les loüanges, l'honneur & la gloire qui lui sont duës.

FIN.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le troisiéme Volume.

Fin de la Table du troisiéme & dernier Volume.



